BnF Gallica

Une française, souvenirs de l'année terrible / par Jeanne France

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

France, Jeanne (1848-1924). Une française, souvenirs de l'année terrible / par Jeanne France. 1886.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

UNE FRANÇAISE

SOUVENIRS DE L'ANNÉE TERRIBLE

LIMOGES

MARC BARBOU & Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES
Rue Puy-Vieille-Monnaie.

UNE FRANÇAISE

souvenirs de l'année terrible.

GRAND IN-8° TROISIÈME SÉRIE

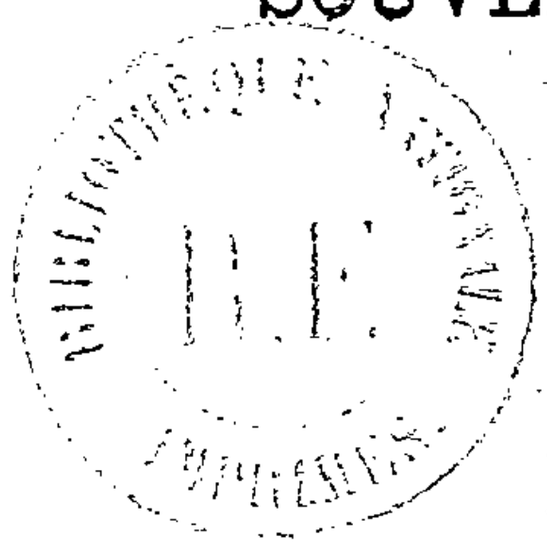
4° Y2
1304

LES LEÇONS DU PATRIOTISME
MORTS POUR LA PATRIE
CARDON. SC

Collection publiée sous la direction de M. A. DUBOIS

UNE FRANÇAISE

SOUVENIRS DE L'ANNÉE TERRIBLE



PAR

JEANNE FRANCE

LIMOGES

Marc BARBOU & Cie, Imprimeurs-Libraires

RUE PUY-VIEILLE-MONNAIE

1886

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS

POUR LA PATRIE

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie,
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.
Entre les plus beaux noms leur nom est le plus beau.
Toute gloire près d'eux passe et tombe éphémère ;
Et, comme ferait une mère,
La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau !

Gloire à notre France éternelle !
Gloire à ceux qui sont morts pour elle !
Aux martyrs, aux vaillants, aux forts !
A ceux qu'enflamme leur exemple,
Qui veulent place dans le temple,
Et qui mourront comme ils sont morts.

(V. Hugo).

UNE FRANÇAISE

SOUVENIRS DE L'ANNÉE TERRIBLE

PREMIÈRE PARTIE

UN COUP D'ŒIL SUR L'AVENIR

Une voiture, admirablement attelée de deux beaux chevaux pur sang, roulait rapide sur la route qui va de Saint-Denis à Andrecy-le-château, en passant par Epinay, Franconville, Herblay.

Trois jeunes filles occupaient cette voiture ; deux étaient élégantes, rieuses, follement gaies, babillant joyeusement sans trève, et sans l'ombre d'un souci.

La troisième était rêveuse et triste, simple dans sa mise, souriant quand les autres riaient, parlant peu,

paraissant toute concentrée dans de sombres pensées.

Etait-ce l'effet de l'animation, de l'éclair que projette sur le visage un trait d'esprit habilement jeté, de la toilette, de l'assurance que donne une fortune, un nom, la position d'un père ? les deux heureuses paraissaient jolies ; la pauvre attristée, malgré de beaux cheveux noirs, un doux regard, un sympathique sourire, devait forcément passer inaperçue.

A leur arrivée au château d'Andrecy, superbe habitation style renaissance, admirablement restaurée, et dominant fièrement une délicieuse vallée, un domestique se précipita pour ouvrir la portière aux jeunes filles, puis un autre les précédant à travers une enfilade de salons, annonça gravement:

— Mlle Léopoldine Drezet, Mlle Estelle Marville, Mlle Irène de Morlange.

Une femme d'apparence chétive, d'environ quarante ans, nonchalemment étendue sur une chaise longue, se souleva pour recevoir ses jeunes visiteuses, et les accueillit gracieusement, en les déclarant les bienvenues dans sa demeure.

— Comme c'est aimable à vous d'avoir accompagné ma nièce, mes chères enfants, — disait-elle avec une sincérité qui allait au cœur à Léopoldine et à Estelle. J'espère que toutes, vous prolongerez votre séjour ici?

— Ce serait avec joie, ma très aimable tante, répondit Mlle Irène, superbe créature à l'œil impérieux, au port de reine, à la physionomie hautaine — Mais vous savez, sans aucun doute, qu'elles raisons impérieuses pressent mon retour en Lorraine ?

— Mon père viendra, je pense, me chercher bientôt, chère Madame — fit Léopoldine — il a hâte d'avoir sa fillette bien à lui, ce pauvre père.

— Je comprends et dois approuver, quoiqu'avec mille regrets — reprit gracieusement la maîtresse du logis. — Mais vous, Estelle, vous nous resterez un peu plus, j'espère ? le général éprouvera une véritable joie à vous conter de nouveau les campagnes dans lesquelles votre père, son meilleur aide-de-camp, comme il le répète toujours, s'est illustré à ses côtes.

— Le Général est bien bon de se souvenir de mon père, et de vouloir bien encore me parler de lui — dit Estelle avec émotion. — Voulez-vous nous donner des nouvelles de sa santé, Mme la baronne ?

Elle était la seule qui eut pensé à s'informer du vieillard ; le général baron Sylvestre, fils d'un baron du premier empire, très protégé, admirablement bien en cour. (Notre récit commence sous le règne de Napoléon III en 1867), très vaillant et très intègre, qualités rares à cette époque, était toujours un peu oublié par ses hôtes, dans son propre logis.

C'était la juste punition de l'unique faute de sa vie ; à cinquante ans, usé par les fatigues des camps, et par les excès de tout genre, il avait eu le tort d'épouser Mlle de Morlange, qui n'avait pas cru trop payer de sa fortune, de son nom, de ses vingt ans, l'honneur d'être la femme d'un général, et l'une des étoiles de la cour impériale ; bientôt, la jeune femme avait senti le néant des vaines satisfactions de l'ambition et de l'orgueil ; une maladie de langueur s'était emparée d'elle, et confinée dans sa retraite, elle ne paraissait plus aux Tuileries qu'en de rares occasions ; du reste, le général, arrivé à la limite d'âge, avait dû prendre sa retraite ; un peu misanthrope, mais toujours bon et serviable, il aimait à recevoir ses anciens compagnons d'armes, à venir en aide à ceux que le sort n'avait pas favorisé ;

sa misanthropie et la maladie de langueur de la baronne, s'expliquaient du reste ; ils avaient perdu, cinq ans auparavant, leur unique enfant.

Donc, Estelle Marville, l'humble fille timide, avait seule pensé au vieux général, lorsque ces jeunes compagnes, à l'exemple de tous les hôtes de la maison, qui ne songeaient qu'à se faire bien venir de la baronne, avaient oublié de s'informer de lui. Si l'on sait que le commandant Marville, mort depuis deux ans seulement, était adoré de sa fille, et qu'il avait été longtemps l'aide-de-camp du général Sylvestre, qui l'estimait particulièrement et faisait son éloge en toute rencontre, ce souvenir de l'aimante jeune fille, pour le protecteur de son père, paraîtra tout naturel.

— Le général est tout-à-fait remis de son petit accès de goutte, ma chère enfant ; Mesdemoiselles, vous savez que vous êtes libres comme l'air ici ; disposez de votre liberté comme vous l'entendrez, on va vous montrer vos chambres.

Léopoldine et Irène saluèrent Mme Sylvestre, et profitant de la permission, s'enfuirent joyeusement ; Estelle demeura.

— Si je pouvais vous être bonne à quelque chose, Madame ? — fit-elle timidement ; — il me souvient que pendant le séjour que je fis ici, lors des dernières vacances, vous aimiez à m'entendre lire.

— Quelle créature dévouée vous êtes, ma bonne petite — répondit la Baronne émue ; — vous êtes toujours la même, ne songeant qu'aux autres. Considérez, pourtant, que si vous restez avez moi, vos amies seront privées ; je ne parle pas de vous, car vous vous oubliez toujours.

— Aucune d'elles ne sera privée si je ne suis pas

auprès d'elles, Madame, murmura tristement Estelle — et même aucune ne remarquera mon absence ; si je puis vous distraire un peu, gardez-moi près de vous.

La baronne eut le pre-sentiment que les dédains de l'orgueilleuse Irène avaient froissé la fière et sensible jeune fille, et que Léopoldine n'avait pas cherché à contrebalancer cette conduite par un redoublement de prévenances.

— S'il en est ainsi, restez près de moi, ma mignonne ; j'avais tout simplement peur d'être trop égoïste en vous accaparant pour moi seule ; d'ordinaire, les jeunes filles n'aiment guère les vieilles femmes souffrantes.

Estelle lui prouva péremptoirement, avec force arguments à l'appui de son dire, qu'elle était encore jeune, et que sa santé s'était bien améliorée pendant l'année qui venait de s'écouler ; à demi convaincue, la baronne sourit et se montra plus gaie ; ce fut d'un air malicieux qu'elle demanda à Mlle Marville combien de prix sa compagne Irène avait obtenus, à la distribution de la veille. Les trois jeunes filles venaient de terminer leurs études à la maison Impériale de Saint-Denis.

— Irène est assez spirituelle et assez riche, Madame, répondit Estelle, pour dédaigner ces petites récompenses que les pauvrettes comme moi ambitionnent.

— Ce qui signifie en bon Français qu'Irène n'a rien obtenu, et que vous avez été comblée ; avouez que vous avez tout conquis, Estelle ?....

— Sauf le prix de narration Française qu'Irène a fort justement obtenu, Madame ; vous avez dû apprécier souvent la grâce de son style, sans parler d'une imagination très heureusement douée. Notre maîtresse, chaque fois qu'elle nous lisait une de ses charmantes compositions, nous disait que c'était bien dommage

que Mlle de Morlanges n'eût pas à gagner sa vie; la nécessité et le travail aidant, elle eût pu devenir célèbre.

— Ce que vous me dites-là m'est très agréable, fit la baronne — mais qu'est-ce que ce succès isolé auprès des vôtres ?

— Ah ! Madame, je donnerais de bon cœur tous ces beaux volumes qui remplissent ma petite malle, pour avoir le talent d'Irène; ce serait la sécurité et le bonheur pour moi.

— Quoi, la carrière littéraire, si pénible et si peu productive vous tenterait? Renoncez-vous donc à être institutrice ?

— Je suis forcée d'y renoncer, Madame ; mon grand-père maternel a perdu cette année sa dernière fille, la sœur cadette de ma mère ; il est souffrant, sans autres ressources que sa petite pension, et ne peut vivre seul ; toutes ses lettres me conjurent de venir vers lui, ou de le laisser venir vers moi, aussitôt que j'aurai terminé mes études.

— Et vous consentirez ? — demanda la baronne.

— J'ai consenti ; Madame, et avec bonheur ; je l'aime tendrement, ce bon grand-père ; il me remplacera à la fois mon père et ma mère, nous parlerons de cette pauvre mère dont je me souviens à peine.

— Mais de quoi vivrez-vous?

— C'est pour cela que je regrette de ne point avoir le talent littéraire d'Irène ; je serais allée m'installer dans la petite maison que mon grand-père possède dans son village natale; je lui aurais remplacé la servante qui le vole et le soigne mal ; à la campagne, on vit économiquement avec un jardin et une basse-cour ; pas de toilettes à faire..... J'aurais consacré mes loisirs à écrire, on doit être si bien inspiré dans la solitude,

en face des grands bois, des montagnes aux cimes blanches de neige! l'un de nos cousins est éditeur de livres pour la jeunesse, il me fût venu en aide, j'en suis sûre. J'arrivais ainsi à ne pas abandonner mon grand-père, à pouvoir lui donner plus de bien-être; sa pension est si peu de chose! Ma tante, celle qui vient de mourir, brodait presque jour et nuit pour suppléer à l'insuffisance de leurs ressources. Vous voyez si le talent de votre nièce est précieux, et combien il me serait utile.

— Pauvre enfant — exclama la Baronne très apitoyée par ce simple récit — que je vous plains! Que pourrions-nous faire pour vous? Vous savez que le Général vous est tout dévoué; comptez sur l'influence dont dispose ma famille. Avez-vous un projet? Je regrette vraiment de vous voir renoncer à l'instruction pour laquelle vous étiez si bien douée, instruite, intelligente et patiente comme vous l'êtes.... J'avais fait un si charmant rêve.... Irène mariée, mère d'une jolie fillette, et notre chère Estelle venant se fixer auprès d'elle, non comme institutrice, mais comme amie, et devenant la seconde mère de ma petite nièce.

— Oh! Madame! — fit Estelle — les larmes aux yeux, en se baissant pour déposer un baiser sur la main de l'excellente femme. — Ce n'était qu'un rêve, vous l'avez dit — reprit-elle en essayant de sourire; — la réalité est là qui me dirige d'un autre côté, hélas! Oui, j'ai un projet, et il peut s'effectuer si vous voulez bien m'y aider. Je demanderai un petit bureau de Postes; mon grand-père, ancien Receveur dans cette Administration, retraité après trente-cinq ans de bons services; mon père, mort si jeune après s'être distingué en tant de circonstances; ma situation d'orpheline sans fortune, tout plaide en ma

faveur ; j'espère obtenir cet humble emploi, bon papa m'aidera, et sera tout rajeuni en se retrouvant au milieu de ses chères paperasses.... Je pourrai encore remercier Dieu.....

La Baronne l'approuva, lui promit de nouveau son appui et celui du Général ; elles causèrent longtemps sur ce sujet, puis parlèrent du frère d'Estelle, André, un jeune lieutenant, qui promettait d'être en tout digne de son père.

. . . . . .

Pendant ce temps, Léopoldine et Irène prenaient possession des élégantes chambres qui leur étaient réservées, et s'occupaient de la grave opération de se faire belles ; cette opération étant enfin heureusement terminée, elles allèrent faire un tour de jardin, et toutes deux se donnant le bras échangèrent leurs confidences.

Estelle finit par aller les rejoindre ; sa présence n'interrompit pas la causerie, car on la savait discrète, et puis ces grands secrets devaient bientôt être connus de tout le monde, mais on ne s'occupa nullement d'elle ; c'est ainsi qu'on agissait au pensionnat ; on ne pensait guère à la fille du Commandant Marville que lorsqu'il s'agissait d'un devoir difficile à lui soumettre, ou d'une couture ennuyeuse qu'on voulait la prier de terminer.

Elle se rangea donc silencieusement à côté de Léopoldine, qui lui sourit, mais ne lui offrit point de passer son bras sous le sien, et se mit à marcher du même pas que les jeunes filles, sous la voûte de verdure qui les préservait des ardents rayons du soleil d'août.

C'était Irène qui parlait, d'un ton tranchant, suffisant, souvent dédaigneux.

— Je veux bien te dire mon secret, ma bonne petite ; d'ailleurs, il est probable que ma tante m'en entretien-

dra devant toi. Ma mère va faire la communication officielle à notre famille et à nos intimes amis, aussitôt que je serai rentrée, et mon cousin viendra très prochainement voir le Général pour le prier de vouloir bien m'escorter.... Eh bien ! tu ne devines pas?

— Non, pas du tout — fit Léopoldine.

— Irène va peut-être se marier — dit Estelle à mi-voix.

— Ma chère, c'est vous qui avez trouvé ; je ne vous savais vraiment pas si perspicace ; ce sujet est peut-être de ceux qui vous préoccupent. Oui, le fait est exact, je me marie, et par une chance vraiment providentielle, je ne quitte pas mon vieux nom de Morlange ; « j'épouse mon cousin, Gabriel de Morlange, qui a le tort grave à mes yeux d'être un homme froid et sérieux, mais qui, d'autre part, en sa qualité d'unique héritier de la branche aînée de notre maison, m'apporte le titre de comtesse, et d'immenses domaines côtoyant les miens, là-bas » en Lorraine.

Léopoldine félicita gracieusement l'heureuse fiancée ; Estelle garda le silence.

— Il me semble vaguement que vous ne m'avez pas encore félicité, Estelle — dit Irène au bout d'un instant en fronçant ses noirs sourcils.

— Je ne vous ai encore entendu parler que de titres et de domaines, ma bonne amie — répondit Mlle Marville en souriant, mais avec une certaine fermeté. — Si vous espérez être heureuse, si vous avez la certitude que votre cousin a une sincère affection pour vous, je serai la première à vous exprimer la part que je prends à votre bonheur.

— Vous êtes par trop bourgeoise, ma chère — riposta Irène d'un air dédaigneux, mais en rougissant de dépit — où avez-vous appris que le bonheur se compose de

ridicules sentimentalités? Je vous ai dit que j'aurais la richesse, et par conséquent toutes les joies que peut donner la richesse ; avec mon nom, il faudrait être bien exigeante pour souhaiter davantage.

Et sans plus s'occuper de son humble compagne, elle se mit à décrire à Léopoldine, les merveilles qu'elle voulait voir s'entasser dans sa corbeille.

Elle choisirait tout elle-même aidée par la baronne Sylvestre; sa mère ayant vécu très retirée depuis la mort de son mari, le colonel de Morlange, n'était plus au courant des élégances actuelles ; Irène était certaine d'avance de son bon goût, et de la sûreté de son coup-d'œil ; ce serait tout simplement féérique.

— Comment se fait-il que tu ne m'aies jamais fait de confidences à ce sujet? demanda Léopoldine d'un air de reproche. — Il y a longtemps que tu es instruite des projets de ta famille ?...

— Tout a été décidé à Pâques ; j'ai même été sur le point de ne pas rentrer à Saint-Denis ; malheureusement, mon oncle le général a influencé ma mère pour qu'elle me laissât achever mon année, et je lui en veux ; je me suis bien gardée de travailler, d'ailleurs, c'eût été tout bonnement ridicule ; quant au secret gardé envers toi comme envers tout le monde, j'ai jugé convenable de me taire, et tu sais que lorsque je juge une chose convenable, il faut qu'elle se fasse.

— Voilà donc pourquoi tu as été plus paresseuse encore qu'à l'ordinaire, remarqua Léopoldine en riant — c'était vraiment honteux, je t'assure.

— Ma petite — riposta sèchement Irène — tu es encore un peu jeune pour bien comprendre certaines choses. Est-il admissible qu'une jeune fille, qui est destinée à avoir un rang dans le monde, une fortune

superbe, s'astreigne à travailler comme une future sous-maîtresse qui a son pain à gagner ?

— Léopoldine a pourtant beaucoup travaillé — fit Estelle presque involontairement.

Un très léger, mais très ironique sourire, effleura les lèvres de Mlle de Morlange ; ses compagnes n'eurent pas de peine à en comprendre la signification.

— Irène est trop polie, ma chère Estelle — dit Léopoldine en riant d'un rire un peu forcé — pour te faire observer qu'il n'y a aucun rapport entre elle et moi ; ne proteste pas ma belle Irène ; je suis très fière de mon vaillant père, très satisfaite de la modeste aisance qu'il possède, et d'ailleurs, je ne me formalise pas pour si peu.

— Ajoute que tu peux être fière aussi de ton travail et de tes succès — murmura tout doucement Estelle.

Sans presque s'en apercevoir, Léopoldine avait abandonné le bras d'Irène ; ce fut sans s'en apercevoir davantage qu'elle glissa la main sur le bras de Mlle Marville.

— On ne peut pas être fière de ses succès à côté de toi, infatigable travailleuse — accentua-t-elle ; — tu as eu tous les premiers prix, et moi, seulement quelques-uns des seconds.

Ce sujet ne pouvait pas être de ceux qui plaisaient à l'orgueilleuse Irène ; parler travail et récompenses, n'était-ce pas lui rappeler qu'Estelle avait constamment eu tous les honneurs, et elle, Irène de Morlange, tous les déboires ?

— Il faut être vaiment encore bien petite fille — prononça-t-elle avec dédain — pour aimer à se rappeler des émotions et des travaux d'écolière. Dis-moi, ma chère Léopoldine, quels sont tes projets, à toi ; n'as-tu pas encore rêvé d'avenir ?

— Pas à ta façon, toujours. Pour l'instant, je ne veux m'occuper qu'à égayer mon bon père, et à tâcher d'obtenir de lui quelque ravissant voyage. L'Italie, Irène ! voir Venise, Florence, la ville éternelle, Naples et le Vésuve ! que de choses à décrire, comme on doit être inspiré là-bas ! Puis, cet hiver, je m'installerai à Paris et je verrai le monde. Je veux m'amuser comme une petite folle.

— Charmant programme, en vérité — fit Irène — il se pourrait, ma belle, que tu t'amusasses plus encore que la comtesse de Morlange ; mon glacial mari ne sera peut-être pas toujours d'humeur aussi commode que ton père. Malheureusement, ce sont de si puissantes considérations de famille qui ont décidé ce mariage ...

— Noblesse oblige — fit Léopoldine un peu malignement.

— Sans aucun doute — appuya gravement Mlle de Morlange.

— Mais, dis-moi Léopoldine, ton programme se borne-t-il à un voyage et à quelques fêtes ?

— Oh ! non pas ma chère ; qu'elle est la jeune fille de dix-huit ans, qui n'a pas arrangé avant de poser son pied hors du pensionnat, sinon toute son existence, au moins toutes les premières années de cette nouvelle existence ? Ma vie m'apparaît très distincte, et charmante, je t'assure.

— Veux-tu nous la décrire ?

C'est bien facile ; tu sais que j'ai eu le malheur de perdre ma mère il y a quelques années ? Ma bonne vieille grand'mère, qui adore son cher fils a essayé de venir vivre auprès de lui pour le consoler ou le distraire ; mais elle tombée malade presqu'aussitôt ; l'air de ses chères montagnes du Jura lui manquait ; à son âge,

un tel changement de vie eût pu être mortel; elle est donc repartie pour son petit village de Grange-des-Bois, avec sa fille adoptive, mon excellente tante Clémence (1), et mon pauvre père s'est trouvé plus seul et plus triste que jamais.

Eh bien ! mon rêve est de me blottir auprès de ce cher papa, et de ne plus le quitter jamais ; il m'a promis en retour qu'il ne m'obligerait jamais à m'éloigner de lui, et que lorsqu'il trouverait le parfait mari qu'il souhaite à son imparfaite Léopoldine, il prendrait sa retraite. En attendant, il compte me gâter beaucoup : ma chambre de jeune fille, un vrai bijou, m'attend toute meublée; les autres modifications que je pourrai souhaiter dans le logis se feront sous ma direction ; sa vieille domestique m'initiera à tous les secrets du ménage, tout en gardant pour elle la responsabilité, l'ennui; mon père étant attaché au Ministère de la Guerre, je pourrai jouir pendant neuf ou dix mois de l'année de tous les plaisirs de Paris, et il veut que j'en jouisse complétement; en juillet je partirai pour le Jura, et j'irai admirer ses belles montagnes, ses nombreuses forêts de sapins, et me faire gâter par ma bonne grand'mère et ma chère tante ; en septembre papa viendra nous rejoindre, nous chasserons tous les deux, et nous ferons quelque beau voyage en Suisse ; dites, sera-t-elle assez gentille cette vie là?

Un peu bourgeoise et prosaïque, mais gentille en effet, déclara Irène.

Ce sera vraiment une vie bien douce, murmura la pauvre Estelle avec un soupir de regret, mais en serrant tendrement la main de sa compagne préférée.

---

(1) Voir les *Ancêtres des Francs-tireurs*,

La cloche du dîner se fit entendre, on se dirigea vers la maison ; tout en marchant, le babil continuait.

— Et toi, Estelle — interrogea Léopoldine — toi seule n'as pas parlé, et ne nous as pas décrit tes souhaits et tes rêves.

— Je ne rêve pas, et ne souhaite que des choses affreusement prosaïques — répondit l'interpellée en souriant ; — quel charme pourraient avoir mes confidences, surtout après les vôtres?

Ce qui veut dire? — fit Irène prête à laisser échapper quelque phrase mordante.

— Ce qui veut dire — interrompit vivement Léopoldine — que notre amie Estelle, ma chère Irène, est la meilleure et la plus sage de nous trois ; au lieu de rêver, elle pense à agir; au lieu de se créer une existence facile et imaginaire, elle s'occupe d'arranger à son cher grand-père une vie pratique et heureuse. Ne rougis pas, ma chère vaillante, tout le monde te connaît.

Elle l'embrassa, Irène se mordit les lèvres et alla au-devant de la baronne qui se montrait sur le perron ; la pauvre Estelle se sentit toute réconfortée par les douces paroles de son amie ; à la table, le baron fut aimable pour elle, lui parla de son père, si brave et si bon, lui redit ses traits d'héroïsme, leurs nombreuses campagnes ; il lui parla aussi de son frère, lui promit que toute l'influence qui lui restait encore serait employée pour lui. Estelle l'écoutait avidement, les larmes aux yeux, les joues empourprées par l'émotion ; si elle ne désirait rien pour elle, que la possibilité de travailler et de vivre auprès de son aïeul, en revanche, elle avait pour André toutes les ambitions.

La baronne pria Mlle Marville de jouer une sonate, et la complimenta sur son talent, sur l'expression délicate

qu'elle savait mettre à son exécution ; la pauvre jeune fille s'endormit toute heureuse, ayant presque oublié les dédains d'Irène.

. . . . . .

Mais le lendemain, quelques étrangers étant arrivés

Départ pour Andrecy-le-Château, page 7.

au château, (le lieutenant-colonel Drezet, père de Léopoldine était du nombre) Estelle, absolument oubliée, se sentit de nouveau triste et profondément humiliée ; nul n'est parfait ici-bas, et ce n'est pas à une enfant de dix-neuf ans à peine qu'on peut demander la perfection, Estelle Marville était un peu fière, très sensible,

et souffrait plus qu'une autre d'un mépris mal déguisé, d'un impertinent dédain.

Le soir, la société s'augmenta de quelques familles des environs, et une petite sauterie sans prétentions fut aussitôt organisée; Irène et Léopoldine furent très entourée et accablées d'invitations; Estelle, comprenant fort bien que son unique robe de laine grise faisait tache au milieu des élégantes danseuses, s'éclipsa sans être remarquée, et alla se blottir dans un petit salon où étaient disposées quelques tables de jeu.

Le général et M. Drezet y étaient seuls, et causaient là paisiblement, comme deux vieux camarades enchantés de se retrouver.

Leur causerie n'ayant rien d'intime, la jeune fille ne se fit pas scrupule de demeurer auprès d'eux; elle s'assit doucement à une table écartée, et feuilleta sans bruit les revues et journaux qui l'encombraient.

De sa place, elle pouvait apercevoir une partie du grand salon, des couples joyeux passaient tournoyants et rapides, excités par les airs de danse enlevés avec un incomparable brio; elle avait plaisir à voir cet entrain cette insouciante gaieté; mais, malgré elle, prématurément vieillie par le malheur, elle se demandait si toute cette joie ne serait pas bien éphémère.

Les réflexions du général et de M. Drezet paraissaient être d'une nature analogue aux siennes.

— Oui, mon vieux compagnon — disait le baron Sylvestre — j'ai tout sacrifié au vain désir d'arriver, d'avoir un grade élevé, d'être le premier entre mes camarades, de m'entendre citer comme le plus brave, d'avoir la poitrine constallée de décorations...

— Mais général, — interrompit M. Drezet, — l'ambition d'un soldat n'est-elle p s non seulement louable,

mais nécessaire ? n'est-ce pas en exposant vingt fois votre vie pour la patrie, que vous avez conquis votre gloire et vos décorations ?

— C'est vrai, mais ces hochets ne sont pas tout dans la vie, et ce n'est pas en s'acharnant à s'en emparer, que l'on montre cette abnégation qui est la véritable vertu du soldat. J'aurais dû faire comme vous, Drezet, songer de bonne heure à me créer une famille, exposant ma vie quand le devoir commandait, mais seulement alors, et attendant paisiblement qu'il plût à mes chefs de me récompenser. Ah ! si j'avais à recommencer l'existence !...

Il resta pensif ; le colonel respecta sa sombre rêverie.

— Je vois tout en noir — reprit enfin le général, — il me semble que tout va de travers ; j'ai peur pour mon pays, j'ai peur pour tous ceux qui m'entourent... J'ai des idées étranges... tenez, quand je vois un homme débutant dans sa carrière, une jeune fille se présentant dans le monde, j'ai la manie de chercher sur ces jeunes fronts le secret de leur destinée, je crois la découvrir ; parfois je l'épèle simplement, parfois je la lis distinctement ; malheureusement plusieurs fois mes prévisions se sont réalisées, ce qui a rendu ma manie incorrigible.

— Serais-je indiscret, mon général — fit M. Drezet en souriant — si je vous priais de lire devant moi? Les vingt-quatre heures qui se sont écoulées depuis l'arrivée en votre château de ma fille et de ses camarades ont-elles suffi ?.,.

— Parfaitement, et je veux bien vous dire mes conclusions, vous autorisant même à me présenter vos objections ; l'avenir décidera entre nous. Dois-je commencer par ma nièce, Irène de Morlanges ? A mon avis, celle-là aura pour commencer toutes les joies,

tous les avantages possibles ici-bas, et en fera litière à son orgueil; je la crois condamnée au malheur, et par sa faute ce qui le rendra terrible.

— Vous connaissez son caractère et concluez logiquement, général, voilà tout; je vous assure, qu'eussiez-vous raison en ce qui la concerne, cela ne me prouverait point votre divination.

— Dur métier que de convaincre les incrédules — fit le baron sans se fâcher — réussirai-je mieux en vous parlant de votre chère Léopoldine? elle est charmante, parole d'honneur; je ne l'ai pas connue étant enfant, je l'ai à peine vue hier et aujourd'hui, mais je crois pouvoir répondre qu'elle est une de ces créatures heureusement douées qui vivent, qui sont aimées, qui aiment, qui savent se créer un petit nid bien paisible et s'y abriter pendant l'orage; mon brave Drezet, je crois au bonheur pour elle

— Ah ! mon général — s'écria le digne homme les larmes aux yeux — comme je voudrais que vous fussiez prophète!

Leur causerie continua; Estelle, toute remuée par ce qu'elle venait d'entendre ne les écoutait plus, et songeait tristement, tout en regardant ses joyeuses compagnes.

Elles venaient de s'asseoir, et leurs sièges se touchant, elles s'éventaient tout en chuchottant avec animation; assez disposée, comme toutes les personnes qui sont très jeunes, ou pour qui la vie s'est montrée marâtre, à admettre la prescience de ceux qui affirment savoir, prévoir et juger, elle croyait presque en ce moment que le général avait vu juste, et que ces deux destinées seraient telles qu'il les avait entrevues.

Et prise d'une immense pitié, elle entrevoyait l'or-

gueilleuse Irène humiliée, châtiée par son orgueil même, rongeant son frein avec rage, maudissant la destinée qu'elle s'était faite, cherchant vainement à ressaisir le bonheur évanoui.

Léopoldine serait heureuse... cet espoir lui était doux, elle l'aimait tendrement et s'en croyait aimée malgré tout.

Mais elle, quel serait son sort? Le général n'avait pas parlé d'elle, soit qu'il l'oubliât, soit que sa triste voie de fille pauvre fut assez nettement tracée, pour que la pressentir manquât d'intérêt.

Il n'était que trop certain, qu'elle devrait vivre toujours seule; obscurément, sans tendresse, et presque sans amitié; quand l'aïeul ne serait plus, l'isolement deviendrait son partage; trop heureuse, si elle pouvait trouver un emploi, et donner un peu de bien-être aux derniers jours de ce vieillard; son frère poursuivrait sa carrière loin d'elle, seul aussi, sans doute, au milieu de camarades indifférents; une femme, intelligente et riche, n'épouse point un officier qui n'a que son épée; si cet officier choisit une fiancée n'ayant que sa dot, c'est la misère. Pauvre André, il serait sans affection comme elle, et l'implacable nécessité de gagner leur vie, les empêcherait de se réunir. . . . . .

. . . . . .

Le nom de son frère, prononcé tout près d'elle, la fit tressaillir; le général et M. Drezet parlaient de lui, et elle comprit ce qu'ils disaient, bien qu'ils eussent baissé la voix.

— Oui, — faisait M. Sylvestre avec feu — André Marville est un garçon d'élite; il peut arriver, et ce sera le meilleur des maris. Croyez-moi, pensez à lui pour Léopoldine.

— Marville était mon compagnon d'armes — répondit le colonel — si son fils lui ressemble, je vous laisserai agir bien volontiers, mon général.

Estelle sentit naître en elle, pour la première fois depuis qu'elle savait réfléchir et comprendre, une joie immense; son frère ne serait donc pas un déshérité comme elle ? on lui prédisait de l'avenir, un homme honorable semblait disposé à le nommer son fils. Qu'importait sa destinée à elle si André était heureux ?

Toute confuse d'avoir involontairement entendu les paroles échangées, mais très résolue à réparer son indiscrétion en l'avouant, et très résolue aussi à demander au vieux prophète ce qu'il prévoyait la concernant, elle vint prendre auprès du général la place que M. Drezet, appelé d'un signe par la baronne, laissait vacante.

— Général — dit-elle doucement — j'ai eu le tort très grave de ne pas vous avoir averti de ma présence dans ce salon, et sans le vouloir, j'ai surpris votre conversation. Je vous en demande très humblement pardon.

Le baron se mit à rire.

— Il n'y a pas de mal, ma petite amie, au contraire; je voudrais que le monde entier m'entendît, quand je parle de ce brave et beau garçon; je vous autorise même à lui conter quelque jour mes songeries de vieux rêveur, et à lui dire que j'aiderai de tout mon pouvoir à leur réalisation, ne fût-ce que pour ne point faire contester mon talent de sorcier.

— Combien vous êtes bon, général ! mais soyez-le jusqu'au bout, et dites-moi quelle destinée sera la mienne.

— Parole d'honneur, mon enfant, je n'en sais rien; certainement, le début n'est pas brillant, mais il s'agit d'une petite âme vaillante, d'un cœur très dévoué et très aimant, paraît-il; dans ces conditions, le destin

peut fort bien se laisser fléchir, et le milieu de la vie être tout autre que le commencement. Courage donc et en avant, ma bonne petite; du courage, vous en avez n'est-ce pas?

— Je crois que oui, général, et si j'en manquais, il me semble que votre bonté, vos reconfortantes paroles m'en donneraient.

— Voilà qui est bien; donc, courage et confiance; j'ai vu bien des batailles presque désespérées gagnées à la dernière minute par un auxiliaire inattendu, par un coup d'audace que le général en chef n'avait certes pas prémédité; la vie est une bataille, mon enfant, il faut lutter jusqu'au bout, sans se décourager, car l'allié fidèle et souvent inattendu peut arriver à chaque minute.

Il désignait du geste et en riant la porte; cette porte s'ouvrit au même moment et un domestique annonça :

— M. le comte de Morlange.

Le nouvel arrivant était un homme de trente-cinq ans environ, grand, mince, distingué, aux traits irréguliers mais révélant l'intelligence, à l'air froid, un peu hautain; le général lui fit le plus chaleureux accueil.

Estelle voulut discrètemnt se retirer, mais la brusque arrivée dans le petit salon d'Irène et de quelques jeunes femmes, escortées de leurs cavaliers, la fit demeurer: elle reprit alors sa place auprès de la table; et observa silencieusement ce qui se passait.

La plupart des invités du baron connaissaient le comte de Morlanges, aussi les paroles de bienvenue sur son prochain mariage ne lui furent-elles pas épargnées; Mlle Irène fut la seule à ne pas se montrer généreuse vis-à-vis de son fiancé; elle avait mis dans sa tête de séjourner quelques jours encore à Andrecy, d'aller avec la baronne faire ses choix à Paris, d'être ensuite recon-

duite par elle chez sa mère, et il lui déplaisait fort que le comte Gabriel eut amené avec lui une respectable gouvernante chargée d'escorter la jeune fille jusqu'en Lorraine. Le jeune homme ne répondit rien aux phrases aigre-douces de sa cousine, et se borna à lui dire froidement que sa mère désirait sa présence; cette affectation de dédain pour son mécontentement acheva de la mettre d'une humeur détestable. Léopoldine essaya de la distraire par quelques plaisanteries, mais lança à Estelle un coup d'œil auquel celle-ci répondit par un sourire. Irène comprit ce sourire, et profondément humiliée se promit de le faire payer cher à la pauvre fille.

La baronne, retenue jusqu'alors dans les autres salons par ses devoirs de maîtresse de maison, entra ainsi que M. Drezet dans le petite pièce, et interrompit l'étrange causerie des deux fiancés; dès lors, la conversation devint générale, et intéressante.

M. de Morlange arrivait d'Allemagne; c'était un touriste doublé d'un observateur; il avait su voir, et ce qu'il racontait était triste a ouïr pour des oreilles françaises.

— Ces gens-là nous haïssent, — disait-il, s'échauffant à mesure qu'il parlait — ils n'ont pas oublié, ils n'oublieront jamais nos anciennes victoires, leur pays envahi, leur drapeau humilié; leur orgueil se plaint toujours, seulement, au lieu de crier, il gronde tout bas, et nous, insensés que nous sommes, ne l'entendant pas, nous le croyons apaisé; le tigre sommeille, ou feint de sommeiller, mais il aiguise ses griffes dans l'ombre. Je n'ai pas tout vu, car bien des endroits m'ont été interdits, et les gens du pays eux-mêmes ignorent les immenses préparatifs qui se font; mais j'ai pu,

grâce à un camarade de collège allemand, retrouvé là-bas par hasard, visiter quelques arsenaux, quelques forts, assister à des revues, être admis chez des officiers supérieurs; j'ai entrevu l'organisation pratique et grandiose de cette armée, j'ai saisi les détails minutieux concer ant le soldat en campagne, sa nourriture, son armement, le transport, le ravitaillement, que sais-je.... de tout ce que j'ai vu, de tout ce que j'ai deviné, je demeure épouvanté.

— Vous exagérez — murmura-t-on.

— Après tout, une guerre n'est point imminente.

— Et nous, ne sommes-nous pas prêts?

— L'armée française est invincible.

Vingt autres réflexions semblables se croisèrent; de jeunes officiers souriaient avec dédain; un vieux camarade du général, retraité comme colonel, avait l'air superbe et confiant du guerrier qui n'a jamais été vaincu; M. Drezet, seul, avait un pli sombre au front.

— Je ne suis pas militaire, Messieurs, — reprit froidement le comte de Morlange — seulement, si j'en crois quelques esprits sages, et à même de juger les choses, j'aurai le regret d'affirmer que nous ne sommes pas prêts pour une lutte sérieuse, que le Prussien, le sachant fort bien, n'attend qu'une occasion favorable pour nous déclarer la guerre, et que nous serons dans les conditions les plus défavorables pour la résistance. Dieu veuille que ceux qui jugent ainsi se trompent.

Ne l'écoutez pas, mon oncle — fit Irène avec amertume.— Mon cousin est un pessimiste, il voit tout en noir.

— Les pessimistes ont du bon, Mademoiselle, — riposta gravement M. Drezet. Le Français a le tort grave de voir tout en beau, d'être trop confiant; le réveil peut être terrible.....

— Oh ! père — fit Léopoldine — il me semble que c'est mal de douter de la France, de l'héroïsme de ses fils.

Quelques jeunes gens applaudirent bruyamment ; un peu gênée par cette trop vive approbation, sentant instinctivement que peut-être elle s'était prononcée trop vite, Mlle Drezet se retourna vers Estelle, qui venait de prononcer rapidement une courte phrase, étouffée aussitôt par le bruit de la conversation.

— Que disais-tu ? — demanda Léopoldine.

— Rien, presque rien ; je te dirai cela plus tard.

— Non, répète, je t'en prie.

— Ce devait être fort intéressant? — insista Irène d'un air moqueur.

— Je disais simplement que mon pauvre père voyait les choses comme les voit M. de Morlange, voilà tout.

— Ah ! Marville était de cet avis?

— Oui, général, je me souviens bien que les articles de journaux sur l'armée prussienne le rendaient très sombre ; parfois, il parlait de ce qu'il avait lu ou entendu dire avec un vieil officier du premier Empire, qui avait combattu à Iéna, et tous deux concluaient qu'il était tout naturel que ce peuple humilié complotât longuement sa vengeance. Il y aura quelque guerre terrible, — disait alors mon père — malheur à nous si nous ne veillons, nous serons écrasés.

— Le commandant Marville était sans doute déjà atteint de la maladie qui l'a emporté si jeune — remarqua insidieusement Irène — un infirme ne peut juger les choses qu'à son point de vue..... Estelle se dressa, frémissante, belle dans son indignation.

— Mon père est mort des suites de ses blessures, Irène — fit-elle avec fierté. — Le général peut vous dire que jusqu'à la dernière heure, il a conservé sa présence

d'esprit, son jugement, sa raison ; ce n'était pas un infirme, c'était un blessé.

— Ne vous émotionnez pas ainsi, ma chère, — dit Irène un peu confuse — il n'y a vraiment pas de quoi.

— Si, si, il y a de quoi, ma nièce — interrompit le général — sur ces questions-là, diable !.... Estelle est la fille d'un vaillant soldat, d'un bon patriote, et je comprends qu'elle s'échauffe en parlant de lui.

— Je m'étonne — dit le vieux colonel — qu'un homme comme Marville ait craint pour la France et redouté l'Allemagne. C'est extraordinaire.

— Voulez-vous me permettre de vous dire — insinua doucement Estelle, faisant violence à sa timidité — que c'est peut-être savoir mieux aimer son pays que de l'avertir du danger.

Une vive discussion s'ensuivit ; la majeure partie des officiers s'indignaient qu'on osât ainsi jeter le découragement dans le pays, dans l'armée ; presque tous étaient naïvement convaincus d'ailleurs que toutes les précautions étaient prises, et que la Prusse n'avait qu'à se bien tenir ; le comte de Morlange répétait qu'il avait vu, et que ce qu'il avait vu l'avait épouvanté ; M. Drezet convenait que l'Allemagne pouvait être redoutable, et que peut-être l'armée française était moins prête que sa terrible antagoniste, mais il comptait sur la *furia*, sur la bravoure du soldat français, pour rétablir l'équilibre, et même emporter la victoire d'assaut.

— Votre père devait penser ainsi, n'est-ce pas, Mademoiselle ? conclut-il en s'adressant à Estelle.

— Oh ! oui ! — exclama-t-elle avec feu — oh ! oui ! c'est bien cela, vous l'avez bien jugé, colonel ; prudent avant l'action, intrépide et sûr du succès pendant le combat, voilà bien mon père ; ce n'était pas assez pour lui de

se dévouer corps et âme, d'entraîner ses soldats par la parole et l'exemple, il voulait encore que ses hommes n'eussent pas un doute sur le résultat de la lutte; combattre, combattre toujours, jusqu'à la fin, jusqu'à la mort, sans fléchir, sans reculer, sans se demander si l'on sera vaincu ou tué, voilà le principe qu'il professait; il l'a payé de son sang.

M. Drezet s'inclina devant elle; tous s'étaient tus, et l'écoutaient avec une certaine émotion. Le général lui prit les mains, et d'un air paternel :

— Bravo ! enfant, voilà qui est bien dit; on voit que mon vieux camarade n'est pas mort tout entier; bon sang ne peut mentir ; à l'occasion, cette enfant-là saura être héroïque, j'en jurerais.

— Est-ce qu'une femme, vraiment femme, c'est-à-dire nerveuse, faible, peut-être héroïque, mon oncle? fit Irène d'un air de pitié.

— L'histoire est là pour te répondre, ma petite.

— Oh ! des illusionnées, des folles, ou bien des créatures aux allures masculines, bâties comme des hercules; mais une femme comme toutes les femmes...

— Vous vous calomniez vous même, Irène — prononça doucement Estelle — admettez un moment que la guerre éclate, que le territoire soit envahi, que vous soyez, en ce moment, dans vos terres de Lorraine; vous feriez votre devoir, j'en suis bien certaine.

— Qu'appelez-vous mon devoir, je vous prie ? faudrait-il revêtir un costume d'homme, prendre un fusil, armer mes femmes de chambre et cuisinières, et défendre jusqu'à la mort l'entrée de mon château ?...

— Quelques-unes ont fait cela, au temps jadis — reprit en s'animant de plus en plus Mlle Marville — mais ces femmes là étaient des exceptions que rien ne nous

oblige à imiter; le patriotisme peut se révéler sous d'autres formes, plus humbles; il y a dans ces moments là tant d'occasion de se dévouer, de venir en aide à ceux qui combattent; on vous a lu comme à moi des récits Vendéens, des épisodes de la grande épopée impériale; ces femmes qui sauvaient et cachaient les prisonniers, soignaient les blessés, avertissaient au péril de leur vie les commandants en chef de l'approche de l'ennemi, se jetaient parfois dans une maison en feu, pour sauver un infirme ou un petit enfant abandonné, ces femmes là étaient elles inutiles, et méritaient elles l'épithète de folles?

— Et vous vous sentez sans doute la force d'agir ainsi au cas échéant, vous? — interrogea Irène d'un air ironique, insultant comme un soufflet.

— Je ne sais pas — répondit humblement la jeune fille — je veux l'espérer, voilà tout.

— Massieurs, de grâce — interrompit la baronne que cette conversation ennuyait prodigieusement — veuillez offrir votre bras à vos danseuses et rentrer au salon; ces jeunes filles ont hâte de danser.

Elle fit un signe au pianiste qui s'empressa de jouer une gaie polka; en quelques minutes, le petit salon fut presque désert

— Mlle Marville est votre amie? — demanda le comte de Morlange à Irène.

— Nullement; je l'ai eue pour compagne à St-Denis; mais je ne lui ai point fait l'honneur de mon amitié.

— Je le regrette pour vous, ma cousine, — conclut-il froidement.

Deux jeunes gens vinrent inviter Irène et Léopoldine; elles acceptèrent et suivirent les autres couples. En passant devant Estelle, qui avait reprit sa place

près de la table, Mlle de Morlange sa tournant vers Léopoldine, lui dit méchamment :

— Ne trouves-tu pas qu'il est de bien mauvais goût, lorsqu'on a le malheur d'être trop exaltée, de venir étaler cette petite infirmité en public? J'ai cru entendre l'infortunée Cassandre prédisant aux Troyens leur défaite, et invitant les femmes Troyennes à se montrer héroïques; c'était fort drôle, vraiment.

Léopoldine ne put s'empêcher de sourire de la boutade; les deux cavaliers eurent un rire de complaisance, Irène passa fièrement, laissant la pauvre Estelle bien persuadée qu'elle s'était montrée complètement ridicule.

. . . . . .

La gaieté générale reprit son cours; on s'amusa comme on s'amusait auparavant, sans arrière-pensée d'aucune sorte; le général lui-même oublia toutes ses vagues appréhensions, en se plongeant dans les cartes qu'il aimait passionnément. Estelle seule restait triste, au milieu de tous ces gens heureux.

Jamais elle n'avait compris aussi bien toute l'horreur de son isolement; elle n'avait pas le droit de parler, de sentir, d'exprimer ce qu'elle sentait; une humble fille comme elle devait se taire toujours, en toute circonstance...

Etait-elle même certaine de pouvoir gagner sa vie? la noire misère ne l'envahirait-elle pas?

Elle eut là une heure d'agonie morale indescriptible, souffrant pour elle, souffrant pour les autres, ayant presque envie de pleurer, en voyant sourire ces gaies jeunes filles que la mort guettait peut être, se disant que la vie n'est qu'une longue épreuve, et pourtant qu'un trépas prématuré est chose horrible, appréhendant la raillerie, la pauvreté, toutes les tristesses physi-

ques et morales, honteuse de son découragement, épouvantée de n'avoir plus aucune illusion, à dix-neuf ans...

Quelqu'un, s'arrêta devant-elle ; c'était le comte de Morlange. — Mademoiselle — lui dit-il avec beaucoup de déférence — voulez vous me faire l'honneur d'accepter mon bras ?

— Je vous remercie, Monsieur , dit-elle, se méprenant ; je ne danse pas.

— Je ne danse pas non plus, Mademoiselle ; je voulais seulement vous prier de faire un tour avec moi dans la galerie et la serre ; je viens de causer de votre avenir avec la Baronne, et je désirerais vous soumettre la solution provisoire que nous avons trouvée.

Très intriguée, elle se leva et le suivit.

— Il paraît, d'après ce que m'a dit ma tante, que vous souhaitez une position vous permettant d'avoir votre aïeul auprès de vous, de l'entourer de vos soins ; le nom de votre père vous assure des appuis ; du reste, le général remuerait ciel et terre, s'il le fallait ; vous pourrez obtenir assez facilement un bureau de poste, mais plus tard ; pour l'instant Mademoiselle, vous êtes trop jeune.

— Je travaillerai en attendant.

— Le travail des mains est peu payé ; donner des leçons, si l'on ne doit pas embrasser cette carrière, n'est pas attrayant ; j'espère avoir mieux que cela à vous offrir ; du moins, c'est l'opinion de la baronne, à qui mon projet sourit beaucoup.

La receveuse des postes de notre petit village de Montvillers, est une respectable demoiselle de cinquante-six à cinquante-sept ans ; assez souffrante depuis quelques années, mais très résolue à ne pas demander sa retraite avant l'âge de soixante ans, afin que cette

retraite soit aussi considérable que possible, elle se fatigue en travaillant et achève d'user sa santé; ses amis lui conseillent de prendre une aide; elle y est très disposée, elle payerait même cette aide assez largement, seulement, elle veut un caractère d'ange, une personne très patiente et très sérieuse; il faut ajouter que sa confiance a été trompée plusieurs fois, ce qui la rend irritable et difficile. Ce que la baronne m'a dit de vous, Mademoiselle, et ce que j'ai cru remarquer en vous tout-à-l'heure d'énergie et de nobles sentiments, me fait croire que Mlle Dubois nous remercierait si vous acceptiez.

— J'essaierais volontiers, Monsieur — fit la jeune fille très émue — de répondre à tant d'indulgence... mais mon grand-père? n'étant pas chez moi, je ne pourrais l'avoir...

— Je crois que ce ne serait pas un obstacle; Mlle Dubois a eu longtemps son père auprès d'elle, sa maison est vaste; elle sera enchantée d'être aidée, de n'avoir plus à redouter la solitude; si vous consentez, je serai heureux d'être votre intermédiaire.

Ou plutôt — continua-t-il, comme frappé d'une pensée subite — pas d'intermédiaire; venez vous-même, Mademoiselle; deux jours auprès de Mlle Dubois vaudront mieux que tous mes discours; si, comme j'en suis convaincu, elle est heureuse de vous retenir, vous n'aurez qu'à écrire à votre grand-père de venir vous rejoindre; pour votre voyage, la gouvernante d'Irène se fera un plaisir, une fois ma cousine rentrée chez sa mère, de vous accompagner à Montvillers. Si vous me le permettez, j'écrirai dès demain à Mlle Dubois, pour lui dire ce que le général et sa femme pensent de Mlle Marville, et pour traiter la question d'intérêt.

— J'accepte — dit Estelle, profondément touchée; — j'accepte tout, M. le Comte; mais comment pourrai-je jamais reconnaître tant de dévouement, une telle sollicitude?...

— Ce que je fais ne mérite pas de telles expressions; je suis trop heureux et trop payé quand je puis être utile; cependant, si vous croyez être ma débitrice, vous avez un moyen de vous acquitter au centuple.

— Lequel; dites-le moi bien vite.

— Consentez à être toujours l'amie de la comtesse de Morlange, pardonnez-lui les petites incartades dont la pauvre Irène a pu se rendre coupable à votre égard; l'orgueil l'aveugle, elle ne voit pas; j'espére la guérir, voulez-vous m'aider?

— Oh! de tout mon cœur.

— Vous l'aimerez un peu? vous ne vous éloignerez pas d'elle? Après son mariage, elle sera votre voisine, puisque le château où je réside habituellement est à un kilomètre de Montvillers.

Estelle eut un léger frisson en songeant à ce voisinage, mais elle répondit néanmoins au comte:

— Je vous promets d'être pour elle, toujours, une amie dévouée et sincère.

Elle devait vaillamment tenir cette promesse.

DEUXIÈME PARTIE

ANGOISSES ET HÉROISME DES VAINCUS

Montvillers n'est pas situé sur une ligne de chemin de fer ; une mauvaise voiture fait le service entre la station de Lunéville et le village ; rarement cette voiture contient des voyageurs ; les paysans ne se déplacent guère ou font la route à pied, et les riches propriétaires des environs ont leurs équipages ; les trois quarts du temps, le père *Ledru* ne ferait pas le trajet jusqu'à la station, s'il n'avait l'entreprise du service des dépêches.

Le 11 juillet 1870, vers le soir, le père Ledru rentrait triomphant ramenant une voyageuse ; une belle jeune fille fort aimable et pas fière — se disait-il ; les personnes qui l'avaient conduite jusqu'à la station, et avaient ensuite poursuivi leur route vers Strasbourg, s'étaient montrés prodigues de recommandations envers le bonhomme ; à quoi bon, il savait son métier, peut-être, et jamais il n'avait versé, ni tardé de cinq minutes à arriver ; voulant néanmoins faire quelque chose pour cette jolie étrangère, et étant très bavard de son naturel, il pensa lui être fort agréable en entamant la conversation ; la jeune fille répondit volontiers.

Il sut bientôt qu'elle n'était jamais venue dans le pays, et qu'elle allait chez Mlle Dubois, la receveuse des

postes ; il s'empressa aussitôt de lui apprendre qu'elle avait fait un voyage inutile, Mlle Dubois étant partie pour les eaux.

Elle ne parut pas désappointée et demanda quel était ce superbe château qu'on apercevait là-bas, à gauche, sur la hauteur.

— C'est le château de Morlange — expliqua le conducteur. — Voilà près de trois ans que M. le Comte de Morlange s'est marié avec une bien belle demoiselle, sa cousine, qui n'est pas toujours commode, à ce qu'il paraît ; M. le Comte ne cause pas beaucoup, mais c'est un brave homme, qui ne refuse jamais un service ni une aumône ; il n'y a pas un mois qu'on a célébré le baptême d'une jolie petite fille, et çà a été une réjouissance pour les pauvres gens.

Ce sujet épuisé il en entama un autre, puis un autre encore ; il en vint enfin à parler d'Estelle Marville.

— Une bien digne personne, un peu sévère pour le service, mais juste, ah ! elle n'aime pas que les facteurs aient un verre de vin de trop, sinon, elle gronde dur ; seulement, quand il s'agit de leur faire avoir des gratifications ou de l'avancement, elle est toujours prête ; une sainte fille, dit M. le curé, qui s'y connaît ; et serviable pour tout le monde, et travailleuse, et tout. Il faut voir comme elle soigne son digne homme de grand-père !

Le panégyrique d'Estelle aurait sans doute duré plus longtemps, mais on était à Montvilliers, et la voiture s'arrêtait dans une petite rue encombrée de gamins et de poules, devant une grande maison très vieille et de sombre aspect ; au-dessus de la porte le mot *Poste-aux-lettres* se lisait confusément en caractères à moitié effacés par le temps.

La jeune fille bondit hors de la voiture, et entrant dans un étroit vestibule chercha à pénétrer dans l'intérieur, mais sans pouvoir y parvenir, la porte de communication étant fermée ; au même instant, un petit guichet s'ouvrit dans la cloison, et une voix douce, mais ferme et habituée certainement à ordonner, demanda :

— Que désirez-vous, Madame ?

— Estelle, ouvre-moi — répondit la voyageuse.

— Ah ! Léopoldine !

La poste fut prestement ouverte, et ce furent des baisers, des élans de joie à n'en plus finir.

— Quelle bonne surprise ! — disait Estelle — je ne t'attendais que dans huit jours au plus tôt.

— Mon père n'arrivait pas à obtenir une permission ; il paraît qu'on est très occupé et très préoccupé au Ministère ; nous avons trouvé une bonne occasion, des amis qui partaient pour leurs propriétés d'Alsace ; papa viendra me reprendre pour me reconduire chez bonne-maman.

— Le plus tard possible, j'espère ?

— Dans trois semaines ou un mois, rassure-toi ; voilà trois ans que nous ne nous sommes vues, et il s'agit de réparer le temps perdu ; et puis, j'ai promis à Irène d'aller la voir, d'aller embrasser son poupon ; cela m'amusera tant.

La physionomie d'Estelle s'assombrit ; on eût dit un nuage passant devant le soleil ; la joie était voilée.

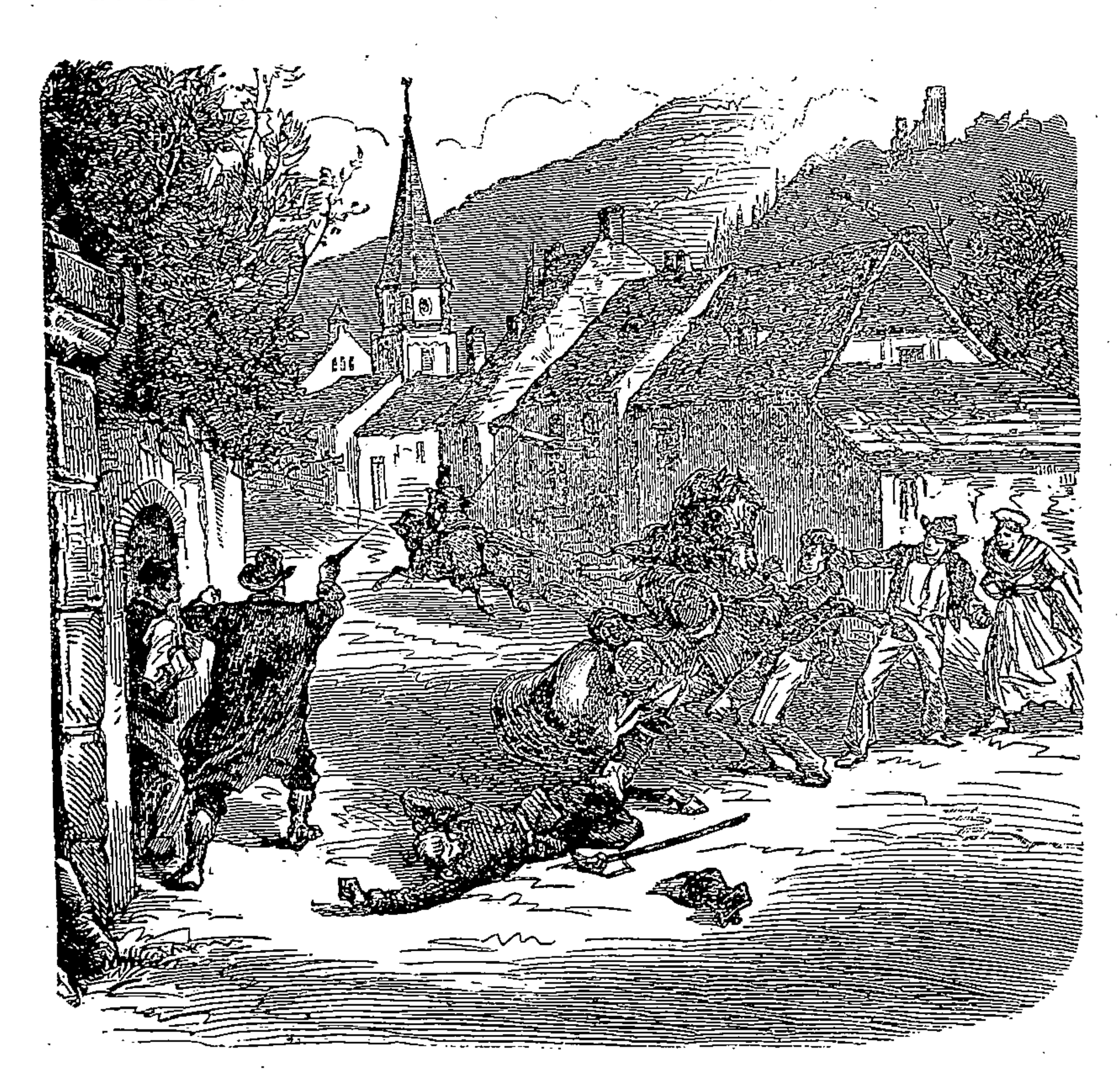
— J'oubliais le courrier — fit-elle en essayant de sourire — un mot à mon grand-père et je suis à toi.

Elle entra dans un petit salon très simple, mais très propre, donnant sur un grand jardin.

— Bon-papa — fit-elle — veux-tu je te prie recevoir

le courrier ; Léopoldine est arrivée, je veux m'occuper de son installation.

Les deux jeunes filles montèrent au premier étage ; Estelle introduisit son amie dans une chambre assez



Les premiers uhlans, page 57.

grande, insuffisamment meublée, mais d'où l'on découvrait une vue magnifique.

— J'espère que tu ne seras pas trop mal, ma mignonne ; c'est plus que simple, mais il y a du jour. de l'air, un beau panorama.

— Je serai admirablement; songe donc que j'arrive de Paris, que j'adore la campagne, que je suis ravie de te revoir, de causer avec toi, de vivre de ta vie; où est ta chambre, sommes-nous voisines ?

— Là, à côté — fit Estelle en désignant une porte.

Léopoldine regarda.

— Un lit de sangle, des malles, des vêtements pendus de tous les côtés... Estelle, tu quittes ta chambre pour me la donner ?

— Oui, ma vieille amie, et j'en suis si heureuse ! Voudrais-tu m'enlever cette joie ?

— Toujours la même, toujours dévouée et heureuse de te dévouer. Je parie que tu te sacrifies complètement pour ton grand-père.

— Ce serait difficile; ce cher père est toujours satisfait, toujours content; il est d'une sobriété remarquaquable ; son plaisir est de s'occuper du bureau; retrouver ses registres si connus, faire encore des mandats et des dépêches lui met la joie au cœur ; cette innocente satisfaction et celle qu'il éprouve à faire avec moi deux heures de promenade chaque jour, à l'heure de la fermeture du bureau, suffisent à le distraire; grâce à son concours, je puis m'occuper de mon petit ménage, et de mes travaux de couture. Mlle Dubois est tout-à-fait libre, ce qui est essentiel pour elle, car sa santé est complètement détruite.

— Elle est bien heureuse de t'avoir.

— Naturellement — répondit simplement Estelle — puisque mon grand-père est avec moi ; du reste, elle est charmante pour nous, et nous comble d'attentions ; jamais je n'aurais espéré avoir une position semblable pour mon début ; la maison est à elle, et elle nous en cède gratuitement la moitié ; nous avons

une partie du jardin, et elle ne prend sur ses appointements que la somme qui doit être celle de sa retraite ; le reste m'est abandonné ; avec les petits revenus de mon grand-père, nous sommes riches, et nous faisons des économies, le croirais-tu ?

— Alors, tu es heureuse !

— Comment ne le serais-je pas ; mon travail me donne d'excellents résultats, bon-papa rajeunit, tout le monde nous estime, nous sommes sainement logés, le pays est joli. Mlle Dubois est bien parfois un peu sévère, s'en prenant à moi s'il y a quelqu'anicroche ; mais elle dit que c'est pour me former, pour me donner l'énergie et le coup d'œil nécessaires, et elle a grandement raison d'agir ainsi ; je lui en sais gré, après, lorsque j'ai réfléchi. — Et puis — poursuivit-elle joyeusement — j'espère plus encore ; dans un an, Mlle Dubois ayant soixante ans prend sa retraite, et le général Sylvestre, le comte de Morlange, tous nos bons amis, sans parler du Directeur qui m'appuiera chaudement, vont faire agir les puissants du jour pour enlever d'assaut ma nomination, ici même, à Montvillers ; les habitants les plus influents feront une pétition ; il paraît qu'avec le souvenir de mon père, et le peu que j'ai pu faire, j'aurai de grandes chances d'être nommée. Mlle Dubois me louera le logement que j'occupe, grand-père conservera ses habitudes ; oh ! oui, ma chère Léopoldine je suis heureuse et je remercie Dieu.

Puis elle parla de son frère, qui allait rentrer après deux longues années d'Afrique ; il revenait à cause d'elle, à cause de l'aïeule ; il espérait être casé à Nancy ou dans quelque autre ville voisine, on le verrait souvent.

Léopoldine parla d'elle à son tour ; sa vie était telle qu'elle l'avait souhaitée, telle qu'elle l'avait décrite à

ses amis au château d'Andrecy ; enfant unique et gâtée, tous ses désirs étaient accomplis ; en revanche, elle entourait son père de soins et de tendresses ; il lui semblait qu'il en serait toujours ainsi.

— Allons, fit gaiement Estelle, la Providence est maternelle pour nous, et l'existence a du bon, viens que je te présente à mon grand-père.

Le vieillard était aimable et gai ; les jeunes filles épanouies par la joie d'être ensemble, ne tarissaient pas en babil et en éclats de rire ; le simple repas du soir, composé de légumes, de laitage et de fruits fut dévoré avec un charmant appétit.

Après le souper, l'aïeul ouvrit son journal, Estelle se mit à préparer les dépêches du lendemain.

Léopoldine la regardait, admirant son activité, mais soupirant en songeant que cette belle jeune fille était vouée à un ingrat travail jusqu'à sa vieillesse, sans trève ni repos, sans plaisirs, sans joies d'aucune sorte.

Elle se trouva trop privilégiée et eut peur de l'avenir.

Juste à ce moment, le vieillard releva la tête, et d'un air grave : — Ce journal ne parle que de guerre — prononça-t-il — je sais bien que c'est un opposant, mais parfois, il a dit vrai.

La fille du colonel, la sœur d'André relevèrent vivement la tête, très pâles toutes les deux.

— Mais je croyais cette malheureuse affaire de la candidature Hohenzollern absolument arrangée — dit Estelle.

Elle l'était, en effet, mais on affirme d'autre part que l'empereur veut la guerre, que son chargé d'affaire a mission d'envenimer au lieu de pacifier, que sais-je?...

Ce terrible mot de guerre avait gâté toute leur joie.

On frappa doucement au guichet.

— C'est notre voisine, sans doute — fit Estelle en allant ouvrir — je suis à vous, Mlle Félicie.

— Tu permets, Léopoldine ? Pardonne-moi de te quitter ; il s'agit d'une bonne œuvre ; Mlle Félicie est receveuse du Télégraphe, cette pauvre fille est souffrante, aigrie, mal installée, chargée d'une vieille mère aveugle et d'une jeune sœur institutrice qui ne se plaît nulle part, et retombe sans cesse à sa charge. Je vais chaque soir prendre avec elle une leçon de télégraphie, nous causons, elle me raconte ses peines ; c'est, dit-elle, l'unique bon moment de sa journée ; ne m'en veuille pas de t'abandonner un instant... je reviendrai bien vite... les gens malheureux sont susceptibles, tu le sais.

Elle l'embrassa et courut rejoindre Mlle Félicie qui se promenait en long et en large devant la maison d'un air maussade.

Léopoldine resta seule avec le vieillard, plongé dans la lecture de son journal, et ne s'interrompant que pour parler des probabilités de guerre; elle sentit l'inquiétude et l'ennui l'envahir ; enfant heureuse, habituée à ne trouver sur sa route que gaieté et déférence pour ses désirs, elle en voulut à Estelle de l'avoir quittée pour son humble amie ; aussi quand Estelle rentra toute joyeuse, affirmant à son grand-père qu'elle possédait déjà passablement le maniement du *tic-tac*, Léopoldine ne put s'empêcher de lui demander, un peu boudeuse ;

— Quel plaisir trouves-tu donc à étudier cela ? N'as-tu pas assez à faire dans ton propre bureau ?

— Ma chérie, il est toujours utile d'apprendre ; qui sait ce qui peut advenir ?... N'es-tu point fatiguée ?

— Si, un peu je m'endormais ; je me blottirai avec plaisir dans mon lit.

. . . . . .

Le lendemain, Léopoldine avait recouvré toute sa bonne humeur, et avait fait promettre à son amie de la présenter à Mlle Félicie, et même de l'initier aux mystères de la science télégraphique; en attendant, elle essayait de se rendre utile au bureau, riait de ses erreurs, riait de tout, câlinait Estelle, se montrait enfin telle qu'elle était, gaie et caressante.

Après le repas de midi, Mlle Marville avait deux heures de liberté, toujours employées à une promenade avec son grand-père, à moins que le temps ne fût par trop mauvais ; Léopoldine ne demandant qu'à voir le pays, il ne pouvait être question de rien changer aux habitudes de ses hôtes ; la seule difficulté était de décider de quel côté on se dirigerait.

— Allons vers ce joli monticule, je t'en prie — insista Léopoldine en montrant la petite colline qu'on apercevait de sa fenêtre ; — il y a des arbres, de coquettes maisons jetées çà et là, un beau château au sommet, ce doit être ravissant.

— Tu sais que c'est le château de Morlange, le château où réside Irène en été? — remarqua Estelle.

— Je ne l'ignorais pas, et je serai enchantée de rencontrer Irène ; dans quelques jours, lorsque tu seras disposée, nous irons lui faire une petite visite. La vois-tu souvent? se promène-t-elle beaucoup ?

— J'entrevois souvent sa voiture descendant la côte ; on aperçoit assez distinctement en face d'elle, depuis une semaine, la nourrice avec la baby sur ses genoux.

Estelle n'avait répondu qu'à la deuxième question ; accuser Irène, avouer que ses dédains tenaient la pau-

vre receveuse des postes à l'écart, lui était pénible ; le comte de Morlanges, toujours poli, toujours désireux de voir des relations suivies s'établir entre sa femme et Mlle Marville, avait envoyé plusieurs invitations à la jeune fille et au vieillard ; seul, ce dernier y répondait. il en avait été de même tout récemment pour le repas du baptême de la nouvelle née ; Estelle se bornait alors à une simple visite ; lorsque, par hasard, les deux anciennes compagnes se rencontraient, elles échangeaient froidement quelques banales paroles. Il en coûtait à Estelle de ne pas tenir la promesse faite au comte ; elle se reprochait de n'avoir pas su pénétrer jusqu'au cœur d'Irène, elle était prête à se dévouer pour elle si l'occasion s'en présentait ; mais, néanmoins, blessée et ne voulant pas s'imposer à elle, elle évitait de se promener du côté du château. Il fallut l'insistance de Léopoldine pour qu'elle se résignât ce jour-là.

Comme si un mauvais génie eût voulu affliger la pauvre Estelle, au moment où essoufflés, tout en sueur, les promeneurs gravissaient le chemin insuffisamment ombragé, le bruit d'une voiture se fit entendre ; les jeunes filles et le viellard se rangèrent pour la laisser passer ; c'était la comtesse de Morlange, une autre dame, l'enfant et la nourrice.

Irène avait toujours eu de l'amitié pour Léopoldine ; on pouvait avouer comme son amie la fille du colonel Drezet ; elle la reconnut, fit arrêter l'équipage, descendi, l'embrassa avec effusion, tendit même à cause d'elle le bout des doigts à Estelle, et s'assit avec elles sur le talus après leur avoir présenté sa belle-sœur, Mathide de Morlange.

Mlle de Morlange était aimable comme son frère, et

beaucoup moins froide à l'extérieur ; bien qu'elle ne connut pas Estelle, car elle venait rarement à Montvillers, résidant habituellement en Bretagne, chez l'une de ses tantes, elle se montra fort gracieuse pour cette jeune fille dont le comte lui avait parlé avec éloge, et l'interrogea sur ses travaux, adressant de temps en temps la parole à l'aïeul.

Irène profita de cet entretien pour accaparer Léopoldine, et lui arracher la promesse de venir séjourner chez elle.

Tu me l'as promis cent fois, et maintenant tu t'installes chez Estelle, tu refuses mon hospitalité..... Je t'en veux, c'est bien mal. Nous attendons des amis, le château va être très gai, très animé ; tu t'ennuieras dans ce misérable bureau, ta présence doit déranger cette pauvre petite de son travail, elle a dû se gêner horriblement pour pouvoir te loger ; dans son intérêt même tu dois venir. Sans compter qu'elle viendra te voir souvent, ce qui lui sera une charmante distraction.... elle n'ose pas venir au château, je crois, ta présence l'y attirera et lui en fera prendre l'habitude. Est-ce décidé ? je t'enlève.....

— Non, — balbutia Léopoldine — cela ne se peut, ce serait fort mal..... je te promets, dans quelques jours...

— Dans quelques jours, je partirai peut-être pour les eaux ; le docteur me l'a presque ordonné. Je te veux de suite ; viens, la voiture est là, et te montera sans fatigue jusqu'au château..... j'enverrai chercher tes malles. Je t'assure que c'est un vrai service à rendre à Estelle.

Elle insista si bien, elle fut si aimable, si persuasive, que Léopoldine très flattée, tentée par le séjour au château, par les plaisirs promis, par le confortable équi-

page qui lui éviterait toute fatigue, finit par acquiescer.

Après tout, elle était réellement une gêne dans le modeste ménage; Estelle avait dû lui donner sa chambre, n'avait point de domestique.....

Et elle l'avait abandonnée la veille au soir pour Mlle Félicie !....

— C'est décidé, j'enlève Léopoldine — fit Irène à haute voix, d'un air satisfait, aussitôt l'acquiescement obtenu — ne m'en veuillez pas, ma chère Estelle, et prouvez-le moi en venant nous voir souvent.

Mlle Marville restait stupéfaite ; quoi, cette joie depuis si longtemps rêvée, on la lui enlevait avant qu'elle n'en eût joui ! mais elle était trop fière pour laisser entrevoir à Irène son chagrin, et forçant ses lèvres à sourire :

— Léopoldine aura beaucoup plus de plaisir chez-vous, Irène; à cause d'elle je dois être satisfaite de cet arrangement.

La comtesse de Morlange sentit qu'elle avait eu tort; aussi fut-elle presque gracieuse en renouvelant à Estelle son invitation.

— Au revoir, Léopoldine — fit Mlle Marville sans rien promettre — n'oublie pas — ajouta-t-elle plus bas, que ta chambre t'attendra toujours, et que tu seras la bienvenue, le jour où tu voudras bien venir l'occuper. Au revoir.

Pour cacher son émotion, elle se détourna brusquement et se trouva à côté de la nourrice qui berçait machinalement l'enfant endormie.

Délicatement, Mlle Marville enleva le voile de dentelle qui recouvrait le mignon visage ; une exclamation admirative lui échappa.

— Oh ! qu'elle est jolie !.... Vous êtes bien heureuse, Irène, d'avoir ce ravissant petit ange à adorer.

Mme de Morlange fut flattée; Estelle était toujours sincère, elle le savait bien ; ce compliment vrai la toucha profondément.

— Au revoir, au revoir — daigna-t-elle répéter par deux fois.

La voiture partit; Mlle Marville trouva déserte et brûlée par le soleil, la route qui tout-à-l'heure lui paraissait ombreuse et gaie ; elle faillit pleurer.

— Eh bien, où donc est ton amie? — demanda M. Bertrand qui n'avait pas pris garde aux propos échangés autour de lui.

La jeune fille fit un effort; laisser voir à ce vieilllard qu'elle souffrait, serait une faute grave.

Elle prit son bras, affirma gaiement que Léopoldine ne tarderait pas à reparaître, qu'il était tout simple qu'elle se fût laissée tenter par les plaisirs offerts.

Le travail, le dévouement étaient son lot; elle était condamnée à l'isolement; dès la première heure de sa nouvelle vie de jeune fille, elle l'avait senti ; pourquoi donc s'appuyer sur des affections qui devaient lui échapper l'une après l'autre?

Elle se dit tout cela, et bien d'autres choses encore; mais néanmoins elle resta triste, profondément triste.

Ce soir, elle le fut bien plus encore, elle se reprocha même d'avoir été peinée pour des causes futiles.

Il était sérieusement question de guerre.....

. . . . . .

Mlle Marville n'avait fait qu'entrevoir Léopoldine, pendant plus de deux semaines, malgré la promesse de celle-ci de revenir souvent vers elle, lorsqu'elle la vit entrer un matin de très bonne heure dans le bureau, accompagnée du comte de Morlange.

— Je viens de recevoir une lettre de mon père — dit

à son amie Mlle Drezet, les larmes aux yeux ; — il fait partie de la division du général Decaen qui va être envoyée à Metz ; il exige que j'aille rejoindre ma grand' mère... il redoute une invasion, et ne sera tranquille qu'en me sachant là-bas, dans ce pays perdu. Moi, j'aurais voulu le rejoindre à Metz, ne plus le quitter.

Estelle oublia le chagrin que lui avait causé son oublieuse amie, en la voyant si vaillante, si dévouée à son père ; néanmoins, elle l'engagea à obéir docilement à l'ordre donné.

— Mais il ne s'agit pas de suivre l'armée, de courir les champs de bataille ; j'irais à Metz, nous y avons des amis.

— Et si la ville est prise ?

— Prise, Metz, la ville dont aucun ennemi n'a jamais pu s'emparer ; c'est impossible.

— Tout est possible ; Mademoiselle, fit M. de Morlange, je vous l'ai déjà dit ; on nous engage avec une imprévoyance qui fait frémir ; vous ne pouvez rien pour votre père, réfugiez-vous dans l'asile qu'il vous indique, et travaillez pour les blessés.

— Alors, viens avec moi — fit Léopoldine en entourant Estelle de ses bras — accompagne-moi, (je ne puis pas voyager seule,) et demeure avec moi dans notre petit village.

— Tu n'y penses pas... ... et mon service ?

— Ton grand-père s'en chargera en attendant le retour de Mlle Dubois qui ne peut tarder.

— Laisser mon grand-père, et lorsque l'on redoute une invasion ?....

— Ah ! tu vois bien, tu veux m'éloigner du péril, et tu y restes ; tu me juges donc incapable d'être vaillante aussi ?

Estelle voulut lui expliquer la différence des situations.

— N'expliquez-rien, Mademoiselle — fit le comte de Morlange d'une voix grave — vous ne le pouvez. Il est des êtres destinés à se dévouer ; tout naturellement ils vont vers leur destin ; les autres ne doivent pas songer à les imiter, ils doivent suivre les lois de la prudence humaine.

Il se souvenait des paroles de Mlle Marville au château d'Andrecy ; il pressentait qu'en cas de désastre elle saurait faire vaillamment son devoir ; il y avait un abîme entre elle et l'aimable Léopoldine, que l'héroïsme entrevu de près dans toute sa splendide horreur aurait fait reculer, sans doute.

Très confuse, Estelle changea de conversation.

— Que fait Irène ? attendra-t-elle les événements au château ?

Un pli amer se dessina sur les lèvres du comte.

— Irène a eu tout d'abord l'intention de s'enfuir en Bretagne, avec ma sœur ; j'eusse désiré envoyer seulement ma fille et sa nourrice en Bretagne, et installer chez moi une ambulance que la comtesse eût dérigée. Nos vues se contrariant, nous n'avons pu rien décider ; Mme de Morlange partira quand elle voudra ; moi, je m'engagerai aussitôt Mlle Drezet rendue à sa destination.

Vous vous engagez, M. le Comte ? — s'écria Estelle — Ah ! c'est bien.

— Bravo ! jeune homme — fit M. Bertrand en lui tendant la main ; si j'avais seulement dix ans de moins, je vous suivrais.

Le courrier s'arrêta devant la porte ; un jeune officier en petite tenue descendit du véhicule. Estelle jeta un cri de bonheur.

— Mon frère ! mon cher André !

Après les premières effusions, le nouvel arrivant fut présenté au Comte, et à Mlle Drezet.

Le lieutenant Marville savait que c'était au comte de Morlange qu'Estelle devait sa situation actuelle et ses espérances d'avenir ; il sut lui exprimer sa reconnaissance sans exagération, mais en paroles profondément senties.

Puis se tournant vers Léopoldine.

— Si vous aviez quelque message à faire porter à votre père, Mademoiselle, je serais trop heureux de m'en charger. Le colonel Drezet, sur la recommandation de notre cher protecteur, le baron Sylvestre, m'a fait l'honneur de me demander dans son régiment : je le verrai donc sous peu de jours.

— Tu lui diras — fit Estelle — que sa fille est partie pour le Jura, avec notre grand-père, et qu'il peut être tranquille sur son sort ; n'est-ce pas cher père, que vous voulez bien accompagner mon amie, ce qui permettra à M. de Morlange de s'engager aussitôt qu'il lui conviendra ?

Le vieillard consentit avec empressement.

— En ce cas — dit le comte — je pars pour Metz avec M. Marville ; je serai heureux de faire mes premières armes sous sa direction, et sous les ordres d'un brave tel que le colonel Drezet, si toutefois il veut bien m'agréer.

André et le comte se serrèrent la main ; une prompte sympathie était née entre eux ; ils se donnèrent rendez-vous pour partir ensemble le soir même.

— Déjà ? — balbutia Estelle.

Et comme Léopoldine, il lui vint des larmes aux yeux, mais songeant qu'elle ne devait pas troubler par

ses larmes le soldat qu'appelait la patrie, elle les refoula vaillamment.

L'aïeul parlait de patriotisme et de vaillance, les jeunes gens l'écoutaient tristement, sans presque lui répondre ; ils étaient cependant bien résolus tous les deux, prêts même à être héroïques, et pourtant le vieillard seul était enthousiaste.

C'est que le vieillard se souvenait des luttes glorieuses, et que les jeunes gens prévoyaient la défaite, l'invasion, l'ignominie d'avoir l'Allemand pour vainqueur. On ne se faisait guère d'illusions, à cette époque, dans les rangs de l'armée ; la plupart des officiers savaient qu'ils n'auraient pas la gloire en échange de leur sang.

Avant de s'éloigner, le comte prit Estelle à part.

— Si Irène demeure, puis-je espérer que vous l'aiderez, que vous l'encouragerez ?.... Faites-en une vaillante comme vous, s'il se peut, et en cas de péril, soyez auprès d'elle.

— Me le permettra-t-elle ? demanda la jeune fille ?

Il soupira et ne répondit pas.

— Quoiqu'il en soit — reprit-elle avec élan — comptez sur tout mon dévouement.

Lorsque André prit congé, Léopoldine lui remit une lettre pour son père, et tout bas, suppliante et joignant les mains.

— Oserai-je vous demander de veiller sur lui ? il est brave, il sera téméraire peut-être, et je n'ai plus ma mère.

Très touché, le jeune homme promit ; pas plus que sa sœur promettant tout à l'heure au comte, il ne se doutait de la gravité de l'engagement contracté

. . . . . .

Le dimanche 7 Août. Mlle Marville sortait des vêpres

vers quatre heures de l'après-midi, lorsqu'elle vit venir à elle son grand-père de retour seulement depuis trois jours du Jura ; il était blême, ses mains tremblaient, elle s'effraya.

— Que vous arrive-t-il, cher père? — demanda-t-elle, très inquiète.

— A moi, rien, mais je sors de chez M. le Maire, et les nouvelles sont mauvaises, horriblement mauvaises. Viens, je vais tout te dire.

C'était la confirmation de la défaite de Wissembourg... c'était aussi la terrible annonce du désastre de Reischoffen... On parlait vaguement de Frossard, qui aurait été battu quelque part du côté de Forbach.

— Les Français vaincu! — murmura la jeune fille en frémissant de honte —. Mais ce n'est qu'un accident, une épreuve épouvantable et passagère; dites, mon père; on peut espérer encore, n'est-ce pas?

Le vieillard n'osa rien lui répondre; sa paisible confiance l'avait abandonné; ces premières défaites lui semblaient le point de départ d'une série de désastres.

Trois jours se passèrent, trois jours d'angoisses, dont ceux qui n'ont pas attendu l'ennemi triomphant ne peuvent se faire une idée.

Puis on vit défiler sur les grandes routes les cohortes en désordre de Mac-Mahon ; divers autres corps d'armée apparurent, ou plutôt pour être exact, des débris de corps d'armée ; plusieurs centaines d'hommes s'écartèrent du côté de Monvillers, espérant trouver du secours chez les Villageois; leur attente ne fut pas trompée, mais leurs tristes récits achevèrent de terrifier les populations; beaucoup de personnes s'enfuirent, au hasard, devant eux, emmenant leur famille,

leur bétail, emportant quelques hardes, voire même quelques meubles, lorsqu'ils avaient des voitures.

La voisine d'Estelle, Mlle Félicie, entra brusquement un matin au bureau de poste; très calme, Mlle Marville distribuait à quelques soldats affamés, du pain et ce qu'elle pouvait avoir de provisions.

— Partez-vous? — balbutia la télégraphiste tremblant de tous ses membres — c'est décidément l'invasion; demain peut-être, les ennemis seront là; ils incendient les villages, ils massacrent les femmes et les enfants. Un cavalier dont le cheval s'est abattu presque devant ma porte, nous a raconté d'horribles choses, nous partons, nous avons peur.

— Vous abandonnez votre poste? demanda froidement Mlle Marville.

— Je vous dis que j'ai peur; je ne suis plus nécessaire si nous sommes envahis..... à quoi bon être là?

— Où irez vous?

— A Nancy, ma sœur y est placé depuis quinze jours; peut-être nous donnera-t-on un coin de grenier dans la maison où elle est; il est préférable d'être dans une grande ville, chez des gens riches et haut placés.

Il n'y avait pas à essayer de convaincre cette affolée.

— Je tâcherai de vous remplacer, si besoin en est — dit simplement Estelle — bon papa suffira bien ici

— Alors, vous ne fuyez pas, vous qui pourriez aller chez la grand'mère de votre amie, dans le Jura?

— Non, je préfère rester. Adieu.

Mlle Félicie la regarda, stupéfaite; un instant, elle eut l'idée de conduire sa mère à Nancy, puis de revenir auprès de cette vaillante fille, qui l'aiderait à vaincre la peur, comme elle l'avait aidée si souvent à supporter son lourd fardeau de misères.

— Je reviendrai, peut-être — balbutia-t-elle en l'embrassant. — Ah ! comme vous êtes brave, vous... quel courage !...

Tout le jour on attendit, frémissant d'inquiétude... les Prussiens ne pouvaient tarder à se montrer ; tous les soldats français avaient disparu ; bien peu dormirent pendant la nuit qui suivit ; la plus grande partie du jour suivant s'écoula sans rien voir apparaître.

Enfin, vers cinq heures du soir, quatre ulhans entrèrent à Montvillers ; le village était calme comme s'il eût été abandonné ; ils le parcoururent tranquillement ; puis tournèrent bride et allèrent sans doute prévenir les chefs qu'ils n'avaient rien trouvé de suspect.

Deux heures après, plusieurs bataillons défilaient dans les rues du village ; le maire répartissait les hommes dans les maisons ; tout se passait avec une étonnante régularité.

Deux jeunes officiers et une douzaine d'hommes furent envoyés au bureau de poste.

En prévision de cet envahissement, Estelle avait dressé le lit de son grand-père dans le petit salon ; elle-même comptait coucher sur un vieux canapé placé dans un coin du bureau ; leurs repas se prépareraient dans un étroit cabinet qui servait à remiser les sacs à dépêches, les vieux registres, les provisions de papier et de corde ; elle avait caché là quelques conserves, un peu de vin, un amas de livres poussiéreux dissimulait le placard où tout cela était déposé. Le bureau et le petit salon communiquaient, et avaient de fortes serrures ; on pouvait s'y enfermer et livrer aux envahisseurs le reste du logis.

La jeune fille tenta néanmoins d'interdire l'entrée du logement particulier de Mlle Dubois ; elle nia être la

dépositaire des clefs ; le plus simplement du monde, l'un des officiers donna l'ordre d'enfoncer les portes.

Elle dut donner les clefs, sachant quel serait le mécontentement de la vieille demoiselle, si à son retour, elle trouvait des traces de dévastation ; elle se contenta d'enlever quelques bibelots précieux qu'elle apporta chez elle.

Les Prussiens s'installèrent, préparèrent leur nourriture, se couchèrent comme ils purent, qui sur des matelas, qui sur des bottes de paille ; le silence régna bientôt ; on ne se fut pas cru dans le village de Montvillers, sous le coup d'une invasion.

. . . . . .

Vers une heure du matin, on frappa violemment à la porte du bureau de poste ; un Prussien alla ouvrir ; M. Bertrand et sa petite-fille, qui ne s'étaient pas couchés, entendirent des allées et venues, des pourparlers ; on finit par frapper doucement à leur propre porte.

— Qu'est-ce que c'est ? — demanda le vieillard.

L'officier qui avait obtenu les clefs de Mlle Dubois, un grand gaillard à l'air hautain, s'exprimant en fort bon Français, demanda à parler à la demoiselle directrice pour affaire urgente.

Estelle pressentit qu'il allait se passer quelque chose de grave ; elle était femme, et son premier sentiment fut l'effroi ; mais elle avait dans les veines un sang héroïque, et réagissant, elle se sentit forte, et ouvrit elle-même à son hôte ennemi.

Il n'était point seul ; son camarade, un vieil officier, et deux simples soldats se tenaient derrière lui.

— Pourquoi venez-vous nous déranger à pareille heure, — fit la jeune fille avec hauteur.

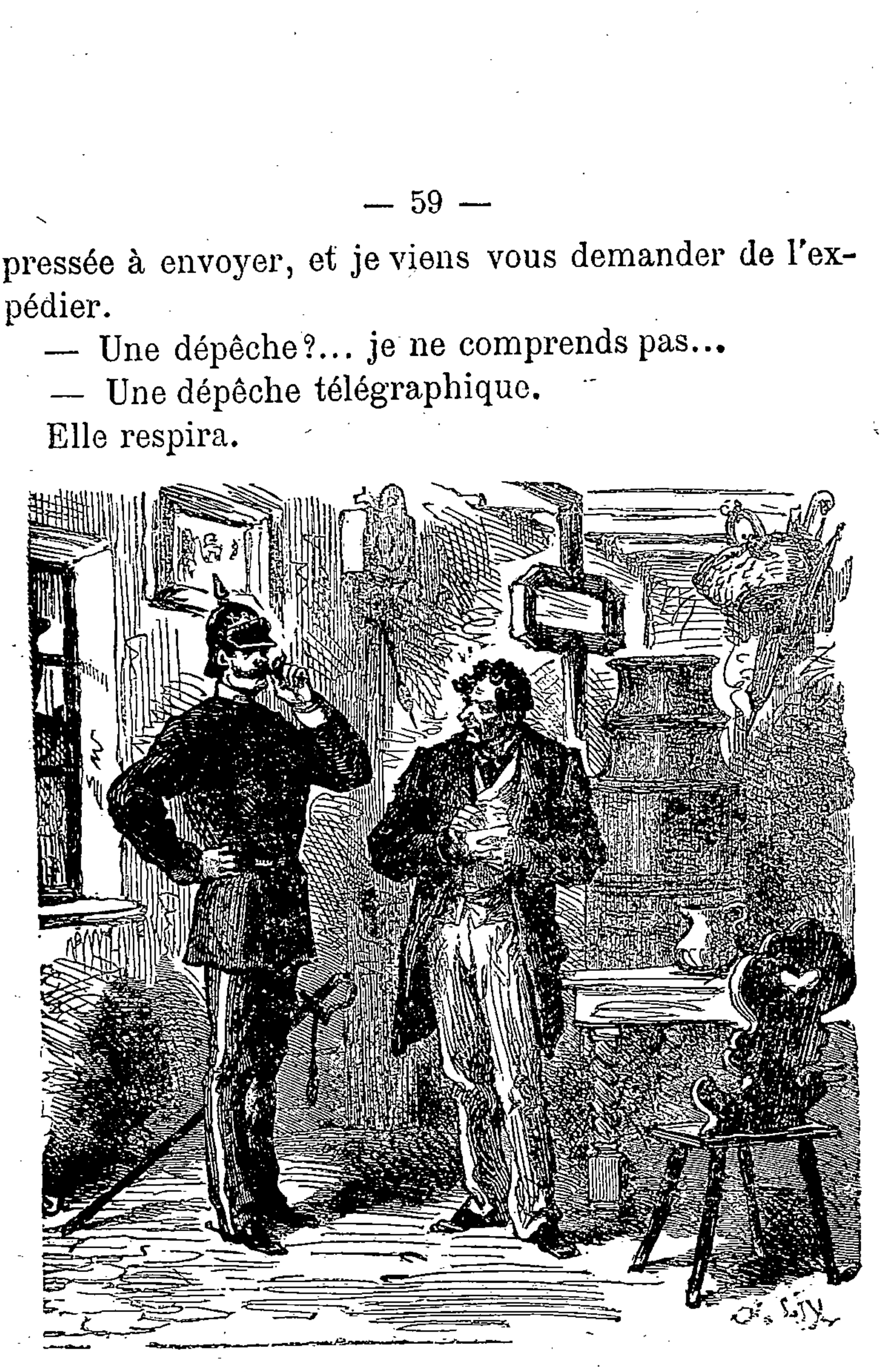
— Croyez que je le regrette ; il y a une dépêche

pressée à envoyer, et je viens vous demander de l'expédier.

— Une dépêche?... je ne comprends pas...

— Une dépêche télégraphique.

Elle respira.



L'officier prussien.

— Je ne suis pas chargée du télégraphe; allez dans la maison à côté.

— Nous avons constaté en arrivant que la personne chargée de ce service n'était pas là; sa maison est gardée par une paysanne; il faut que vous la remplaciez.

— Je ne connais pas ce travail — commença-t-elle.

Il l'interrompit en souriant ; son sourire, à la fois ironique et cruel, fit passer un frisson dans tout le corps de la pauvre fille.

— Vous n'aviez pas la clé de là-haut, non plus... mais nous ne nous laissons pas prendre à tout cela. Venez vite, la dépêche est pressée, fort pressée.

— Je vous répète encore une fois que je ne sais pas...

Il fit signe à l'un des soldats d'avancer ; celui-ci se montra en pleine lumière, et souriant aussi, de l'air d'un grossier personnage qui a fait un bon tour.

— Mademoiselle a dit bien des fois devant moi qu'elle savait manier l'appareil, dit-il. Est-ce que Mademoiselle ne me reconnaît pas ?

Elle reconnut avec épouvante un de ses facteurs, un soi-disant Alsacien disparu depuis une quinzaine de jours.

— Ce brave garçon nous a donné beaucoup de renseignements utiles — conclut l'officier — venez, je vous prie, Mademoiselle.

— Non — répondit-elle avec force, — je n'irai pas.

— Alors, cela se gâtera ; le vieux monsieur pourrait bien payer cher votre caprice ; ne vous fâchez pas.

— Envoyez votre dépêche vous-même — riposta-t-elle en rentrant dans son bureau.

On ne lui laissa pas refermer la porte ; l'ancien facteur se plaça sur le seuil ; les officiers se consultèrent en Allemand. Le plus vieux des trois, celui qui venait d'arriver, pérorait avec animation, et faisait des gestes menaçants en désignant le vieillard ; le troisième, que ses compagnons appelaient von Morden, paraissait chercher à l'apaiser.

— On attend un télégraphiste, mais il ne sera peut-

être là que vers le matin ; aucun de nous ne connaît ce maniement, donc nous avons besoin de vous — revint dire à Estelle l'officier qui lui avait déjà parlé — par conséquent nous ne reculerons devant rien ; éveillez six hommes et qu'ils chargent leurs fusils — ordonna-t-il d'une voix rude.

— Soit, allons, fit la malheureuse cherchant à gagner du temps.

— Tiens bon — lui dit le pauvre vieillard, pâle comme la mort, mais essayant de faire bonne contenance — ne t'inquiète pas de moi, écoute ta conscience.

Elle l'embrassa désespérement, et voulant s'atténuer à elle-même l'horreur de la situation :

— Il ne sagit peut-être que d'une dépêche sans conséquence pour l'armée française... une annonce de victoire... quelque convoi de blessés... des munitions à envoyer...

Peut-être était-ce vrai, après tout... dans ce cas, elle pouvait en conscience, envoyer la dépêche.

— Restez ici — ordonna brutulement l'officier à M. Bertrand.

— Von Morden, gardez-le, et si je vous en envoie l'ordre par Stein, faites-le fusiller sans hésitation. Venez, Mademoiselle.

On l'entraîna ; elle se demanda si elle devenait folle, si elle se débattait dans quelque affreux cauchemar.

On l'assit devant l'appareil ; on lui ordonna de faire fonctionner le signal d'appel pour Nancy ; elle obéit machinalement.

La sonnette retentit ; le viel officier qui venait d'arriver lui remit la dépêche sans mot dire, mais avec un geste qui ordonnait et menaçait ; elle la prit, mais ne vit les mots qu'à travers un brouillard.

— Allons, marchez — insista le grand Meyer.

Elle fit un effort pour lire, et s'aperçut que la dépêche était écrite en Allemand; c'était au moins un sursis.

— Je ne connais pas un mot d'Allemand — je ne puis même pas distinguer les lettres écrites ici.

— On vous la traduira, si vous ne pouvez pas la traduire; appelez von Morden.

Le jeune homme arriva, et la traduction commença; la pauvre jeune fille essaya pendant ce temps de réfléchir.

— La dépêche est pour Nancy, Nancy n'est certainement pas encore envahi — se disait-elle — donc, cette dépêche est adressée à des Français... En ce cas, c'est un piège qu'on veut tendre, et je ne dois pas en être complice; mais mon pauvre grand-père!.. s'il ne s'agissait que de moi, pourtant...

On continuait à traduire; elle écouta, rejoignant les mots dans sa pensée; soudain, le sens lui apparut, et terrifiée elle se vit nettement placée entre une trahison et l'arrêt de mort de son aïeul.

Tout-à-coup, elle tressaillit, un espoir avait lui; l'horreur de la situation lui insufflait une pensée de salut, tout son sang-froid lui revint; elle combina avec calme son plan.

Certes, elle jouait gros jeu; si l'on découvrait son admirable fraude, on la fusillait sur le champ, c'était certain. Messieurs les Prussiens ne devaient pas aimer qu'on se jouât d'eux, et leurs décisions étaient promptement prises et sans appel.

Mais elle n'avait pas le choix des moyens; un seul s'offrait à elle, elle devait le prendre; peut-être, en cas d'échec, serait-elle seule condamnée; peut-être ferait-on grâce au vieillard innocent.

Et puis, qu'importait une vie, deux vies, sa propre vie à elle, au milieu du désastre général, lorsque des milliers de soldats étaient tombés fauchés sur tous les champs de bataille, où mouraient de faim et de misère sur les grands chemins? La France d'abord, la pauvre France humiliée et sanglante.

Estelle songea à son père mort pour la patrie, se disant avec orgueil, que sa fille n'aurait pas démérité de lui, que s'il vivait il serait fier d'elle.

Peut-être, dans peu d'heures, le retrouverait-elle là-haut... elle envoya vers Dieu une fervente prière, et très calme, l'esprit parfaitement lucide, elle attendit.

L'attente ne fut pas longue; à eux trois, les officiers Prussiens avaient eu vite terminé la traduction; on lui remit la dépêche, très lisiblement copiée, et elle put lire : c'était bien cela qu'elle avait compris.

« *Ai réussi à déloger l'ennemi de Lunéville, Mont-* » *villers et environs; envoyez de suite renforts entre* » *Lunéville, Blainville et Montvillers.* »

Suivait la signature d'un général français très connu.

Estelle eut un frisson et essaya d'éloigner encore d'elle la redoutable épreuve; tous les condamnés cherchent à gagner du temps.

— C'est une infamie que vous me demandez-là, Messieurs; vous voulez faire tomber les soldats Français dans un piège; songez-vous que vous ne combattez pas à armes loyales. C'est honteux, je ne puis pas...

Cette fois, on ne lui répondit même pas ; mais Meyer, se tournant vers l'ancien facteur, lui dit d'une voix stridente :

— Criez-leur d'apprêter les armes.

L'ordre lugubre retentit dans le silence de la nuit, et en allemand, une voix brutale y répondit.

— Le sergent dit que c'est fait — expliqua Stein en se retournant vers son chef.

Le vieil officier qui avait apporté la dépêche trépignait de rage, et regrettait vivement de ne pas avoir poussé jusqu'à Lunéville, où il aurait trouvé des télégraphistes Allemands, en possession de tout le matériel français.

Von-Morden se glissa auprès de la jeune fille, qui paraissait étudier la dépêche avec soin.

— Mademoiselle — dit-il à voix basse — croyez-moi, cédez ; c'est un cas de force majeure, votre responsabilité est à l'abri ; si vous hésitez plus longtemps, le vieillard sera fusillé, et vous n'auriez rien gagné pour votre pays, puisque l'on peut toujours envoyer un exprès à Lunéville, et que d'ailleurs le train de demain matin nous amènera un télégraphiste.

— Cela me décide, Monsieur — fit Estelle d'une voix résolue. — Puis-je compter que mon père et moi nous serons protégés après cet acte de condescendance ?

— Je crois pouvoir vous en répondre.

— C'est bien, je me mets à l'œuvre.

Et elle lança un second signal d'appel.

— Que la dépêche soit exacte — remarqua rudement Meyer, ou sinon, vous y passez tous les deux.

— Ditez-la vous-même — répondit-elle.

Il y avait dans ses yeux un rayon de joyeuse fierté qui éveilla l'attention de Von-Morden ; les autres n'eurent pas la perspicacité de le voir ; Estelle sentit que ce jeune homme pressentait quelque chose, et baissant les yeux, lui dit d'un ton suppliant :

— Allez, de grâce, dire à mon grand-père que tout est arrangé, qu'il ne risque plus rien ; dites-le lui vous-même, il ne croirait pas vos soldats.

— J'y vais — fit-il docilement.

Alors, fiévreusement, avec rapidité, elle commença son travail. « *Ai réussi à refouler* » dictait Meyer.

« A... i... r... é... u... s... s... i... — répétait-elle en faisant prestement tourner l'aiguille sur le cadran.

Qui eut pu concevoir un doute, deviner qu'elle les trompait ?

Et cependant, par un miracle de volonté, elle envoyait audacieusement, en face d'eux, une autre dépêche.

Comment arriva-t-elle à entendre des mots, à les répéter lettre à lettre, et cependant à suivre dans sa pensée le fil d'une autre phrase, et à diriger sa main assez sûrement pour que ce fût cette autre phrase qui fût reproduite ?

Elle ne comprit jamais comment elle l'avait pu, et plus tard, elle essaya vainement de refaire ce même tour de force.

Il y a dans les moments de danger extrême, des éclairs de lucidité surhumaine, qui doublent les forces, agrandissent l'intelligence et lui donnent une puissance inouïe.

Voici le texte de la dépêche qu'elle envoyait; elle avait compté le nombre de lettres du télégramme allemand, et avait bâti un texte de même longueur, aussi analogue que possible quand aux mots.

« *Ai réussi à tromper l'ennemi. Méfiez-vous des*
» *dépêches. N'envoyez point de renforts entre Luné-*
» *ville, Blainville et Montvillers.* »

Nombre de mots étaient identiques; le chiffre des lettres était le même, sauf la lettre N, essentielle avant le mot : *envoyez*, pour bien accentuer qu'on ne devait pas envoyer de renforts, quels que fussent les nouveaux pièges tendus; la seule phrase véritablement périlleuse

était la seconde : *Méfiez-vous des dépêches qui suivront*, laquelle différait absolument de la phrase correspondante ; *de Lunéville, Monvillers et environs.*

Estelle se tira néanmoins de celle-là comme des autres, bien qu'au moment ou elle l'expédiait, elle eût vu reparaître Von Morden, qui se plaça à côté d'elle, regardant et écoutant avec une attention qui la faisait frémir.

— La signature, maintenant — fit Meyer quand ce fut fini.

Elle n'avait pas pensé à la signature; donner le nom du général, qui dans le traître plan des Allemands était censé envoyer ce télégramme, c'était mettre le commandant en chef de Nancy dans l'erreur, en lui laissant croire que les Français tenaient bon encore de ce côté là ; mettre sa signature à elle, inconnue au bureau télégraphique de Nancy aurait pu faire croire à une mystification ; elle se décida à signer le nom de celle qui aurait dû agir à sa place ; au nom et au titre qu'on lui dictait, elle substitua donc ces deux mots : *Félicie Bouvart.*

Personne ne dit mot, on lui laissa sans protester remettre les appareils en place ; c'était fini. Elle se leva et crut n'avoir pas la force de se rendre chez-elle, tant elle se sentait brisée.

Von-Morden lui offrit son bras; elle le refusa avec hauteur, et rentra lentement, se tenant aux murs ; son grand-père, seul dans le bureau, était assis, la tête dans ses mains; elle écarta ses mains pour l'embrasser tendrement ; il pleurait.

— Père , lui dit-elle, nous sommes sauvés. Qu'avez-vous ?

— Je t'avais bien dit de me laisser mourir, ma pau

vre petite — fit-il tristement — que penserait ton père s'il te voyait?

On lui avait raconté ce qui s'était passé... il croyait qu'elle avait cédé...

— Je sais bien que tu l'as fait pour moi, ma fille; mais il aurait mieux valu que je meure, vois-tu.

Certes, la défense était facile. Comme le vieillard serait fier d'elle, s'il apprenait que tout en le sauvegardant, elle avait accompli son devoir!

Mais peut-être les épiait-on... Elle entendait sur le seuil du bureau le pas lourd d'un soldat qui montait la garde; un mot, imprudemment accentué, pourrait les perdre tous deux.

Elle eut le courage de se taire, de ne pas se défendre, de le laisser la soupçonner, de le laisser souffrir.

Il alla se jeter sur son lit, heureux d'être seul, car son cœur était gonflé de honte, et ce vieux patriote avait besoin de pleurer pour ne pas étouffer.

Elle resta debout, tressaillant au moindre bruit, tremblant qu'une dépêche de Nancy ne vînt révéler son subterfuge; elle n'avait pas eu la possibilité de dire qu'il ne fallait pas répondre, que Montvillers était envahi; un mot, imprudemment lancé, pouvait être son arrêt de mort.

La fin de cette nuit ne fut qu'une longue agonie, quelque chose comme l'attente horrible du condamné à mort, qui dans chaque mouvement autour de sa prison, croit percevoir le remous de la foule se massant pour jouir de son supplice.

. . . . . .

Le lendemain matin, quand elle ouvrit sa porte, Von Morden était là, dans le couloir, se promenant de long en large.

— Mademoiselle Bouvart — dit-il en la regardant fixement — je tiens à vous annoncer que le télégraphiste attendu étant arrivé, vous n'aurez plus à vous occuper de ce travail.

Elle tressaillit; pourquoi lui donnait-il ce nom?... le nom dont elle avait signé la terrible dépêche...

— Je me nomme Mlle Marville, Monsieur, dit-elle avec un calme affecté.

Ah! — fit-il un peu désorienté — vous vous nommez Mlle Marville... je me serai trompé sans doute.

Elle le regarda bien en face, et la conviction qu'il avait *vu*, qu'il savait son secret, s'empara d'elle.

Mais alors, pourquoi ne l'avait-il pas dénoncée, pourquoi se taisait-il? Lui faudrait-il vivre toujours avec d'atroces craintes, maintenant?

Il dut la voir pâlir, et d'un ton qu'il s'efforçait de rendre doux, rassurant :

— Ne craignez rien... n'ayez aucune inquiétude... seulement, si vous avez des amis, un asile, éloignez-vous sans prévenir personne; je dis cela pour l'avenir, et non pour le passé; la guerre n'est pas finie, et si vous voulez agir en faveur des Français, vous risquez beaucoup... vous l'avez bien vu cette nuit.

Elle le regardait toujours, très étonnée, ne s'expliquant pas un tel intérêt chez un ennemi, chez un Prussien.

— Vous êtes surprise? — continua-t-il très bas — je vais vous expliquer... je suis d'origine Française... ma mère a été élevée en Lorraine, et aime les Français, les Lorrains surtout... Je ne voulais pas combattre, et ai demandé un poste dans une place forte... je ne l'ai pas obtenu; pour rien au monde, je ne ferais du mal à un français.

Le pas de Meyer se fit entendre dans l'escalier... le

jeune homme s'enfuit; Estelle, moins inquiète, mais songeant malgré elle avec terreur à l'avenir, se demandait si elle ne ferait pas bien de suivre le conseil de ce généreux ennemi, de s'éloigner, d'accepter l'hospitalité offerte à M. Bertrand par la grand'mère de Léopoldine...

Meyer entra sans façon dans le bureau; il n'était pas seul, un jeune militaire, ayant plutôt les allures d'un bureaucrate, l'accompagnait.

— Ce Monsieur va se charger de la poste et du télégraphe à Montvillers, Mademoiselle; à moins pourtant que vous ne consentiez à faire le service pour la Prusse. Vous pourriez en ce cas compter sur de bons appointements, et sur une position des plus avantageuses après la guerre. Sa Majesté a donné l'ordre d'encourager le plus possible les Français qui voudront venir à nous comme, selon toute probabilité, l'Alsace et la Lorraine demeureront nôtres, vous garderiez cet emploi, où vous n'êtes que provisoirement, m'a-t-on dit.

Estelle frissonnait de dégoût et de colère; on lui offrait de renier la France, de servir l'ennemi détesté; on lui paierait bien sa trahison! Ces insolents vainqueurs comptaient s'emparer de l'Alsace, de la chère Lorraine, déjà ils les tenaient dans leurs serres (1).

— Je ne puis accepter de prendre du service pour la Prusse répondit-elle, essayant de cacher ses impressions —. J'ignore même si je resterai dans les postes; je n'étais en effet que la remplaçante de la titulaire.

— Je le regrettre pour nous — fit l'allemand, s'efforçant d'être aimable —. Vous nous avez prouvé, cette

(1) Tous les détails concernant l'occupation prussienne sont rigoureusement exacts. (Note de l'auteur.)

nuit, que vous êtes une personne très vaillante, très fidèle.

Savait-il aussi la vérité, celui-là, ou bien se moquait-il de sa lâcheté? Ni l'un, ni l'autre; il avait admiré sa résistance, et ne la trouvait pas lâche pour avoir cédé à la force.

— Alors, puisque vous refusez — reprit-il — ce monsieur va s'installer ici, et se mettre au courant du travail.

— Ne serait-il pas beaucoup mieux dans le bureau du télégraphe qui est vaste, et où il serait toujours à même de recevoir les dépêches? — remarqua Estelle —. Je vous ferai observer qu'ici est notre domicile particulier, et que je vous ai cédé de bonne grâce les trois quarts de cette maison.

— Vous avez raison... je conviens que vous avez raison. On viendra prendre ici les documents nécessaires, et on s'installera là-bas.

Il se leva pour partir, puis tout-à-coup reprit, en fronçant les sourcils et d'un air menaçant.

— Il ne faudrait pas vous imaginer, mademoiselle, que vous pouvez continuer votre service en cachette. Il vous est interdit de rien expédier et de rien recevoir; si vous manquiez à cette prescription, vous vous mettriez dans un cas grave, un très mauvais cas.

— Alors — demanda-t-elle — il est interdit aux femmes qui ont leurs maris à l'armée de leur écrire, et de recevoir de leurs nouvelles?

— Non pas; seulement, il faudra faire passer les lettres par nos mains... et à ce propos, je pense qu'il faut que je mande les facteurs; ils ne refuseront pas, eux, de faire le service; c'est dans l'intérêt de toute la population, et puis ils ne voudront pas mourir de faim.

Les Prussiens se retirèrent ; Mlle Marville ne songeait plus à partir.

— S'éloigner serait une faute — se disait-elle. — Leurs recommandations me prouvent qu'on aura besoin de moi... et puis, je suis moins loin d'André, je puis être à même de le secourir.

Elle s'habitua à rencontrer ses hôtes détestés, à leur parler sans frayeur, à résister à leurs demandes, soit qu'ils voulussent les registres du bureau, soit qu'ils vinssent réclamer d'elle quelques renseignements ; ils finirent par avoir pour elle une certaine déférence ; nous parlons de Meyer, de l'employé des postes, et des quelques soldats que les officiers avaient gardé pour leur service ; quant à Von Morden, il avait toujours été convenable, et cherchait même à se faire bien venir de Mr Bertrand, en lui rendant tous les petits services qui étaient en son pouvoir ; comprenant que sa présence ne pouvait qu'être désagréable à la jeune fille, en lui rappelant qu'il était maître de son secret, il évitait de se rencontrer avec elle, mais cherchait toutes les occasions d'entretenir le vieillard. Celui-ci, touché en voyant le culte que cet étranger gardait pour la France, en apprenant que ses ancêtres, protestants fanatiques, avaient conservé toujours un filial souvenir à la patrie d'où ils étaient bannis, l'écoutait volontiers, oubliant presque que celui-là était un ennemi.

. . . . . .

Quelques semaines s'écoulèrent, jours d'angoisse, de honte, d'anxiétés impossibles à décrire, mais relativement calmes pour les habitants de Montvillers ; l'invasion était un fait accompli, l'allemand était là, arrogant et tranquille, les horribles terreurs des premiers instants se calmaient, on comptait sur nos vaillantes ar-

mées, un moment surprises par la soudaineté de l'attaque, par le nombre, mais qui allaient se reformer et culbuter les Prussiens jusqu'au delà du Rhin. On voulait espérer ; était-il admissible que la France fut vaincue, que tous ces brillants généraux ne fussent que des incapables ou des traîtres, que tous ces braves soldats se rendissent sans coup-férir ?

Un matin des premiers jours de septembre, (on ignorait encore à Montvillers le désastre de Sedan) un paysan vint frapper discrètement quelques coups aux volets du bureau, encore fermés ; il était à peine six heures du matin.

Si doucement que cet homme eut frappé, un soldat prussien l'entendit, sortit, l'arrêta sans plus de cérémonie et le conduisit à Meyer, chef suprême de la petite garnison de Montvillers.

Estelle, ayant entendu du bruit, s'habilla à la hâte, et demanda de quoi il s'agissait ; on la laissa entrer dans la petite salle où avait lieu l'interrogatoire.

— Eh bien, de quoi — disait le paysan en souriant, et avec un accent Lorrain des plus prononcés — faut-il pas me tordre le cou parce que j'apporte à la demoiselle de la poste des nouvelles d'une personne malade ; vous pouvez me fouiller, allez, je ne crains rien ; Nicolas Flamand, cultivateur à Varangéville, un homme paisible et un bon travailleur, je m'en flatte.

Mlle Marville vit qu'il la regardait du coin de l'œil, comme pour lui demander son aide ; elle comprit qu'il n'était pas aussi paysan qu'il voulait en avoir l'air, et que probablement on l'avait chargé de graves intérêts.

— Vous venez peut-être m'apporter des nouvelles de Mlle Bouvart, ma collègue du télégraphe ? — dit-elle vivement.

— Justement.

— Ah ! quel bonheur ! j'étais si tourmentée ; va-t-elle mieux ?

— Mlle Marville n'aurait pas dû entrer — fit Meyer mécontent.

— Il fallait interroger cet homme d'abord, et puis elle après. Il est trop tard à présent, qu'on le fouille.

Le paysan, toujours souriant, posa son bâton debout à côté d'une chaise, son chapeau sur la pomme du bâton, à la manière des paysans, et suivit docilement les hommes chargés de le visiter ; on ne trouva rien sur lui.

En revenant, il reprit son bâton, et tendit son chapeau pour le faire examiner aussi ; c'était un grand feutre avec une simple doublure qui ne pouvait rien recéler.

— Puis-je maintenant emmener ce messager pour lui offrir un verre de vin, — demanda la jeune fille.

On ne pouvait vraiment se refuser à une demande aussi plausible ; pour cette fois les Allemands laissèrent échapper leur proie.

Le paysan fut introduit au bureau, et commença à manger et à boire sans dire un mot.

Au bout de cinq minutes, changeant soudain d'allures, il murmura : — Ne sommes-nous pas épiés ?

Sans lui répondre, Mr Bertrand se dirigea vers la porte et l'ouvrit ; Stein faisait semblant de lire un journal dans le couloir.

Le vieillard alla jusqu'au jardin, laissant la porte ouverte, pour que l'espion put bien constater que le prétendu paysan n'était occupé qu'à satisfaire son appétit, et y cueillit quelques légumes dont il fit bruyamment cadeau au messager pour sa peine ; il eut soin en refermant la porte, de placer la clé dans la serrure de ma-

nière à intercepter la vue ; l'étranger le regarda, quand il eut fini, d'un air approbatif, puis, tendant son bâton à Estelle.

— Cachez-vous dans un recoin sombre — lui dit-il tout bas — pressez sur ce nœud de bois, le bâton se séparera en deux ; il y a des lettres à l'intérieur ; je suis un employé des Postes du bureau de Nancy.

Mlle Marville suivit en tous points les instructions données, et retira de l'intérieur de la canne sept ou huit feuilles de papier, tournées en spirale.

— Vous avez l'air d'une personne intelligente et dévouée, Mademoiselle, fit le faux paysan en prenant congé — je dirai là-bas qu'on peut compter sur vous s'il se présente des circonstances difficiles. M'y autorisez-vous?

— Oui — répondit-elle — je suis prête à tout.

— Prenez garde, en distribuant tout cela ; vous avez vu qu'ils ne plaisantent pas ; je n'aurais pas donné dix centimes de ma personne si l'on avait découvert ces lettres ; quand vous en aurez à expédier, portez-les au bureau de poste de Lunéville, c'est là que j'irai les prendre ; la première fois que j'en apporterai, j'essaierai autre chose ; il faut varier les moyens.

Il se leva et prit congé à haute voix.

— Vous direz à Mlle Bouvart — dit Estelle quand il fut sur le seuil — que je suis vraiment peinée de sa triste situation, et que j'irai prochainement la voir si elle le désire ; revenez bientôt me donner de ses nouvelles.

— Quand j'aurai à faire aux environs, donc, demoiselle ; je peux pourtant pas venir exprès, moi ; j'ai du travail chez nous.

Il eut un gros rire, et se mit en route tout en chantant une chanson en patois lorrain, de l'air le plus insouciant du monde.

Peut-être n'était-il pas en réalité très ému ; l'héroïsme tranquille était à l'ordre du jour pendant cette malheureuse guerre ; combien d'hommes obscurs, qui ne se croyaient nullement prédisposés à être héroïques, se sont montrés des héros à cette époque, bravant la prison ou la mort pour faire évader un prisonnier, pour faciliter le départ d'un jeune volontaire, pour apporter à une mère, à une femme, le fragment de papier qui devait les rassurer sur le sort des êtres chéris, que déjà elles croyaient morts ou blessés.

Estelle rentra, s'enferma dans le sombre cabinet lui servant de cuisine, rabattit, pour plus de sûreté, le rideau vert de l'étroite lucarne qui éclairait seule ce réduit, puis, sortant les lettres de leur cachette, les passa en revue ; trois étaient pour des villages éloignés, deux pour Montvillers, une autre pour Irène ; la dernière était signée André Marville.

Il vivait, il n'avait pas reçu une égratignure ! seulement, lui et tous ses camarades gémissaient de leur inaction et redoutaient quelque malheur ; un post-scriptum priait Estelle, de la part du comte de Morlange, de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour décider la comtesse à partir ; il avait appris qu'elle s'obstinait à rester, bien que l'ambulance, qui eût été un motif de demeurer et une sauvegarde, n'eût pas été établie ; le comte et André étaient les meilleurs amis du monde.

Mr Bertrand se glissa doucement dans le réduit ; sa petite-fille lui lut à voix basse la lettre de son frère.

— Et les autres ? — dit le vieillard — qu'en vas-tu faire ?

— Mais les porter à destination aussitôt que je pourrai.

— Toi-même ?

— Pour celles qui sont proches, oui ; pour les autres,

notre brave facteur Pierre, le seul qui n'ait pas pris du service prussien, s'en chargera.

— Tu ne craindras pas ?.. tu es donc devenue vaillante?

Elle le regarda avec étonnement ; que voulait-il dire?

Tout-à-coup, elle comprit ; il ne lui avait pas pardonné de l'avoir sauvé en trahissant les intérêts français ; il espérait mieux de la vaillante fille du commandant Marville. Devait-elle l'éclairer?

Non, il serait temps plus tard ; un mot imprudent pouvait les perdre, les espions les écoutaient, les épiaient sans cesse.

C'était bien dur pourtant de subir ce mépris... Et qui sait si les gens du village ne la jugeaient pas sévèrement aussi ?

Elle put en acquérir la conviction, lorsqu'elle alla elle-même remettre les lettres ; son dévouement, car c'en était un, n'obtint que de froids remerciements.

Le facteur Pierre, un pauvre invalide ayant femme et enfants, et qui s'était bravement résigné à les laisser presque sans ressources plutôt que de servir les Prussiens, fut autrement accueilli par les paysans à qui il portait des nouvelles de leur fils ; on fut rempli de gratitude, on le récompensa, on loua sa conduite.

Le lorrain, très brave lui-même, aime les braves ; une défaillance, si excusable soit-elle, excite son mépris.

. . . . . .

Mlle Marville ne voulut point tarder à se rendre chez Irène, qu'elle supposait fort triste et dévorée d'inquiétude ; elle ne l'avait pas vue depuis le départ du comte ; heureusement, elle avait conservé l'habitude, dans l'intérêt de la santé de son grand-père, de faire chaque jour, à n'importe qu'elle heure, une petite promenade dont le but changeait souvent ; elle put donc, sans

éveiller l'attention de ses hôtes, se diriger avec Mr Bertrand vers le château.

Mme de Morlange, très parée, fort gaie, reçut Estelle dans son salon où étaient déjà deux officiers Prussiens ; elle demanda à la jeune fille quelle cause lui valait le plaisir de la revoir, puis ; sans même écouter son insignifiante réponse, continua à causer avec ses visiteurs, leur affirmant en riant et plaisantant, que certainement nous allions être vainqueurs, et qu'il leur faudrait se retirer précipitamment sur le Rhin.

Eux, répondaient à peine, ne discutaient pas, riant de temps à autre d'un rire épais, un vrai rire d'Allemand content de lui-même, et défiant le monde entier de le contre-carrer.

Estelle ne put s'empêcher, lorsqu'ils se furent retirés, de témoigner discrètement à la comtesse son étonnement de voir des Prussiens dans son salon, paraissant en bons termes avec elle.

— Ma chère, expliqua-t-elle avec hauteur, ce sont mes hôtes, et j'ai l'habitude d'être polie avec tous mes hôtes; sans compter que ceux-ci sont à ménager, et qu'il vaut mieux être bien que mal avec ces gens-là.

— Vous savez mieux que moi ce que vous avez à faire, Irène — conclut doucement la jeune fille — ; cependant, permettez-moi de vous demander pourquoi vous n'avez pas réalisé votre première décision, qui était, si je ne me trompe, de partir avec Mlle Morlange et votre enfant pour la Bretagne ?

— J'ai réfléchi que ma présence serait une digue salutaire pour ces mal-appris — répondit-elle légèrement — ; je ne tenais pas à ce que le château fût brûlé ou pillé; il renferme des souvenirs d'un prix inestimable pour la famille de Morlange.

— Et vous espérez que votre présence suffira toujours à les contenir ?

— Sans aucun doute ; d'abord, lorsqu'on a connu beaucoup de monde, on a des relations partout. J'ai retrouvé parmi les officiers prussiens de très nobles personnages, qui nous avaient été présentés à Paris ou à Ems ; naturellement, ils me sont très dévoués. On a beau être allemand et combattre contre la France, on a des égards pour les personnes de haute naissance lorsque soi-même on fait partie de l'aristocratie.

Estelle interrompit ces tirades aussi pompeuses que fausses, en lui présentant la lettre du comte de Morlange, et en lui recommandant un profond secret à ce sujet.

Au lieu de paraître reconnaissante, Irène se plaignit que la lettre eût été ouverte, et qu'Estelle eût tant tardé à la lui remettre; néanmoins, elle parut sincèrement heureuse d'avoir des nouvelles de son mari, et ce bon mouvement lui fit tout pardonner par la jeune fille.

Mlle de Morlange entrait; Irène lui raconta, sans prendre le soin de baisser la voix, qu'elle avait une lettre de Gabriel, et se mit en devoir de l'en entretenir.

— Plus bas — fit Mlle Mathilde, remarquant l'air inquiet d'Estelle, — si quelqu'un t'entendait, tu compromettrais Mlle Marville.

— Pour si peu ? — dit Irène dédaigneusement — Bah ! avec quelques petites concessions, télégraphiques ou autres, Estelle aurait bien vite regagné la confiance de ces messieurs.

La pauvre fille comprit que l'insolente créature lui jetait à la face sa soi-disant trahison, et le rouge de la honte envahit ses joues ; à bout de patience, elle se leva pour partir.

— Permettez-moi de vous accompagner, — fit aimablement Mlle de Morlange — voulez-vous voir ma chère petite nièce, Marie-Gabrielle?

Estelle fut heureuse de caresser ce mignon petit être, en qui rien ne rappelait l'altière Irène; Marie-Gabrielle était une enfant blanche et blonde, très douce, affirmait sa nourrice, et souriant toujours.

— Je vous avoue — disait Mlle Mathilde en reconduisant la visiteuse — que je ne suis pas tranquille en restant ici. Irène s'obstine à demeurer, par amour-propre; les officiers ennemis ont fait semblant d'admirer son courage, de la trouver héroïque d'être restée, et elle s'entête à prolonger son séjour, afin de ne pas déchoir dans l'estime de ces gens-là ; parmi les chefs, nous retrouvons d'anciennes relations, parmi les soldats, des fournisseurs et des domestiques employés autrefois, et elle s'imagine être en sûreté au milieu de tous ces anciens espions ; elle ne pense pas que le tigre, las de jouer, peut nous étrangler. Lui avez-vous conseillé le départ?

— Oui ; mon frère m'a écrit que M. de Morlange le souhaitait; déçu dans son projet d'ambulance, il voudrait vous savoir en sûreté; je n'ai dit que quelques mots, mais je crains qu'ils n'aient été superflus et même nuisibles.

Irène n'aime pas les conseils, en effet — remarqua Mlle de Morlange — que Dieu nous garde.

. . . . . .

La guerre continuait, les défaites succédaient aux défaites, la République avait été déclarée, l'armée de Sedan s'était rendue presque sans coup férir ; on essayait de tous côtés de recruter des troupes, d'organiser la résistance; comme une plaie toujours grandissante,

comme une visqueuse tache d'huile s'étendant toujours, l'armée allemande envahissait la pauvre France ; les habitants des provinces occupées courbaient la tête, en apparence résignés, en réalité prêts, sur un signe venu d'en haut, à se soulever en masse pour jeter au-dehors les envahisseurs ; la plupart des jeunes gens, las de leur inaction, partaient secrètement pour aller rejoindre l'armée ; un gouvernement occulte fonctionnait mystérieusent, sans que l'Administration Prussienne s'en doutât ; on correspondait secrètement avec la Défense Nationale, qui envoyait des ordres, de l'argent ; on se répétait tout bas les paroles d'espoir transmises par les messagers, on commentait les minuscules billets échappés de Paris ou de Metz, soit par le moyen des ballons, soit cachés sous l'aile des pigeons voyageurs ; la nation vaincue, presque morte, frémissait, se dévouait, et espérait encore.

Estelle continuait à vivre tranquille à Montvillers, remettant fidèlement les lettres ou billets qu'on lui apportait, et qui arrivaient toujours grâce à mille ruses, priant Dieu ardemment pour son frère, et aussi pour son noble protecteur, le comte de Morlange, attendant fièrement l'avenir, cet avenir qui pouvait être la victoire, prête à tous les dévouements, et pressentant instinctivement que l'occasion de se dévouer encore lui serait donnée.

L'un des meilleurs espoirs de la France résidait dans Bazaine ; on le jugeait brave et intelligent, il avait une nombreuse armée, il s'appuyait sur Metz, la ville vierge, la cité que n'avait jamais souillée le pied de l'ennemi ; il tardait à agir, c'est vrai, mais il devait avoir un plan, et le suivre avec sagacité et persévérance ; quelque grande victoire, quelque catastrophe sanglan e et

terrifiante frappant l'Allemand, allaient annoncer à la France que Bazaine voulait être et serait son libérateur; on attendait avec impatience, mais sans trop d'angoisse, un glorieux fait d'armes..... ce fut une capitulation qui répondit à l'attente de toute cette nation confiante.....

Le capitaine Von Morden, qui ne résidait plus à Montviliers, mais avait conservé une chambre dans la maison de Mlle Dubois, et l'occupait de temps à autre, annonça à M. Bertrand et à sa petite-fille, un soir de la fin d'octobre, la sinistre nouvelle de la reddition de Metz.

Le vieillard ne voulait pas y croire et affirmait que c'était une monstrueuse invention de l'ennemi. Estelle doutait encore, mais songeant avant tout à ceux dont le sort la préoccupait, à son frère surtout, s'informa immédiatement du destin qui attendait les prisonniers; qu'allait-on faire de tous ces vaillants soldats que Bazaine avait livrés?

— Ils ne seront pas à plaindre, — répondit Von Morden — les officiers surtout; on les emmènera en Prusse; on les cantonnera dans diverses résidences, comme on a fait pour les prisonniers de Sedan; s'ils donnent leur parole d'honneur de ne pas s'échapper on les laissera libres dans l'enceinte des villes. Ils pourront utiliser leur savoir, recevoir de l'argent de leurs familles; ils auront du reste une petite solde; donc, ils n'auront plus à souffrir du froid et de la faim, ils ne risqueront plus d'être tués; je vous assure que leur sort est digne d'envie.

— Et pendant qu'ils se reposeront ainsi, forcément, leurs camarades, leurs frères d'armes souffriront et se feront tuer, eux, — dit la jeune fille avec véhémence.

L'Allemand haussa les épaules.

— Qu'importe? tous ne peuvent pas être à l'abri en temps de guerre, n'est-ce pas? Vous devez souhaiter que votre frère soit prisonnier et reste prisonnier, Mademoiselle.

— Il peut donc s'échapper?

— Il y a toujours des prisonniers qui s'échappent, enragés pour la bataille; s'ils ne se font pas casser la tête par leurs gardiens, ils meurent de faim et de froid pendant leur fuite, ou bien ils vont s'engager dans quelque autre armée pour recommencer à supporter mille misères, et à risquer leur vie; quelques-uns se sont enfuis, après Sedan, et s'en sont généralement mal trouvés.

— André doit être désespéré — pensait la jeune fille — lui, avide de combattre, de se signaler, se voir livré, se voir prisonnier; je suis sûre qu'il cherchera à s'enfuir; je dois l'y aider de tout mon pouvoir.

Elle demanda encore à Von Morden où passaient les prisonniers; les expédierait-on par la Belgique? iraient-ils rejoindre en voiture ou à pied les chemins de fer d'Allemagne? ou bien s'en iraient-ils vers l'exil par la grande ville de Paris à Strasbourg ?

— Selon toute probabilité, on choisira cette dernière voie — répondit le Prussien — auriez-vous l'intention de voir M. Marville au passage?

— Bien entendu; je voudrais même le munir de vêtements et d'argent; il sera, je le crains, dans le dénuement le plus absolu.

— Ceci est fort bien, et je vous aiderai à le découvrir dans le nombre, si vous me le permettez; seulement, croyez-moi, ne faites pas plus, ne vous compromettez pas.... dans son intérêt et dans le vôtre..... Vous êtes vaillante, beaucoup trop vaillante, prenez garde.

— Que voulez-vous insinuer — fit-elle, déguisant son trouble sous un air de hauteur —. Qu'allez-vous dire me concernant?

— Rien que ce que j'ai dit : ne vous compromettez pas. Mais comptez sur moi, et ne vous méfiez pas de votre très humble serviteur; vous savez bien que je ne vous trahirai jamais.

Elle pouvait avoir besoin de lui, il avait son secret, d'ailleurs; elle se tut, irritée contre cet ennemi qui voulait la conseiller, la protéger. Oh! comme elle les haïssait tous... elle les eût tous voulus brutaux et sanguinaires comme ils l'étaient pour la plupart, afin d'avoir le droit de les haïr davantage.

. . . . . .

Elle se mit à l'œuvre immédiatement, afin de préparer du linge et des vêtements pour André; heureusement, il était à peu près de la même taille que le grand-père; plus mince, à la vérité, mais peu importait. Se souvenant du déguisement de l'employé des postes, qui avait si bien trompé les Prussiens, elle chargea le brave facteur Pierre de lui acheter une blouse de toile bleue; endossée sur les vêtemenis de gros drap qu'elle avait choisis, cela pouvait suffisamment déguiser le jeune officier en paysan; Pierre ayant apporté deux blouses, de prix différents, pour qu'elle pût choisir, l'idée lui vint de les garder toutes deux, pensant que la seconde pouvait rendre service à quelque autre prisonnier.

Le lendemain de la sinistre annonce, quand la nuit fut tombée, Estelle partit pour se rendre au château; elle n'y avait plus reparu depuis le jour où elle avait porté à Irène la lettre de son mari; le cœur ulcéré par les mauvais procédés de son ancienne compagne, voyant qu'elle ne pouvait l'aider en rien (et c'était une

de ses tristesses, de ne point accomplir à cet égard les souhaits du comte de Morlange), elle avait prié son grand-père d'être le porteur des lettres qui avaient suivi.

Mais ce soir-là, elle tenait à parler à la comtesse, à lui proposer de s'allier, pour sauver leurs chers prisonniers; en lui donnant cette idée, en lui offrant son concours, elle commençait à acquitter un peu sa dette de reconnaissance.

Elle se mit donc résolument en route; elle avait attendu la nuit, afin de n'être pas reconnue et épiée; elle allait seule, car il fallait que M. Bertrand fût là pour répondre, si quelqu'un des Prussiens avait à dire ou à demander quelque chose.

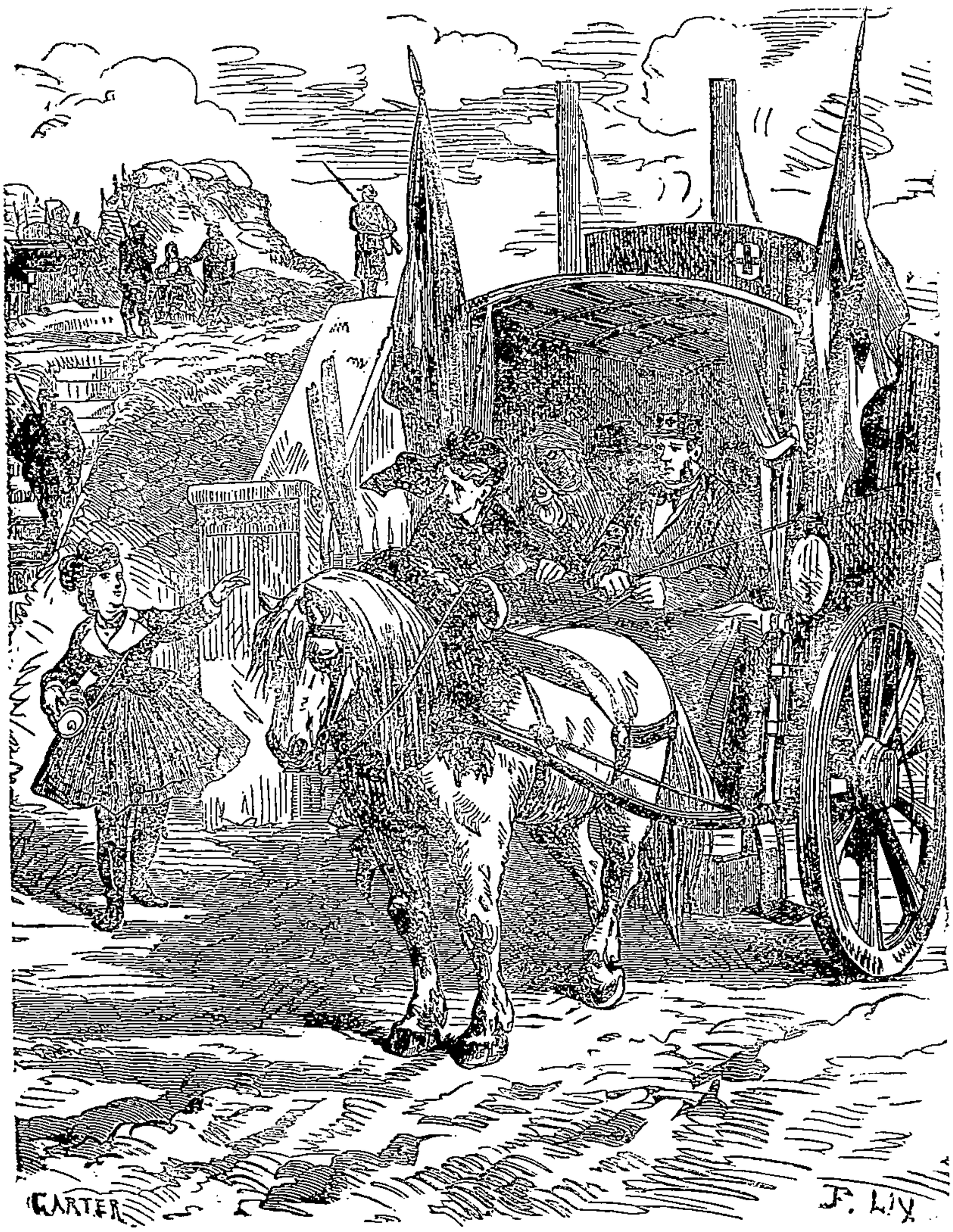
La solitude et la nuit firent tout d'abord sur la jeune fille une impression pénible; elle avait froid, et sentait un vague sentiment de peur l'envahir.

Peu à peu, elle surmonta ce sentiment, songea qu'elle accomplissait une bonne œuvre, un véritable devoir, et se demandant avec une certaine anxiété si elle aurait le courage, par dévouement pour la France, de faire ainsi une longue course, seule, la nuit, dans un pays inconnu, elle put fièrement se répondre, oui.

Elle était prête, l'heure du dévouement pouvait sonner.

Irène fut moins hautaine, plus affable; la frayeur commençait à s'emparer d'elle; ses hôtes s'étaient montrés exigeants, grossiers même; quelques rixes avaient eu lieu entre des Prussiens et des serviteurs du château; les chefs avaient sévi contre leurs hommes, mais en menaçant de châtier les Français s'ils insultaient les Allemands et ne leur donnaient pas tout ce qu'ils souhaitaient; la comtesse regrettait de ne pas

avoir établi une ambulance qui l'eût protégée, regrettait surtout de ne pas être partie avant l'invasion, et



Voiture d'ambulance.

cherchait un prétexte plausible pour s'éloigner ; un chef important s'étant établi chez elle, le château était

une sorte de quartier général, où la maîtresse du lieu était à demi-prisonnière. Ces femmes de haute naissance, riches autant que nobles, étaient de précieux otages que l'on tenait à conserver, pour s'en servir au cas échéant ; Irène le devinait, et sa frayeur s'en augmentait.

Certes, elle n'était pas surveillée au point de ne pas pouvoir s'enfuir ; mais, avec Mlle de Morlange, la nourrice et l'enfant, une femme de chambre au moins et des bagages, chose indispensable, il était assez difficile de disparaître sans être vue, aussi fut-elle presque aimable pour Estelle, qu'elle sentait énergique et dévouée toujours, malgré tout.

— Comment vous a-t-on laissée entrer, ma chère ? — interrogea-t-elle lorsqu'on eut introduit Mlle Marville dans sa chambre.

— J'ai dit que j'étais votre amie et venais prendre de vos nouvelles ; mon grand-père vous a trouvée un peu souffrante, la dernière fois qu'il vous a vue ; toutes ces émotions, sans doute ?

Les émotions ne peuvent rien sur ma santé qui est de fer — interrompit vivement la jeune femme, dont l'amour-propre ne voulait jamais convenir qu'une imperfection morale ou physique pût l'atteindre — je ne vous en sais pas moins beaucoup de gré de votre sollicitude.

— Je suis venue surtout pour vous entretenir de choses graves Irène ; on m'a appris hier que Bazaine s'est rendu, le misérable, et que toute son armée est prisonnière.

— Je suppose qu'on aura des égards pour les prisonniers ?

Une fois arrivés en Allemagne, ceux qui auront de

l'argent ne seront pas à plaindre ; mais, sans doute, la route pour y arriver sera dure.

Avec de l'argent encore, on l'adoucira; voilà une nouvelle fâcheuse pour la France, mais très heureuse pour ceux qui nous intéressent; pourquoi avez-vous cet air lugubre ? Est-ce que M. Marville serait blessé ?

— Je n'en sais rien ; sa dernière lettre m'affirmait que non; je ne suis triste que du malheur de tous, et ne puis avoir que de vagues craintes, qui, je l'espère, ne se réaliseront pas; il paraît que Bazaine s'est rendu presque sans combat.

— Alors, il y a toute chance pour que le comte et votre frère soient en très bon état ; grand merci de tous ces renseignements; me voilà presque tranquille, grâce à vous. Espérons que la paix va suivre.

— Mais — fit séchement Estelle, indignée de cette absolue différence pour son pays, pour cette chère France dont elle-même ressentait si vivement toutes les douleurs — il faut pourtant penser aux prisonniers.

— Sans aucun doute. Passeront-ils à Nancy, à Lunéville?

— On le suppose.

— J'enverrai deux hommes sûrs à deux stations différentes avec de l'argent ; le comte en avait beaucoup, mais peut-être s'en est-il servi pour soulager ses compagnons d'armes ; il est si généreux !

— Permettez-moi de vous dire qu'il préférera peut-être des vêtements ; qui sait dans quel état ces malheureux vont nous arriver.

— Ce serait extraordinaire ; mais enfin il est bien facile d'envoyer aussi quelques vêtements d'hiver ; s'il ne s'en sert pas, il en fera bénéficier les autres; je dirai à son valet de chambre de s'occuper de cela.

— Et vous n'irez pas l'attendre ?

— A moins que je ne sache le jour et l'heure, c'est impossible.

— Mais s'il désire vous voir, s'il est blessé ?

— S'il a quelque égratignure, tant mieux ; j'intriguerai pour qu'on l'autorise à s'arrêter pour raison de santé ; dès demain je verrai les hôtes du château, et tâcherai d'en obtenir un ordre dans ce sens. S'il désire me voir, j'irai le rejoindre en Allemagne ; ce sera justement un excellent prétexte pour quitter ce château où je m'ennuie à périr, et ce sera du dévouement, j'espère. Voilà qui est entendu ; voulez-vous accepter une chambre, Estelle ? vous ne pouvez pas vous en retourner seule par cette obscurité.

— Merci, je n'ai pas peur ; seulement je voudrais vous parler encore ; Irène, je veux essayer de délivrer mon frère ; voulez-vous vous associer à moi ? je vous aiderai de tout mon pouvoir à sauver le comte.

— Délivrer... Sauver... je ne comprends pas, ma chère. Voudriez-vous par hasard essayer de leur rendre la liberté ?

— Oui, c'est cela même.

— Vous n'y pensez pas ; les voilà à l'abri, nous retrouvons la sécurité, et vous voulez que nous allions nous exposer et les exposer eux-mêmes, car si l'on nous surprend, le cas est immensément grave pour tous... sans compter qu'une fois libres, ils sont capables de se réengager.

— C'est bien pour cela que je veux les délivrer ; je connais André, il doit être furieux de se voir réduit à l'inaction.

— Je suppose que le comte pense ainsi, aussi me garderai-je bien de le rendre libre ; c'est aimer fort

mal ceux que l'on aime, ma pauvre Estelle, que de les aider à aller se faire tuer.

— C'est les aimer pour eux et non pour soi — prononça fièrement Mlle Marville — c'est aimer la France qui a tant besoin de défenseurs.

La belle Irène haussa dédaigneusement les épaules.

— Toujours des exagérations; méfiez-vous donc de votre imagination, ma chère. Je refuse positivement d'entrer dans votre complot, par intérêt pour mon mari, d'abord, et ensuite parce que je compte le rejoindre en Allemagne, loin du danger, et vivre là tranquillement; avec de l'argent on ne sera pas malheureux : le comte parle admirablement l'allemand, a des amis là-bas et saura très bien se tirer d'affaire. Je vous engage vivement à renoncer à votre projet, et à laisser partir votre frère ; je suis certaine que M. de Morlange se fera un plaisir de lui avancer un ou deux milliers de francs; voulez-vous accepter une petite somme, pour la lui glisser au passage !

Estelle. quoique touchée de l'offre et à la veille de se trouver sans ressources, refusa ; on n'aime à recevoir de tels services que de ses amis.

Insister davantage était inutile, le parti d'Irène était pris; elle croyait, en conscience, bien agir en laissant son mari prisonnier ; elle se sentait toute fière d'elle-même, à la pensée d'aller partager sa captivité; cela la poserait comme une véritable héroïne.

— Emmènerez-vous votre petite-fille en Allemagne ? — demanda Estelle.

— Non pas ; elle partira pour la Bretagne avec sa nourrice et ma belle-sœur ; je suis sûre que Mlle de Morlange s'occupera avec un zèle tout maternel de sa petite nièce.

— Souvenez-vous, Irène, — conclut Mlle Marville — que si je puis vous être utile, en n'importe quelle circonstance, je suis toute à vous ; ne l'oubliez pas, je vous en prie.

Son accent révélait la sincérité. Irène se sentit remuée.

— Grand merci, ma chère Estelle — répondit-elle en lui tendant la main, et en la pressant affectueusement — je ne pense pas profiter jamais de votre offre aimable, mais je ne vous en remercie pas moins de me l'avoir faite. Décidément, vous ne passez pas la nuit au château ? Voyez donc comme il fait noir, le vent souffle... Brrr..., vous êtes réellement une personne vaillante.

— Pas du tout — fit Estelle en souriant — seulement, je ne crains pas trop le froid.

Son retour s'accomplit sans encombre ; elle voulut même ralentir le pas par moments, afin de s'habituer à l'obscurité, de se familiariser avec les formes fantastiques des arbres et des collines, avec les bruits vagues de la nuit, appels d'oiseaux nocturnes, chutes de branches et de feuilles mortes, ou murmure lointain de quelque ruisseau.

— Il faut que je sois aguerrie — pensait-elle — ; qui peut prévoir quels incidents vont surgir ?

Nous l'avons dit, elle était prête à tous les dévouements.

. . . . . .

Peu de jours après, prévenus par Von Morden que les premiers prisonniers de Metz ne tarderaient point à passer, M. Bertrand et la jeune fille partirent pour Lunéville ; le facteur Pierre devait rester au bureau, se tenir au courant de ce qui arriverait, et au besoin envoyer l'aîné de ses fils pour prévenir Mlle Marville,

s'il se passait quelque chose de grave ; une petite chambre avec un étroit cabinet fut louée dans une maison tout proche de la gare, et une existence à la fois bizarre et très fatigante commença pour M. Bertrand et sa petite-fille.

Il s'agissait, dans l'ignorance où l'on était du moment où André passerait à Lunéville, d'être là à tous les trains, et de faire une soigneuse revue de tous les wagons ; ce que l'en découvrait de misères, en faisant cette revue, ne se peut décrire, ces malheureux soldats avaient faim, et ne possédaient que des vêtements en guenille ; quelques-uns, légèrement blessés, souffraient de leurs blessures mal soignées ; beaucoup étaient épuisés par la fièvre ou atteints de quelque autre maladie. Ils étaient empilés dans des wagons à bestiaux, où l'espace manquait pour s'étendre, où souvent il il n'y avait ni paille, ni bancs pour s'asseoir ; en les voyant, on pouvait maudire la guerre, on pouvait maudire aussi les cruels vainqueurs.

Estelle et M. Bertrand n'étaient pas seuls à la gare à chaque arrivée de train. La généreuse population de Lunéville se pressait à la barrière, apportant des provisions, du linge, des habits, de l'argent même ; on criait courage, aux pauvres prisonnniers, on leur serrait les mains, on écoutait le récit de leurs souffrances, on prenait leurs noms et l'adresse de leurs mères pour prévenir celles-ci que leurs fils vivaient, qu'ils étaient dirigés sur l'Allemagne (1).

Beaucoup des personnes de l'endroit avaient des pa-

---

(1) Nous sommes heureux de profiter de cette favorable circonstance pour dire tout le bien que nous pensons des habitants de Lunéville dont la conduite en ces douloureux moments, fut admirable : nous affirmons de nouveau l'exactitude de tous ces détails. (Note de l'auteur.)

rents parmi les prisonniers; on aime l'état militaire en Lorraine, on ne redoute pas, dans cette vaillante province, comme dans tant d'autres, de se battre pour la France, et au besoin de se faire tuer pour elle. On voyait des gens, après bien des recherches et bien des angoisses, retrouver ceux qu'ils croyaient perdus, les serrer dans leurs bras, les interroger. Parfois, lorsqu'ils étaient malades, et que l'on connaissait quelque chef Prussien, on obtenait de les faire transporter à l'hôpital; on pouvait ainsi être assuré de leur guérison et les posséder pendant un peu de temps. Dans le cas contraire, il fallait les voir repartir; on les comblait de tout ce qu'on pouvait leur donner, se retranchant même sur le nécessaire, et puis on leur disait au revoir, mot qui, dans ces heures néfastes, vibrait aussi tristem nt qu'un adieu.

Grâce à la protectiou de Von Morden, qui avait poussé le dévouement pour ses amis jusqu'à se faire donner un service des plus assujettissants à la gare de Lunéville, Estelle Marville et son grand-père avaient obtenu l'autorisation de traverser les bâtiments et de circuler librement sur le quai; cet avantage facilitait singulièrement leurs recherches.

Plusieurs personnes avaient obtenu le même privilège; parmi celles-ci, Estelle reconnut un vieux domestique du château de Morlange, muet, impassible, une lourde valise à la main, sa sacoche chargée d'or et de billets de banque, sans nul doute, ne s'occupant d'aucun des malheureux qui passaient près de lui, ne songeant qu'à chercher son maître, à accomplir la mission dont il était chargé pour lui. Il n'avait pas encore trouvé le comte, et revenait toujours, fidèle et indifférent; son zèle de domestique soumis égalait le zèle

de la sœur attendant son frère avec angoisse ; il fallait sans cesse s'informer des heures, être là à tous les passages de jour et de nuit ; il n'y manquait jamais. Estelle, brisée par l'insommie, admirait ce digne homme, solide au poste, et toujours présent comme un brave soldat.

Elle eut l'idée de lui parler ; tout d'abord, elle lui demanda si Mme de Morlange ne l'avait point autorisé à soulager quelques misères avec l'argent dont il était porteur.

Un peu étonné, il répondit que non, malheureusement, car on voyait bien des infortunes autour de soi, et vraiment, M. le Comte aurait beaucoup d'argent pour lui tout seul.

Estelle eut la charitable inspiration de faire demander à Irène, par le fils de Pierre, venu pour lui dire que rien d'anormal ne se passait, si elle ne voudrait pas lui permettre de disposer pour de pauvres Français, d'une toute petite partie de la somme généreusement offerte par elle. Irène apporta elle-même son consentement et quelques centaines de francs. Estelle reconnaissante la supplia de demeurer un jour ou deux, et de distribuer elle-même cet argent ; elle lui insinua aussi, doucement, qu'il serait utile d'en transformer une partie en vivres et en vêtements. La jeune femme, entraînée par les touchants arguments de sa compagne par le courant de charité qu'elle sentait autour d'elle, consentit à tout ; ce ne fut qu'un simple élan, presqu'aussitôt regretté, mais grâce à lui, le comte de Morlange put revoir l'orgueilleuse créature, que malgré ses défauts il chérissait encore.

En attendant, pendant de longues heures parfois, les arrivées des trains, souvent très irréguliers, Estelle

ne restait pas inactive ; on parlait surtout autour d'elle d'évasions ; elle écoutait et interrogeait ceux qui parlaient ainsi ; son plan se développait peu à peu dans sa tête ; il était du reste d'une simplicité extrême, et elle regrettait presque qu'il ne dût lui occasionner aucun péril ; son rôle était trop simple ; en agissant si peu, il lui semblait ne pas se dévouer pour son cher André. M. Bertrand avait à Lunéville quelques vieux amis ; l'un d'eux s'empressa de lui procurer l'abri dont son prisonnier aurait besoin.

. . . . . .

Lasse d'avoir attendu deux jours, et de s'être trouvée à l'arrivée de trois ou quatre trains chaque jour, la comtesse annonça qu'elle voulait rentrer ; elle allait faire ses préparatifs de départ ; Estelle et son grand-père viendraient lui dire ce que le comte avait décidé, et elle se mettrait en route, soit pour l'Allemagne, soit pour la Bretagne ; la surveillance dont elle était l'objet se relâchait, puisqu'on l'avait laissée se rendre tranquillement à Lunéville...

La jeune fille la supplia si bien d'attendre encore le train du soir, qu'Irène y consentit ; sans qu'elle s'en aperçût, Mlle Marville prenait insensiblement sur elle l'empire tant souhaité par le comte.

Cette insistance était une véritable inspiration ; ce train stationna près d'une heure en gare, et le valet de chambre finit par découvrir son maître dans la gare des marchandises, au milieu d'un véritable brouillard de chaudes vapeurs, et d'une cohue d'affamés dévorant la maigre soupe servie par les Prussiens ; le digne serviteur courut prévenir la comtesse, et se mit ensuite en devoir d'avertir M. Bertrand et Estelle, qui cherchaient de leur côté.

— Vous ici! — dit le comte surpris et charmé en serrant Irène dans ses bras.

Elle crut devoir lui expliquer franchement par suite de quelles circonstances elle était là ; aussi fût-ce avec une véritable effusion de reconnaissance qu'il accueillit Mlle Marville.

— Mon frère? — balbutia le pauvre fille, épouvantée, en voyant que le comte ne lui parlait pas d'André.

— Pardonnez-moi; je ne songeais qu'à vous remercier : il vit, il n'a pas une égratignure, il est là, dans un compartiment d'officiers, auprès du colonel Drezet qui nous inquiète; le neuvième wagon.

Elle y courut, c'était vrai, il vivait, il n'avait pas trop souffert; elle obtint de lui parler en tête-à-tête dans un bureau désert, à côté de celui de Von Morden.

— Veux-tu fuir ? — lui demanda-t-elle bien bas, après les premiers épanchements.

— Si je veux fuir ! j'ai essayé trois fois et ai failli me faire écharper; j'essayerais pourtant encore, si le colonel Drezet n'avait pas autant besoin de moi.

— Il est blessé ?

— Au pied; ce n'était pas grave, mais il a dû marcher, ce qui a envenimé la plaie; il paraît que je suis un bon infirmier, il ne veut que mes soins, tâche de me procurer de la charpie.

— Je ferai mieux que cela, tu vas voir.

Elle sortit, frappa à la porte de Von Morden, et le pria de vouloir bien l'aider à faire admettre d'urgence un blessé à l'hôpital.

— Votre frère, sans doute? je suis prêt et prends tout sur moi.

Ce n'est pas mon frère, c'est un ami.

— Je ne puis que transmettre votre demande; j'ignore si elle sera accueillie.

— Faites pour celui-là ce que vous vouliez faire pour mon frère.

— Ce que je voulais faire était grave; j'étais excusable puisqu'il s'agissait du parent de mes hôtes, mais autrement...

Elle était attérée; cette mauvaise volonté minait tout son plan.

— Dites qu'il s'agit d'un père, fit-elle soudain..... vous ne mentirez guère, allez; j'aime la fille de cet officier comme une sœur, et mon frère sera peut-être son fils un jour.

— Le père de la fiancée de votre frère, alors? son état est-il grave?

— Très grave, la plaie s'envenime.

— Soit, je dirai qu'il s'agit de votre père, et que vous avez rendu des services à la cause Allemande.

Elle rougit, et faillit répondre quelques mots imprudents; puis la douce image de Léopoldine la bénissant pour avoir pretégé son père lui apparut, et elle revint auprès d'André le sourire aux lèvres.

Il avait écouté le conciliabule à la porte.

— Qu'as-tu dit à ce Prussien?... ce mensonge...

Sera peut-être plus tard une réalité, André, — seulement il ne s'agit pas de joyeux rêves, aujourd'hui. Ecoute-moi.

Elle se pencha sur son épaule, et parlant très bas.

— Grand-père va t'apporter des vêtements; il est allé les prendre à notre logis; tu changeras sur l'heure; ces habits sont en drap grossier; en wagon, tu les recouvriras d'une blouse; quand le train ralentira, dix minutes environ après avoir quitté la gare, tu ouvri-

ras la portière de droite, et tu descendras sur la voie; je sais que tu es très leste ; couche-toi à plat ventre dans le fossé, on répare la voie en ce moment, il peut y avoir un surveillant au moment du passage du train ; attends qu'il soit endormi ou parti; alors, tu franchiras la haie, qui est trouée en cent endroits, et tu suivras le chemin, toujours en remontant du côté où s'est dirigé le train; tâte le mur à ta droite, tu trouveras une porte : voici la clef pour l'ouvrir; il y a là un jardin avec une logette; glisse-toi dans cet abri, je l'ai garni de provisions; dors tout le jour, reparts à la nuit, après avoir étudié les chemins; voici un plan, tâche de ne prendre que les sentiers mal frayés, dirige-toi vers les Vosges; tous les paysans te donneront l'hospitalité, te guideront; une fois hors du pays envahi (sa voix trembla) tu feras ce que tu voudras ; mon ami, mon bon frère.... Que Dieu te garde.

Ils discutèrent quelques points de détails; le plan de la jeune fille était irréprochable comme ensemble.

— Un mot encore — fit-elle en terminant : — promets-moi d'envoyer un messager à Léopoldine ou d'aller toi-même lui annoncer que son père est en sûreté, que j'irai le voir souvent, qu'il pourra venir parachever sa convalescence à Montvillers.

Von Morden arrivait avec un brancard et quatre hommes; on s'occupa immédiatement de descendre M. Drezet; quelle bénédiction il jeta en passant à Estelle, quand André lui apprit que c'était grâce à elle que cette faveur lui était accordée.

M. Bertrand ne tarda pas à paraître avec une lourde valise ; il aida son petit-fils à se vêtir, n'oublia pas de rouler dans sa poche la blouse qui devait servir à le déguiser, puis, dut lui dire adieu, le train allait partir.

Ils rencontrèrent sur le quai M. et Mme de Morlange.

— Vous ne voulez m'aider en rien, Irène? — disait le comte à la jeune femme — tant pis, je me sauverai à mes risques et périls ; je veux être libre, je veux combattre encore et sous des chefs ne pratiquant pas la trahison.....

Sans répondre, elle secouait la tête avec obstination.

Estelle avait entendu ; une inspiration lui vint.

— Parlez à mon frère, M. le Comte — fit-elle à voix basse — dites-lui de vous répéter ce que je lui ai dit, ou plutôt, faites ce qu'il fera.

Elle se baissa rapidement, et enveloppant de papier la seconde blouse, la lui présenta.

— Cachez-cela ; c'est pour faciliter votre fuite.

Il lui serra la main à la briser.

— Merci ! comment m'acquitter jamais?....

Il fallait se dire adieu ; les Prussiens poussaient rudement en wagon, à coup de crosse de fusil les retardataires ; mécontents des quelques faveurs qu'ils avaient été obligés d'accorder à de hautes influences, ils s'en vengeaient cruellement sur ceux qui restaient ; tous, sauf les éclopés, se hâtaient afin d'échapper à l'humiliation d'être frappés par ces brutes ; le comte et André Marville se hâtèrent plus encore, et réussirent à s'asseoir dans un compartiment d'officiers, à la droite du train ; Estelle les vit chuchotter très animés, puis tous deux à la fois la regardèrent avec un sourire de bonheur ; ce moment d'espoir, ce sourire de gratitude, la dédommagèrent presque de toutes ses angoisses.

Le train s'ébranla, des mains s'agitèrent en signe d'adieu, des cris se firent entendre ; les habitants de la France disaient au revoir à leurs frères exilés ; ces derniers remerciaient la charitable ville ; bien des yeux

se mouillèrent ; c'était touchant, mais horriblement triste.

Le lendemain soir, Estelle et son grand-père, avec mille précautions, allèrent à la petite logette désignée à André ; la clé était cachée à l'endroit convenu ; quelques mots, crayonnés par les deux fugitifs, sur un fragment de papier, sans adresse et sans signature, annonçaient qu'ils avaient pu fuir sans encombre, qu'ils étaient pleins d'espoir et de courage, et qu'il s'engageraient dans le premier corps-franc qu'ils rencontreraient.

Comme l'avait dit Estelle, c'était à Dieu de les garder à présent.

TROISIÈME PARTIE

MÈRE ET HÉROINE

L'évasion du comte et d'André Marville n'avait pas été la seule tentée, et presque toutes ces tentatives avaient été couronnées de succès; furieux de voir quelques-uns de leurs captifs leur échapper, et sans nul doute pour aller se joindre aux combattants, furieux surtout en apprenant que des armées nouvelles se formaient, luttaient, essayaient héroïquement de vaincre, les Prussieus montraient toute leur férocité native, à peine dissimulée jusque là sous des affectations de courtoisie, qui avaient trompé les gens superficiels tels qu'Irène de Morlange.

La comtesse commençait pourtant, nous l'avons dit, à comprendre que ses *aimables* hôtes dissimulaient leur véritable nature, et qu'elle avait eu grand tort de demeurer au millieu d'eux. Déçue dans son projet de suivre son mari en Allemagne (Mlle Marville était venue enfin lui confier qu'il avait réussi à s'enfuir) elle ne songeait plus qu'à aller se réfugier chez ses parents de Bretagne, où la baronne Sylvestre l'avait précédée, ne pouvant demeurer dans son château, aux portes de Paris. Le vieux général, malgré son grand âge et ses infirmités, s'était fait donner un commandement, et bataillait sur la Loire.

Afin de ne pas éveiller la défiance des ennemis,

Mlle de Morlange était partie la première avec une femme de chambre et de nombreux bagages ; elle n'était point la maîtresse de céans, on ne pouvait vraiment pas la retenir ; elle s'était même fait donner un laissez-passer, afin de circuler librement jusqu'à la frontière Belge.

Elle devait attendre sa belle-sœur dans une petite ville de Belgique ; celle-ci, le surlendemain du départ de Mathilde, se mettrait tranquillement en route vers le milieu du jour, à pied, avec son enfant et la nourrice ; un léger panier qu'elle porterait à la main, contiendrait seulement quelques vêtements de rechange pour la petite Marie-Gabrielle ; les bijoux, dentelles, et autres effets précieux d'Irène avaient été placés dans les malles de Mlle de Morlange.

Elle se dirigerait donc, en cet équipage, vers Montvillers, soi-disant pour aller voir son amie, Mlle Marville.

Celle-ci, prévenue, ferait retenir une voiture qui attendrait chez le facteur Pierre, en dehors du village ; cet homme fidèle conduirait ; on se mettrait en route à la nuit.

On irait ainsi jusqu'à Nancy ; là, Mme de Morlange achèterait une voiture, louerait pour quelques jours un petit domestique quelconque, ou bien prendrait le train, suivant les circonstances ; les Prussiens occupant Nancy ne la connaissaient pas, et n'avaient aucun motif pour retenir deux femmes ; ce plan devait réussir.

Elle y songeait de nouveau, le 10 Novembre au matin, seule, attendant la nourrice et l'enfant dans un petit salon du rez-de-chaussée, revoyant les plus infimes détails, pressant de ses vœux le moment de se rendre chez Estelle, car c'était ce jour là-même qui avait

été fixé pour cette sorte de fuite, lorsqu'elle entendit des cris, des imprécations allemandes, un grand tumulte dans la serre qui faisait communiquer la pièce où elle se trouvait avec le jardin.

Au moment où elle se levait pour aller voir ce qui se passait, la porte de cette serre s'ouvrit brusquement, et l'un des aide-jardiniers, un tout jeune homme, entra comme un fou; deux ou trois Prussiens le suivaient de près.

— Madame la comtesse, sauvez-moi, de grâce — balbutia le malheureux, se jetant presque à ses genoux, se blotissant tout contre elle.

— Il a tué l'un des nôtres ; il faut qu'il meure tout de suite — dit un sergent en faisant signe à deux hommes de le saisir.

— Madame, dites-leur que ce n'est pas moi — c'est mon camarade Etienne..... qui travaillait avec moi dans la serre..... il s'est pris de querelle avec le caporal Meyer ; ce n'était pas la première fois..... ils s'en voulaient à mort..... Meyer l'a menacé..... Etienne lui a arraché son sabre, le lui a enfoncé dans le ventre et s'est sauvé ; moi, j'étais à l'autre bout de la serre, je n'ai rien fait..... je suis même allé près de Meyer pour le secourir..... il hurlait; les autres sont venus et veulent me tuer..... je jure que je suis innocent.

— L'homme blessé dira bien la vérité — remarqua la comtesse.

— Il est mort — répondit le sergent — celui-là ment, c'est lui qui a tué notre camarade, il faut qu'on le fusille. Hardi, vous autres, amenez-le dans la serre; on l'attachera à une colonne ; il doit mourir à l'endroit même où il a commis son crime.

— Je suis innocent — criait le malheureux — je le jure au nom de Dieu.

La comtesse terrifiée n'eut pas le temps de s'enfuir dans une autre pièce ; quand au courage de défendre son serviteur, il lui faisait absolument défaut ; la colère de ces hommes, leurs imprécations, leurs menaces, la terrifiaient ; au moment où, toute chancelante, elle gagnait le salon voisin, plusieurs détonations retentirent ; la justice sommaire de ces brutaux conquérants était accomplie. (1)

Elle croyait que tout était fini... elle se trompait ; ce n'était que le premier acte du drame qui devait se terminer tragiquement pour elle.

Moins d'un quart-d'heure après ce monstrueux abus de la force, deux officiers Prussiens entrèrent auprès de la comtesse sans se faire annoncer.

— Madame — dit l'un d'eux — le véritable assassin du caporal Meyer est bien le nommé Etienne ; il a dû traverser pour s'enfuir le salon où vous étiez, nous vous sommons de nous dire de quel côté il est passé.

— Vous voulez donc tuer Etienne aussi ? — s'écria-t-elle imprudemment — mais l'autre était donc innocent ?

— Je constate que vous ne niez pas avoir vu Etienne ; ainsi, vous allez nous renseigner. L'autre était probablement innocent en effet ; c'est une erreur fâcheuse.

Il dit cela avec le calme du tigre qui ne prend nul souci du nombre de victimes inutiles qu'il peut faire ; Irène, saisie d'horreur, cherchait vainement à combattre le tremblement nerveux qui s'était emparé d'elle, depuis l'instant où elle avait entendu la fusillade ; elle avait beau faire appel à son orgueil, à son sang-froid... tout lui manquait, elle ne parvenait pas à réfléchir.

---

(1) Un acte presque semblable a été accompli à Lunéville pendant les premiers mois de l'occupation prussienne. (Note de l'auteur).

— Puisque le premier était coupable, le second ne l'est pas — fit-elle sans bien savoir ce qu'elle disait — Je vous dis que je ne l'ai pas vu.

— Le premier était complice, tout au plus — reprit l'officier avec un calme imperturbable — Meyer n'était pas mort, il a nommé son assasssin, c'était Etienne, il faut qu'il soit châtié — Votre trouble dément vos paroles, Madame ; vous savez où est le meurtrier, il faut nous le dire, je le veux.

Elle retrouva, malheureusement pour elle, un éclair d'orgueil.

— Vous osez m'imposer votre volonté, à moi, la comtesse de Morlange ?

— Parfaitement, et si vous ne parlez pas, prenez garde à vous ; il me faut cet homme, nous voulons faire un exemple.

— Mais je vous dis que je n'en sais rien — fit-elle en se tordant les mains, au comble de la terreur.

— Une sentinelle à chaque porte et à chaque fenêtre — ordonna l'Allemand —. Vous avez une heure pour réfléchir, Madame.

La nourrice entrait en ce moment, portant l'enfant, car il était temps de partir ; on les enferma toutes deux. Irène était en proie à une véritable attaque de nerfs ; par la porte de la serre, demeurée entr'ouverte, elle apercevait le cadavre du petit jardinier, resté couché à la place même où il était tombé quand on avait défait ses liens, la face convulsée, horrible à voir ; elle se disait qu'elle allait subir le même sort que ce misérable, et affolée, gémissait et maudissait le sort.

— Tâchez donc de vous calmer, Madame — fit la nourrice, plus avisée — et voyons s'il n'y aurait pas moyen de vous tirer de là.

Elle ouvrit complètement la porte de la serre ; un factionnaire s'y promenait de long en large, mettant insoucieusement les pieds dans le sang que le sol buvait lentement.

Les adieux.

Une cave à liqueurs se trouvait dans le petit salon ; la nourrice y prit un verre, un flacon, et tendant le petit verre plein au Prussien.

— Hein, buvez-çà, militaire, cela vous remettra le cœur.

Il but et fit une grimace de satisfaction.

— Encore un peu, n'est-ce pas; ça fait du bien, dites?

— *Ya, ya* — répondit l'homme —; vous êtes une bonne fille, vous.

Irène avait été forcée de se calmer pour pouvoir tenir l'enfant; d'ailleurs, la tentative de la nourrice l'intéressait trop pour qu'elle ne fit pas un puissant effort pour se taire et écouter; elle comprit soudain que la nourrice lui faisait signe de déposer l'enfant sur le canapé, et de passer audacieusement derrière le Prussien qui ingurgitait son troisième verre; en un clin d'œil, souple et légère, elle se fut glissée derrière le soldat et eut atteint la porte extérieure; personne ne gardait cette porte; elle se blottit derrière un massif et attendit.

— Là, vous voilà refait — dit la nourrice quand sa maîtresse eut disparu —; si vous êtes bien gentil, je vous en donnerai d'autres, car ça doit vous soulever le cœur d'être là avec ce mort. Seulement, il faut que vous me laissiez aller promener ma petite, qui crie comme une perdue; c'est l'heure de sa promenade.

Elle rentra promptement, prit l'enfant, referma soigneusement la porte, et mettant un doigt sur ses lèvres.

— Ne faites pas de bruit; la pauvre madame va dormir.... elle n'en peut plus après toutes ces scènes.

Au moment où elle passait le seuil de la serre, elle vit remuer quelque chose dans un fouillis de plantes; elle reconnut Etienne qui s'était caché là après avoir tué le caporal; le malheureux lui fit un geste suppliant,

et atteignant un grand pot de fleurs se déroba complètement; la femme ne dit rien à la sentinelle, mais sitôt qu'elle eut rejoint Irène, s'empressa de lui raconter ce qu'elle venait de voir.

— Faut-il aller le dénoncer? — demanda-t-elle — Madame serait tranquille, et n'oublierait certainement pas que c'est à moi qu'elle le doit, — acheva-t-elle d'une voix mielleuse.

— Non, non — répondit vivement la comtesse — ce serait lâche de dénoncer ce malheureux garçon; sauvons-nous; soyez tranquille, nourrice, je vous récompenserai bien pour l'aide que vous m'avez prêtée en cette circonstance.

Elles gagnèrent le parc, passant par les sentiers les moins fréquentés, marchant doucement pour ne pas être entendues, regardant de tous les côtés avec effroi; heureusement, le balancement de la marche avait endormi la petite fille.

La comtesse comptait passer par une petite porte à moitié vermoulue au fond du parc; la nourrice, une robuste paysanne, aurait bientôt fait d'arracher les ais pourris de cette porte; une fois sur le grand chemin, elles marchaient à grands pas, arrivaient chez Mlle Marville, se faisaient de suite conduire où était la voiture et gagnaient Nancy.

— Madame, madame — cria soudain la nourrice — on nous poursuit, ils nous ont vues, ils accourent..... ils ont des fusils.

La petite porte était encore loin, et puis, il fallait le temps de la briser; justement, les deux femmes se trouvaient dans une clairière; impossible de se dérober.

On leur cria de s'arrêter ou sinon on tirait.

— Je vais leur dire où est caché Etienne — fit la

nourrice avec résolution — c'est trop bête de se laisser tuer comme ça pour lui.

— Oui, oui, allez vite — fit Irène affolée — vite donc, ils abaissent leurs fusils.

Elle prit machinalement l'enfant et se laissa tomber à genoux, vaincue par l'épouvante ; un grand fossé existait à côté de l'endroit où elles avaient pris leur lâche résolution, la nourrice se mit en devoir de le tourner; ce mouvement l'éloignait encore de ceux qui la poursuivaient, ils crurent qu'elle voulait s'enfuir, et voulant à la fois accomplir leur menace et effrayer la comtesse, ils tirèrent. La malheureuse tomba la tête la première dans le fossé ; quand on la releva, elle était morte.

A moitié folle de terreur, Irène se releva, serrant étroitement son enfant dans ses bras ; la seule idée distincte, dans son cerveau en délire, était qu'on allait tirer sur sa fille et qu'elle devait la cacher.

Elle se précipita au-travers d'un fouillis d'épines et de ronces; elle déchirait ses vêtements, ensanglantait son visage et ses mains.... mais elle ne sentait rien et fuyait toujours.

Un sentier se trouva soudain devant elle ; d'un bond elle le traversa ; mais avant de s'engager de nouveau dans un fourré, elle défit la capote de l'enfant, plaça à l'intérieur une grosse pierre, et lança l'objet de toute sa force dans la longueur du petit chemin; cela fait, elle s'élança dans le taillis, rétablissant les branches derrière elle avec une adresse de sauvage, et s'étendit sur le sol, recouvrant elle et Marie-Gabrielle de feuilles sèches.

Son stratagème réussit.... on chercha ses traces bien au-delà de l'endroit où elle s'était cachée; naturellement on ne trouva rien ; et l'on se borna à exercer

dans le parc et ses environs une sérieuse surveillance.

Etienne profita de la chasse donnée à la comtesse, pour grimper aux combles du château, prendre les habits du cocher, redescendre en hâte, seller un cheval et partir au plus vite; une fois en sûreté, il résolut d'expier sa faute en se battant vaillamment contre les Prussiens; il fut tué dans l'un des derniers combats de l'armée de la Loire.

. . . . . .

Mlle Marville ayant attendu vainement la comtesse tout le jour, songeait à aller au château pour s'informer de ce qui avait pu advenir, lorsque vers huit heures du soir, elle vit arriver Irène, avec sa fille dans ses bras, l'œil égaré, la figure sillonnée de meurtrissures, les vêtements en lambeaux, ne pouvant ni parler, ni pleurer, et riant par moments d'un rire d'insensée. L'enfant criait et se tordait convulsivement.

Se jetant dans un fauteuil, la jeune femme tendit à Estelle le pauvre bébé; comprenant que la fillette mourait de faim, Mlle Marville se hâta de lui faire chauffer un peu de lait, que l'enfant avala avec avidité; ensuite, elle la coucha sur le lit du vieillard, la recouvrit chaudement, lui mit aux pieds une boule d'eau chaude; la mignone créature, nourrie et réchauffée, la remercia par un ravissant sourire, et s'endormit aussitôt.

Alors Estelle revint vers la mère, qui paraissait dans un état de prostration absolue; vainement M. Bertrand avait-il essayé d'obtenir quelques renseignements, de lui faire prendre quelque chose; la jeune fille eut plus de succès; à sa voix, Irène ouvrit les yeux, prit docilement le breuvage qui lui était préparé, et balbutia qu'elle était poursuivie, qu'on voulait la tuer; cela

fait, elle retomba dans son état d'atonie; ses hôtes se dirent qu'il fallait la laisser reposer; on l'arrangea le mieux possible sur le canapé, et on veilla sur elle et son enfant toute la nuit.

Le lendemain, la comtesse avait recouvré en partie la mémoire, et put raconter en frissonnant la sanglante scène, la mort de la nourrice, sa fuite à elle à travers bois; quand à se rappeler comment elle était sortie du parc, ce lui fut impossible; l'instinct qui survit à la raison l'avait seul amené chez Estelle.

Dans la journée, une fièvre accompagnée de délire la saisit; la position de M. Bertrand et de sa petite-fille était embarrassante; soigner secrètement cette femme mourante, et cette enfant brusquement privée de sa nourrice, dans un logement étroit, lorsque cette femme était recherchée, et que la maison était pleine de Prussiens, paraissait impossible.

Mais comme il était plus impossible encore de faire partir Irène dans l'état où elle se trouvait, ou de la livrer à ses ennemis, il fallait bien la garder, et la soigner de son mieux, ainsi qne la petite fille.

Pour celle-ci, ce fut facile; c'était une enfant douce et robuste qui pleurait rarement, et qui s'habitua bien vite à sa nouvelle gardienne; il est vrai que celle-ci avait l'instinct des soins à donner; elle se sentait mère en face de ce petit être qui lui souriait si délicieusement, et la caressait doucement de sa main potelée.

Pour Irène, ce fut autrement pénible; il lui fallait un médecin, des remèdes.... il était essentiel de la veiller jour et nuit; on l'avait installée dans le petit salon, sur le lit précédemment occupé par M. Bertrand, une lourde portière, un ancien rideau posé à double, cloué au-dessus de la porte de séparation, étouffait ses

plaintes, et les cris de l'enfant. Estelle sommeillait la nuit dans un fauteuil, au pied du lit; le vieillard dormait sur le canapé, et remplaçait pendant le jour la courageuse jeune fille, qui devait vaquer aux soins de son petit ménage. Un docteur de Lunéville avait été mandé et venait tous les soirs; pour expliquer sa présence, on avait répandu le bruit que M. Bertrand était malade.

Quand aux dangers que pouvait amener la présence de l'infortunée comtesse, la jeune fille s'efforçait de n'y point songer; elle aimait mieux se dire qu'elle acquittait envers le comte sa dette de reconnaissance, et qu'elle devait être heureuse que l'occasisn de se dévouer pour Irène lui eût été donnée.

Heureusement pour les hôtes de Mme de Morlange, que la garnison de Montvillers ayant reçu l'ordre de se porter en avant, et ne devant être remplacée que quelques jours plus tard par des hommes de la Landwehr; il ne resta dans le logis que le commandant Meyer, obligé de s'absenter fréquemment, faute d'officiers subalternes, pour aller inspecter les environs, et son ordonnance, qui naturellement l'accompagnait toujours. Cette favorable circonstance permit de dissimuler pendant plusieurs semaines la présence de la comtesse.

Lorsque Meyer s'aperçut enfin de quelque chose d'extraordinaire, et que l'idée lui vint que Mme de Morlange, qu'on avait tant et inutilement cherchée, devait s'être réfugiée chez Mlle Marville, il était trop tard.

— Que voulez-vous à la comtesse? — demanda tranquillement Estelle au prussien, quand il vint lui dire qu'elle cachait Mme de Morlange, qu'il le savait, et que si elle ne lui ouvrait pas la porte de bon gré, il

saurait bien la faire ouvrir de force; — pensez-vous qu'elle pourra vous renseigner sur le compte d'un homme qui est depuis longtemps sans doute, en sûreté à l'étranger?

— Elle s'est jouée de nous... on ne doit pas impunément nous tromper. Elle goûtera de la prison, et ne se tirera d'affaire que moyennant rançon.

— Elle ne fera ni l'un, ni l'autre, Monsieur... Mme de Morlange se meurt.

— Ah! ne cherchez pas à me tromper — fit le prussien furieux — il pourrait vous en coûter cher... sans compter que sans moi et Von Morden il y a longtemps que votre vieux père serait parti comme ôtage.

— Regardez, Monsieur, si je vous trompe — répondit Estelle en lui désignant du geste un prêtre qui entrait.

— Madame de Morlange est-elle donc mourante?

— Elle est mourante, à conscience de son état et a demandé elle-même la consolation d'un prêtre; ce sera encore une des victimes de la Prusse, Monsieur.

Le prussien méfiant suivit à pas de loup le bon vieux curé; d'un coup d'œil, il vit qu'on lui avait dit la vérité, et se retira sans bruit. On ne le revit pas pendant les jours qui suivirent; peut-être sentait-il que ses compatriotes avaient été bien lâches de poursuivre ainsi une femme.

Irène était au plus mal; la secousse avait été trop forte pour cette heureuse créature, habituée à tout voir plier devant elle; dès le début de sa maladie le Docteur l'avait condamnée.

Et comme elle regrettait la vie, comme elle regrettait surtout à cette heure suprême d'avoir si mal employé cette trop courte existence! elle pleurait son mari si bon, si dévoué, sa fille si caressante et si belle, elle

jurait à Dieu, s'il la laissait vivre, de réparer toutes les fautes commises.....

Elle fut touchante en recommandant sa fille à Estelle, et en lui demandant pardon, en avouant ses torts.

— J'ai été cruelle envers vous — murmurait-elle en phrases hachées, voulant parler malgré sa faiblesse croissante — j'étais jalouse de votre mérite... de vos succès... à Saint-Denis, vous l'aviez toujours emporté sur moi... au fond, je vous admirais et vous enviais... on m'a trop gâtée... pour mon malheur... pour celui de mon mari... Que ne lui ai-je obéi !... je n'en serais pas là... Je me suis fait des ennemis partout... jusque dans ma propre famille... Vous seule avez été généreuse et bonne... bravant le danger... me soignant jour et nuit... Vous serez une mère pour ma fille, n'est-ce pas?... je compte sur vous...

Elle balbutia encore quelques mots que ni Estelle, ni M. Bertrand qui écrivait fidèlement les paroles de la mourante, afin de les transmettre à son mari, ne purent comprendre.

Le délire reparut, la nuit fut horrible; le lendemain, la connaissance ne revint à la malade que quelques minutes avant l'instant suprême.

Elle reconnut sa fille, elle reconnut Estelle, embrassa l'enfant, serra la main de sa compagne, et fit le geste de placer Marie-Gabrielle dans ses bras.

Elle n'eut pas la force d'achever ce mouvement, et retomba sur son oreiller.

Elle était morte.

. . . . . .

Estelle demeurait donc chargée provisoirement de la garde de Marie-Gabrielle de Morlange; elle devait être à la fois sa tutrice et sa nourrice; elle se sentit à hau-

teur de cette double tâche, et ce fut avec joie qu'elle l'accepta.

Il lui eût certainement été possible de partir pour la Bretagne, de remettre l'enfant à Mlle de Morlange; sans savoir précisément où était situé le château de la parente qui avait offert un asile à Irène, elle était assez bien renseignée pour le découvrir en cherchant un peu.

Mais la crainte d'exposer l'enfant aux rigueurs de ce rude et précoce hiver la retint; justement, la fillette prit un léger rhume, et Estelle n'hésita plus.

N'y avait-il pas d'ailleurs des dangers à courir sur ces routes semées d'ennemis ?... Soignerait-on là-bas l'enfant avec autant de dévouement qu'elle ?

Et puis enfin, sa mère la lui avait confiée, à elle, Estelle Marville, et elle ne devait la rendre qu'à son père.

Elle eût pu, en attendant, s'installer au château, y vivre à l'aise, se faire servir... cette idée lui répugna.

Elle devait rester à son poste, soigner l'enfant dont elle avait la garde, et attendre.

La comtesse avait sur elle une assez forte somme; Estelle, l'enfouit presque toute entière, se jurant malgré son dénûment, de n'employer cet argent que pour les besoins de la petite fille.

Craignant que la mignonne créature ne fut pas en bon air dans cette petite pièce du rez-de-chaussée ou sa mère était morte, elle exigea du commandant prussien que deux pièces du premier étage lui fussent rendues; Meyer n'osa pas refuser; on apporta du château le berceau et les vêtements de la fillette, et on installa ce berceau dans la chambre jadis offerte à Léopoldine; l'enfant était là aussi bien qu'au château.

Léopoldine... son souvenir revint à la mémoire d'Estelle en pénétrant dans cette pièce occupée par

elle pendant un jour; naturellement, le souvenir de son père suivit aussitôt.

Le colonel Drezet était toujours à l'hopital à Lunéville; sa blessure se guérissait, mais il se désolait à la pensée de devoir repartir comme prisonnier; le manque de nouvelles de sa famille le tourmentait aussi beaucoup. Estelle avait du forcément la négliger pendant la maladie d'Irène; quand la pauvre jeune femme fut dans sa tombe, Estelle pria son grand-père d'aller voir leur vieil ami.

Le colonel fut si heureux de le revoir, que l'excellent vieillard prit l'habitude de se rendre auprès de lui deux fois par semaine; Estelle était forcée de s'abstenir, craignant de rapporter à l'enfant quelque maladie contagieuse; elle était vivement peinée de ne pouvoir visiter elle-même le père de Léopoldine; il semblait à cette vaillante créature que sa part de dévouement ne fût jamais assez considérable.

Elle regrettait aussi son impossibilité à aider le colonel dans ses projets d'évasion; comme tous les braves de cette époque, M. Drezet ne songeait qu'à redevenir libre, pour aller offrir de nouveau son épée à la France. Il désespérait presque d'y parvenir lorsqu'un auxiliaire inattendu vint lui rendre l'espoir :

Un soir de la fin de novembre, Estelle, qui attendait son grand-père, vit avec surprise qu'il ne revenait pas seul de Lunéville; une dame âgée, de petite taille, à l'air affable et résolu l'accompagnait.

— Laissez-moi me présenter moi-même, mon cher Monsieur — dit-elle en souriant — Mlle Estelle et moi ne sommes pas inconnues l'une à l'autre.

Elle tendit la main à la jeune fille.

— Mlle Clémence, la vieille tante de Léopoldine.

On devine si la digne demoiselle fut bien accueillie.

— Je venais pour soigner mon frère — expliqua-t-elle avec volubilité —. La pauvre vieille maman et ma petite Léopeldine ne vivaient plus là-bas; nous avions appris par le capitaine Marville, (un charmant garçon que M. André; je vous en fais mon compliment, il nous a toutes séduites) nous avions donc appris par lui, dis-je, que Léopold était, grâce à vous, à l'hôpital de Lunéville. Mais on craignait des complications, quelque maladie survenant... vous connaissez les imaginations féminines?... Je suis donc venue pour le soigner; je devais adresser mes bulletins à un correspondant, en Suisse, qui les ferait parvenir aux deux chères femmes qui se tourmentent. Mais il ne s'agit plus de cela, paraît-il; mon frère est en pleine convalescence et veut s'évader; il faut donc changer mes plans. Vous allez m'aider à en bâtir de nouveaux, n'est-ce-pas, ma mignonne? Ah! que je suis donc oublieuse! j'ai vu votre frère et le comte de Morlange; ils sont dans un village de la Haute-Saône, en train de créer un corps de franc-tireurs; M. André a été nommé commandant; M. de Morlange est lientenant; ils ont des projets superbes tous ces francs-tireurs là; en les écoutant, cela me rappelait les récits de ma mère adoptive au sujet des invasions du premier empire (1). Ils m'ont dit et répété qu'ils comptent sur le colonel Drezet comme chef... Vous voyez donc bien que puisqu'il est guéri et veut s'enfuir, je dois absolument le faire évader. N'êtes vous pas de mon avis?

Estelle s'empressa de promettre son concours à Mlle

---

(1) Voir les *Ancêtres des francs-tireurs.* du même auteur.

Clémence, et lui offrit l'hospitalité; ce qu'elle ne pouvait pas faire à elle seule, ce qu'elle regrettait tant de ne pas accomplir, une autre allait le tenter... quelle satisfaction pour elle.

Et puis, cette autre lui parlait des armées qui se créaient, des efforts qui allaient être tentés, lui répétait les héroïques résolutions ouïes au passage, et de nouveau la confiance faisait battre le cœur de la vaillante créature; la digne demoiselle lui faisait l'effet d'un messager d'espoir.

Le plan, pour faire évader le colonel, fut rapidement bâti; M. Drezet n'étant pas complètement remis, et l'hôpital du Lunéville et ses succursales ayant plus de malades qu'il ne leur était possible d'en contenir, on ne refuserait point à Mlle Clémence ce que l'on avait déjà accordé à beaucoup d'autres, à savoir, de prendre son frère chez elle pendant sa convalescence; une fois là, elle répondait de lui, et ne pouvait le faire fuir qu'à ses risques et périls ; mais la vieille demoiselle avait du sang de soldats dans les veines, et ses périls ne l'épouvantaient guère.

En revanche, ceux qu'allait courir son frère l'inquiétaient fort; pour les atténuer, elle fit acheter le plus secrètement possible, un costume de paysan, irréprochable au point de vue de la couleur locale. Une voiture, telle qu'en ont les fermiers pour aller au marché, laide, vieille, mais encore en bon état, et attelée d'un vigoureux cheval, qui avait dû plus d'une fois traîner la charrue, fut achetée secrètement aussi et remisée chez un voisin du bureau de poste de Montvillers, pendant que le cheval était mis en pension chez un autre voisin, sur la discrétion duquel on pouvait compter ; Mlle Clémence loua une humble maisonnette à l'extrémité du

village, et toutes ses mesures étant prises, fit faire les démarches nécessaires pour avoir le colonel.

Elle réussit, et ils restèrent là tous deux une quinzaine de jours, sortant peu, ne se faisant pas remarquer des Prussiens, recevant avec une politesse forcée les officiers Allemands qui venaient constater tous les trois ou quatre jours que leur captif ne s'était pas envolé... Le blessé feignait de ne marcher qu'avec de très grandes difficultés, lorsque par hasard il se hasardait au dehors ; sa sœur renchérissait sur la gravité de la blessure, et se faisait appuyer pour recevoir une petite avance sur la solde promise aux prisonniers, prétextant qn'elle était à bout de ressources.

Toutes ces précautions prises, elle jugea la fuite praticable ; une heure après une nouvelle visite des Prussiens, la nuit étant venue, elle se glissait avec le colonel, méconnaissable dans son costume de paysan et sous sa longue barbe, hors de leur logis, trouvait sur la lisière du bois, à l'endroit convenu, Pierre menant la carriole, s'y installait lestement et habitué dès longtemps à conduire, menait sa vigoureuse bête au triple galop. Si on les interrogeait, leur fable était toute prête; un vieux père malade, qui voulait revoir son fils avant de mourir...

Prévoyante de son naturel, Mlle Clémence avait soigneusement pris note sur son calepin des auberges où elle s'était arrêtée pour venir à Lunéville; elle ne comptait s'arrêter en retour que dans celles dont les maîtres lui avaient paru d'honnêtes gens, de bons Français, incapables de trahir un évadé si toutefois ils le reconnaissaient ; elle comptait aussi ne prendre que des chemins de traverse, se reposer au milieu du jour, marcher une partie de la nuit, ne coucher autant que

possible que dans les hameaux les plus éloignés des villes.

Avec toutes ces combinaisons, elle était presque sûre de réussir dans sa hardie tentative ; elle l'espérait si bien, qu'elle avait supplié Estelle et son grand-père de partir avec elle.

— Sinon pour vous, au moins pour le vieillard, pour l'enfant, venez — lui disait-elle — que deviendraient-ils si vous étiez compromise par notre fuite ? Et puis, vous êtes capable de vous dévouer encore, j'en suis certaine...

— C'est notre présence, au contraire, qui vous compromettrait, — avait répondu Estelle, — seuls et ayant à raconter l'histoire plausible, que nous avons arrangée, vous vous tirerez parfaitement d'affaire.

— Alors, promettez-moi de partir dans quelques jours — insista Mlle Clémence.

— Si vous saviez comme ma mère et Léopoldine seraient heureuses !

— Je ne puis quitter mon poste tant que Mlle Dubois ne sera pas de retour. — Du reste, je ne voudrais pour rien au monde faire voyager l'enfant en hiver.

Ceci était dit avec une fermeté qui empêchait à l'avance toute autre tentative ; la vieille demoiselle dut se borner à obtenir une vague promesse pour l'avenir, dans le cas où Mlle Dubois reviendrait, et où le séjour de Montvillers deviendrait dangereux.

Malgré toute son énergie, lorsqu'un énigmatique billet de Léopoldine, arrivé par la Suisse, compréhensible seulement pour son amie, vint annoncer à Mlle Marville que les voyageurs étaient arrivés sains et saufs, que la vieille mère du colonel bénissait tous ceux qui étaient venus en aide à son fils, et regrettait de ne pas pouvoir les accueillir, les aider à son tour, que les

Prussiens n'avaient pas paru au petit village de Granges-des-Bois, et qu'on espérait bien qu'ils n'y parviendraient point, grâce aux énergiques francs-tireurs, alors, la pauvre fille eut comme des regrets ; une sorte de découragement, de lassitude la saisit; elle eut presque peur de son isolement, seule au monde avec un vieillard et un enfant qu'elle devait protéger.

Comme il ferait bon, là-bas, dans ce petit village de Granges-des-Bois perdu en pleine montagne, loin des ennemis, loin de la guerre, loin des atrocités qui se commettaient journellement, entourée de bons amis, ayant parfois des nouvelles de son frère, de tous ses vaillants compagnons d'arme.

Elle s'efforça de ne plus penser à ce petit recoin paisible, de ne plus le désirer.... le devoir n'était pas là.

Elle reçut une autre fois quelques mots d'André, trouvés dans la correspondance que l'on continuait à lui apporter mystérieusement, et qu'elle distribuait toujours avec le même courage, sans souci du danger couru.

André parlait d'espoir, de revanche, d'ennemis rejetés au loin, de la possibilité de saper la grande ligne qui amenait aux Allemands leurs renforts et leurs munitions. Il n'avait pas été blessé, le colonel Drezet était à leur tête, et sous sa direction on accomplissait des prodiges.

Suivaient quelques lignes émues du comte de Morlange, remerciant avec effusion celle qui avait soigné Irène, et s'était fait la seconde mère dévouée de la petite orpheline.

Après cette lettre, qui avait été un baume et une espérance, de longues semaines lugubres s'écoulèrent ; on ne savait presque rien des mouvements de nos

armées, on n'entendait parler que de désastres. Les journaux étrangers, les seuls qui pussent pénétrer dans les pays envahis, annonçaient que Paris ne tarderait point à se rendre, répétaient que c'était folie de vouloir continuer encore la lutte.

Ah ! comme on était triste, alors, dans la pauvre et patriotique Lorraine !

Et Estelle Marville était de ceux qui souffraient le plus de tous nos malheurs, car elle aimait la France, et chacune de ses douleurs, chacune de ses hontes, avait dans son âme aimante et fière un douloureux écho.

. . . . . .

Dans les premiers jours de janvier, de vagues rumeurs d'espoir se répandirent et furent répétées tout bas ; accueillies d'abord avec incrédulité, elles prirent peu à peu q elque fondement, et les esprits les plus pessimistes finirent par les admettre ; après tout, c'était possible, la bravoure française en avait fait bien d'autres ; la fatalité se lasserait peut-être, à la fin.

Ces rumeurs étaient la confirmation des résolutions énergiques annoncées par André Marville. L'armée de Bourbaki, et tous les corps occupant la Haute-Saône, le Doubs, la Côte-d'Or devant se jeter par un élan désespéré, à l'improviste, avec un ensemble écrasant, sur toutes les petites garnisons disséminées dans les Vosges, les massacrer, ou les rejeter en Alsace, puis couper le chemin de fer, s'établir fortement sur le terrain conquis, secourir les petites places fortes qui se défendaient encore, et attendre là, au milieu de ces populations patriotes empressées à les ravitailler, que Paris eût donné la main à l'armée de la Loire.

C'était un beau rêve, réalisable peut-être ; des hommes comme le général Bourbaki l'ont cru possible.

Est-ce la fatalité s'acharnant sur nous une fois de plus, ou bien de basses trahisons, comme on l'a dit et répété qui ont fait échouer ce plan grandiose ?

Les Prussiens le jugeaient si bien réalisable, qu'ils prenaient leurs précautions contre cette éventualité, et qu'ils continuèrent à les prendre jusqu'à l'armistice. Ils veillaient sans cesse du côté des Vosges méfiants et inquiets... ils ne se contentaient même pas de veiller ; avec leur génie inventif pour le mal, afin de mieux semer l'épouvante parmi les populations, ils chosissaient chaque jour, parmi les notabilités des villes, quelques hommes, des vieillards pour la plupart, et les forçaient à monter sur la locomotive, à côté du chauffeur, afin que la présence de ces Français fit hésiter les francs-tireurs, s'ils commençaient les hostilités en faisant dérailler un train allemand. Il va sans dire que les soldats résolus à vaincre, risquant à chaque heure leur propre vie, ne devaient prendre nul souci d'une ou deux victimes de plus, et auraient fait dérailler quand même ; cette inutile précaution ne servait qu'à terrifier un peu plus les malheureux envahis, et à les rendre plus souples encore sous la main de fer des envahisseurs, qui non contents de se faire nourrir, exigeaient de plus des sommes énormes ; ils les trouvaient presque toujours, grâce aux menaces de pillage quotidiennes, aux exécutions sommaires comme celle du malheureux jardinier du château de Morlange, qui ne fut point une exception, loin de là, et aux enlèvements d'otage, hommes presque tous âgés, riches, et considérés, brutalement enlevés à leur famille, et transférés en Allemagne au mépris du droit des gens.

Mais ces souvenirs et bien d'autres, qui sont restés gravés dans la mémoire de tous ceux qui supportèrent

l'invasion, nous entraîneraient beaucoup trop loin du du cadre qui a été tracé à notre modeste récit.

Plus que tous, Estelle Marville voulait espérer; elle souffrait trop de la défaite pour ne pas renaître promptement à l'espoir.

Elle espéra plus fermement encore après avoir reçu une lettre de Mlle Clémence, qui lui fut mystérieusement apportée par un Vosgien, homme énergique et résolu, choisi pour escorter l'un de ces courageux magistrats, serviteurs occultes de la France, allant bravement, comme nous l'avons déjà noté, demander au gouvernement de la défense nationale l'argent et les ordres nécesaires aux fonctionnaires demeurés fidèles au poste.

Mlle Clémence prévenait sa jeune amie que le moment de la lutte suprême était proche ; elle l'engageait à être prête à tout évènement, à avoir toujours une arme sur elle, au cas où les Prussiens vaincus et exaspérés voudraient se venger sur les femmes avant de s'enfuir ; le bataillon d'André Marville était en tête des francs-tireurs, beaucoup plus près de la ligne du chemin de fer de Strasbourg qu'on ne pouvait le supposer ; il n'attendait qu'un ordre pour se porter en avant; le colonel Drezet dirigeait lentement le reste de ses hommes du même côté ; l'armée de l'Est toute entière, disait-on, manœuvrait dans le même sens; il y avait eu de glorieux combats, notamment à Arcey et à Villersexel ; on pouvait espérer, affirmaient les chefs.

Quant à elle, Mlle Clémence, elle était là tout proche, chez des amis, au village de Ronceval, en pleine montagne Vosgienne ; elle attendait le résultat de la grande lutte pour rentrer dans sa retraite. Si son frère ou M. Marville étaient blessés, elle voulait être là ; ils la

tenaient au courant de toutes leurs démarches, et elle leur envoyait parfois d'utiles renseignements; de nouveau, elle suppliait Estelle d'aller la rejoindre, de se mettre en sûreté ; dans l'espoir qu'elle consentirait, elle lui envoyait l'itinéraire suivi par elle et son adresse exacte.

Dieu sait si ces instances touchaient le cœur de la jeune fille, et si elle était tentée d'y céder.

Elle entrevit, ce jour-là même, la possibilité de le faire ; un employé des postes de Nancy venant comme à l'ordinaire lui apporter mystérieusement quelques billets échappés de Paris en ballon, lui apprit que Mlle Dubois était à Nancy et reviendrait prochainement reprendre son poste; on lui avait méchamment insinué que son absence indéfinie pourrait lui faire perdre sa retraite, et comme elle savait que les appointements étaient secrètement payés, et qu'en se mettant bien avec les ennemis on ne courait pas grand danger, elle songeait à reparaître.

— Père — fit la pauvre Estelle tout heureuse — si le froid continue à décroître, nous partirons pour Granges-des-Bois, n'est-ce-pas.

Toute l'après-midi ils firent des plans, discutant les bagages à emporter, réglant leurs étapes ; la jeune fille venait de recevoir son arriéré d'appointements ; même en laissant une grande partie de cet argent à Mlle Dubois, elle comptait avoir de quoi subvenir au dépenses du voyage; d'ailleurs, la somme laissée par la malheureuse Irène était presque intacte, et le vieillard espérait toucher sous peu de jours un semestre de sa pension.

Elle pourrait donc fuir; rien, absolument rien ne la retenait ; Von Morden leur procurerait certainement,

pour plus de sûreté, un laissez passer. Justement, il devait venir le lendemain.

Ce serait fini, plus d'ennemis, plus de craintes ; elle ne laissait nul devoir derrière elle. Quand M. Bertrand et la petite Marie-Gabrielle seraient à l'abri, elle verrait si elle devait rester auprès d'eux, ou bien les confier à Léopoldine et à son aïeule pour rejoindre Mlle Clémence et veiller de loin sur André.

Elle parlait encore de ce départ, de cette soudaine libération, s'interrompant pour déposer un baiser sur le front de l'enfant qui dormait sur ses genoux d'un sommeil un peu agité, lorsque des pas lourds ébranlèrent l'escalier, elle n'y prit pas garde, pensant que ses hôtes rentraient avec quelques compagnons ; soudain, on frappa rudement à la porte de sa chambre.

M. Bertrand alla ouvrir : Meyer entra avec plusieurs hommes.

— Je suis fâché, Monsieur — prononça-t-il avec le plus de civilité qu'il put — mais vous êtes désigné pour partir comme ôtage, et il faut suivre ces soldats qui viennent vous chercher.

Le vieillard vit le désespoir et l'indignation de sa fille, et se forçant au calme, pour la calmer.

— Ne dis rien, ne tente rien..... c'est inutile ; nous ne ferions que les irriter, et ils seraient toujours les plus forts. Je suppose, commandant, qu'on me laissera changer de vêtements et prendre une valise ?

— Vous avez un quart-d'heure, Monsieur, ne le dépassez-pas.

— Mais enfin, pourquoi l'enlevez-vous, qu'a-t-il fait ? — cria la pauvre fille, que ce coup inattendu, au moment où elle entrevoyait la sécurité, rendait à demi-folle.

— Il nous faut des ôtages, pour nous répondre des

tentatives insensées qui peuvent être faites — répondit froidement l'Allemand. — D'ailleurs, vous êtes fort compromis tous les deux, on vous soupçonne d'avoir aidé à des évasions ; si vous tentiez davantage, Mademoiselle, le vieillard serait là, sous notre main.

Il se retira, ses compagnons le suivirent. Estelle tâcha de dompter sa douleur pour préparer à son aïeul ce qu'il lui fallait ; elle voulut lui donner la plus grand partie de l'argent qui lui appartenait.

— Courage — lui dit-il quand tout fut prêt —. Laisse-moi partir, ne les faisons pas attendre —. Au revoir, tu verras que je reviendrai..... je ne vais pas à la guerre, moi...emporte cette enfant à Granges-des-Bois —; je suis sûr que Mlle Clémence ne refusera pas de t'accompagner.

Elle se jeta dans ses bras en sanglotant.

— Un mot encore — reprit-il au moment d'ouvrir la porte et avec une dignité frappante dans un faible vieillard. — N'oublie jamais que tu es la fille du commandant Marville, et lors même qu'il s'agirait de ma vie, de la tienne, sois fidèle à l'honneur, à la France. Tu me comprends ?

Elle comprit qu'il faisait allusion à la terrible dépêche. Il méprisait sa faiblesse, la qualifiait peut-être de lâcheté..... Et s'il mourait en route sans avoir eu l'ineffable joie de savoir quelle audace, quel sang-froid son Estelle avait montrés ?....

Elle le força à s'asseoir, se pencha à son oreille, et lui raconta ce qu'elle avait fait.

Le noble vieillard a affirmé depuis qu'il ne se souvenait pas d'avoir jamais eu dans sa vie un instant de bonheur comparable à cette heure, où des Prussiens, la baïonnette au fusil, l'emmenaient vers l'exil.

. . . . . .

Restée seule, toute seule, avec sa petite orpheline, Estelle désespérée, brisée par ce dernier coup, demeura sans voix, sans mouvement, ne se demandant même pas ce qu'elle allait faire, ne pensant plus, absolument anéantie.

Les cris de l'enfant la réveillèrent de sa torpeur ; machinalement, elle se leva pour préparer la soupe au lait qu'elle lui faisait prendre à cette heure ; la petite créature ne cessa de crier pendant toute la durée de l'opération, puis refusa de manger, et rejeta avec colère la cuillère que la jeune fille voulait porter à sa petite bouche.

Ce n'était là qu'un de ces malaises enfantins dont Mlle Marville avait eu jusqu'alors facilement raison avec quelques légers remèdes, mais cette fois-là, son esprit, frappé par le chagrin s'effraya ; craignant que la petite fille ne fût sérieusement malade, épouvantée de sa responsabilité, elle songea à aller consulter un chirurgien Prussien de la landweher, qui demeurait depuis quelques jours avec le commandant Meyer ; c'était un homme âgé, à l'air paternel. Sans hésiter, elle mit l'enfant dans son berceau, et traversa le couloir.

Au moment de frapper à la porte du salon, un bruit de voix l'arrêta ; il y avait au moins dans cette pièce une ou deux personnes étrangères, en plus des hôtes habituels.

Pendant qu'Estelle délibérait en elle-même, s'il valait mieux frapper ou rentrer chez elle, une voix rude prononça en Français :

— C'est à prendre ou à laisser, mes bons Messieurs, une bonne somme, ou je ne dis rien.

— Parlez-donc plus bas, fou que vous êtes — fit la voix irritée de Meyer — si on vous entendait, pourtant ;

heureusement que Mlle Marville a dû s'enfermer chez elle, plutôt encore qu'à l'ordinaire. N'importe, parlez bas, et puis rappelez-vous que nous avons des moyens de vous faire parler; deux cents francs, ou douze balles dans la tête ; choisissez.

— Va pour deux cents francs..... mais payés d'avance?....

Estelle avait pressenti aux premiers mots qu'il s'agissait de quelque infâme délation, et elle écouta, le cœur bondissant de dégoût, l'oreille collée à la porte, sans penser à son propre danger, elle écouta disons-nous, ce Français, car c'était un Français, hélas! offrir de livrer à l'ennemi tout un corps de francs-tireurs, blotti dans un coin, presque inhabité des Vosges, où les Prussiens n'avaient pas songé à s'établir.

Il y eut quelques infâmies de ce genre à cette époque... la misère était grande, et puis, même en France, même en temps de guerre, même en face de l'ennemi, il y a et il y aura toujours des misérables.

— Vous serez prisonnier jusqu'à demain matin — prononça Meyer pour conclure —; on télégraphiera afin de contrôler quelques-unes de vos assertions... Si je pense que vous avez dit la vérité, j'enverrai le rapport que je vais faire sur le champ à l'autorité supérieure... sinon, vous serez fusillé sans jugement, comme espion ; qu'on l'emmène. A propos, comment se fait-il que vous vous soyez adressé à moi, au lieu d'aller parler au commandant des étapes à Lunéville.

— Je ne connais pas le pays — répondit l'homme — dans la nuit, je me suis trompé de route; j'ai pensé alors qu'à vous, ça ferait tout de même.

Un jeune officier et un sergent emmenèrent l'idividu au poste.

Mlle Marville s'enfuit chez-elle, se répétant l'une des dernières phrases du dénonciateur. « *Je me suis trompé de route.* »

Elle croyait en la Providence; était-ce donc la Providence qui avait permis que ce misérable vint à Monvillers, qu Marie-Gabrielle fut malade, qu'Estelle entendit, afin que les malheureux francs-tireurs fussent sauvés?

L'enfant s'était endormie ; néanmoins la jeune fille guetta le moment où le vieux chirurgien regagnerait sa chambre.

Elle ne tarda pas à l'entendre dans le couloir, causant vivement avec Meyer.

— En écrasant l'avant-garde de ces maudits francs-tireurs — disait ce dernier — nous leur occasionnerons certainement un mouvement de recul, qui peut suffire à abattre momentanément leur audace, et à nous donner le temps de rassembler assez de troupes pour faire déloger toute cette armée de l'Est ; ce traître m'a peut-être apporté le grade de colonel.

Estelle sentit qu'il fallait partir, et se dit qu'elle partirait ; quand? comment ? elle l'ignorait. Toute sa présence d'esprit lui revenait : elle laissa brusquement retomber le loquet de la porte, pour qu'on s'aperçut de sa présence, et pria le chirurgien d'entrer chez-elle, d'examiner l'enfant.

L'enfant n'avait rien ; il lui ordonna un inoffensif remède.

— N'importe — fit-elle d'un air résolu — je suis lasse de toutes ces alertes. Je vais reconduire cette petite fille à sa famille en Bretagne; à présent que mon grand-père est loin, je ne puis plus rester ici. Voudriez-vous, M. le Docteur, demander pour moi à M. Meyer un passeport me permettant de circuler ?

Le motif était plausible, la résolution paraissait toute naturelle ; on lui donna le passeport demandé, sans se douter qu'elle emportait le secret de l'espion, et qu'elle déjouait toutes leurs machinations.

A sept heures du matin, Mlle Marville était chez le courrier Ledru, et lui demandait de la conduire à Lunéville. Il y consentit et vint chercher ses bagages une heure après. Elle le suivit avec l'enfant sur ses bras, sans avoir revu ses hôtes détestés, après avoir recommandé au brave facteur Pierre de demeurer au bureau jusqu'à l'arrivée de Mlle Dubois.

A Lunéville, elle se procura un billet de chemin de chemin de fer pour Nancy ; elle vit Van Morden et lui répéta qu'elle se rendait en Bretagne ; lui prit un air incrédule, et s'informa doucement si elle ne complotait pas quelque autre évasion.

— Je commencerais d'abord par m'occuper de celle de mon grand-père, fit-elle sèchement.

Puis redevenant soudain aimable, elle dit avec émotion.

— Je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour moi, monsieur ; je ne l'oublierai jamais, croyez-le.

— Alors, vous daignerez ne pas me confondre avec *mes compatriotes*, dans votre souvenir? — fit-il ému aussi.

Elle le lui promit, mais le regarda en face d'un air suppliant.

Il comprit.

— Votre aïeul — lui dit-il — ne court aucun danger ; mais comme je comprends vos tourments pour ce faible vieillard, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour qu'il vous soit rendu.

Pénétrée de reconnaissance, elle voulut balbutier un remerciement.

— Vous me direz cela après la guerre — fit-il en l'interrompant d'un air étrange. — Au revoir, Mademoiselle, je vous estime comme la plus vaillante et la plus héroïque femme que je connaisse.

Et il ne savait pas ce qu'elle allait tenter.....

A Blainville, Estell se glissa dans un train qui partait pour les Vosges; son wagon était chauffé, Marie-Gabrielle, redevenue toute rose, emballée sous d'épais vêtements, dormait paisiblement.

Ronceval n'est pas une station de chemin de fer; Mlle Marville eut grand mal à se procurer une voiture pour s'y rendre; elle n'arriva dans le village qu'à six heures du soir, heureusement que les hôtes de Mlle Clémence étaient connus, et que la vieille demoiselle était toujours là.

— Comment, c'est vous? exclama la tante de Léopoldine en voyant entrer la jeune fille. Vous avez donc le don de seconde vue pour avoir pressenti qu'on vous désirait ici.

— Qu'y a-t-il? — demanda Estelle très alarmée — Mon frère?....

— Vous voyez bien que vous avez le don de seconde vue..... Rassurez-vous, sa blessure n'est pas grave, il ne lui faut que des soins, et puisque vous voilà, à nous deux.....

— Je ne dois pas penser à lui pour le moment — fit Mlle Marville avec animation — il s'agit de sauver ses compagnons d'armes, d'abord.

Un peu effrayée de son exaltation, Mlle Clémence se hâta de l'interroger; quand elle eut tout dit, un silence suivit.

— Que faut-il faire? — demanda enfin Mlle Marville — si on ne les prévient pas cette nuit même, ils sont perdus, peut-être. Où sont-ils? Je suis prête à y aller, si vous me procurez un guide.

— Ils sont loin, je n'ai pas de guide à vous offrir, la route est affreuse, paraît-il, ou pour parler mieux, il n'y a pas de route, mais bien des sentiers perdus dans la montagne, et couverts de neige ; c'est à peine si en plein jour, un montagnard peut s'en tirer..... je crois qu'il faut attendre.

— Puis-je voir André ?.... puis-je lui parler, surtout?

Elle savait bien qu'il lui dirait d'agir, lui.

La maîtresse de la maison, une respectable septuagénaire, conduisit Estelle dans la chambre du blessé, pendant que Mlle Clémence s'occupait de la petite Marie-Gabrielle; sans effusion de tendresse, sans un mot sur sa blessure, la jeune fille mit son frère au courant de la situation.

— Tu as raison, il faut partir sur l'heure — répondit stoïquement André — ce sont mes frères d'armes qui sont là-bas, il faut les sauver à tout prix. Es-tu prête à exposer ta vie?

— Oui — fit-elle simplement.

On appela le maître du logis, un ancien officier ; avec lui on chercha à qui l'on pourrait se fier pour guider la jeune fille ; presque tous les hommes valides étaient à l'armée; ceux qui demeuraient étaient des infirmes ou des poltrons; parmi ces poltrons, il pouvait y avoir des traîtres.

— J'accompagnerai Mademoiselle jusqu'au sentier des Echelles — dit tout-à-coup le vieil officier — une fois là, montée sur ma mule qui depuis la guerre a fait vingt fois ce trajet, elle est sûre d'arriver. Dieu la

protégera d'ailleurs, dans l'accomplissement de cette noble action.

Le frère et la sœur s'embrassèrent tendrement, mais sans prononcer le mot terrible d'adieu ; il ne fallait pas s'amollir à cette heure suprême ; puis Estelle couvrit de baisers le mignon visage de son enfant d'adoption, qui reposait paisiblement dans le petit lit promptement arrangé par la vieille demoiselle.

— Je vous les confie tous deux — murmura-t-elle en serrant les mains de Mlle Clémence de toute sa force.

— Soyez tranquille, — balbutia celle-ci en pleurant.

On enveloppa Estelle d'une chaude mante dont le capuchon protégeait sa tête ; on lui enseigna à diriger sa monture ; on suspendit au cou de la mule une lanterne ; puis, elle se hissa sur la selle, et tous deux, le vieil officier et la jeune fille, soutenus par une noble et courageuse pensée, se mirent en route par cette glaciale nuit de janvier.

Tant qu'Estelle eut son compagnon auprès d'elle, guidant la mule, causant, expliquant la situation du hameau où se cachaient les francs-tireurs, lui donnant sur la longueur et les difficultés du chemin tous les renseignements qui pouvaient l'aider, elle n'éprouvait aucune appréhension.

Mais elle se sentit froid au cœur, lorsqu'il lui dit ces simples mots :

— Nous voilà au sentier des Echelles.

— C'est là que nous nous séparons, alors ?

— Oui ; il vient parfois des patrouilles allemandes à Ronceval, et mon absence serait remarquée ; à cause de votre frère, je redoute d'attirer l'attention sur moi. Du reste, vous n'avez qu'à vous laisser guider par la mule ;

quand vous verrez, à votre droite, une petite chapelle, les ruines d'un ancien ermitage, vous serez proche; hâtez-vous de répondre *France*, si on vous crie : *qui vive*; nos francs-tireurs sont terribles pour les espions.

Il lui dit adieu ; elle vit sa lanterne se perdre au loin dans la vallée, il redescendait vers les pays habités, vers un gîte confortable, elle, montait toujours, elle s'éloignait de toute habitation, seule dans la montagne, au milieu de ces immenses plateaux couverts de neige, bornés à l'horizon par de grands arbres tout blancs qui semblaient d'énormes fantômes.

Elle frémit, malgré toute sa vaillance; elle n'était qu'une pauvre fille de 22 ans, au cœur intrépide à l'imagination vive, voulant et frémissant, bravant le péril et le redoutant tout à la fois.

Le froid la pénétrait peu à peu... elle grelottait, et indignée contre elle-même, se demandait si elle tremblait de peur; des sensations de vertige l'envahissaient... parfois, elle croyait entrevoir au-dessous d'elle des abîmes... d'autres fois, il lui semblait que des montagnes à pic se dressaient devant elle ; la mule allait, allait toujours, de son pas tranquille et mesuré, dans son insouciance et son assurance de bête, que l'instinct guide et que la mort n'épouvante pas.

Qu'elle était longue, cette route; le vieil officier lui avait dit que vers minuit et demi elle serait près de l'ermitage; avec grand'peine, elle tira sa montre de dessous son épais manteau et l'approcha de la lanterne, il était une heure du matin..... se serait-elle donc égarée ?

Alors, c'était non seulement la mort (peu importait, le sacrifice de sa vie était fait; elle le croyait, du moins) mais c'était la mort de toute cette poignée de

braves, qui avaient souffert héroïquement les plus grandes misères, dans l'espoir d'aider à la délivrance de la France. Serait-ce donc en vain qu'elle aurait tenté ce suprême effort? Dieu ne la guiderait-il pas?

Elle pria, et un peu réconfortée, essaya d'espérer; la mule marchait toujours.

La neige commença à tomber; il y avait des nuages traînants sur les hauteurs.... les flocons produisaient comme un voile autour de la voyageuse; la mule impatientée secouait la tête pour chasser ces flocons importuns; elle finit par presser le pas.

Estelle se sentait raidie et glacée; elle eut voulu mettre pied-à-terre et marcher un instant pour rétablir la circulation du sang, mais elle avait peur de ne plus pouvoir remonter; d'ailleurs, tout mouvement lui était douloureux, tant elle était brisée; elle ne tenait plus la bride, mais la bonne bête allait sans direction donnée, se souvenant du chemin si souvent fait.

Il fallut passer sur un sentier dominant un précipice; ce n'était pas une vision, cette fois; on devinait l'abîme profond, aux arêtes aigües, dans ces noires profondeurs; Estelle sentit l'attraction de l'abîme, et eut le pressentiment qu'elle allait rouler dans ce gouffre; fermant les yeux, murmurant une prière, elle laissa l'animal avancer à sa guise.

Soudain, la mule s'arrêta; était-elle donc arrivée? Mlle Marville rouvrit les yeux et frémit; le sentier dangereux n'était point terminé, la neige tombait de plus en plus épaisse, l'abîme semblait sans bornes, et la bête refusait d'avancer; pourquoi, sentait-elle un danger?

La jeune fille l'excita de la voix... rien... Elle lui fit doucement sentir le mords... rien encore... alors elle la frappa, modérément d'abord, puis de toute sa force.

L'animal se cabra, s'arc-bouta solidement dans la neige, fit mine de retourner, puis aiguillonnée par la douleur, se lança en désespérée.

Le sol manqua sous ses pieds ; cette bête avait vu, malgré une épaisse couche de neige, qu'une partie de l'étroit chemin s'était écroulée.

Estelle et sa monture roulèrent à la fois sur la pente ; un arbre arrêta la jeune fille ; la pauvre mule dégringola jusqu'au fond ; quelques lugubres hennissements annoncèrent son agonie ; ils cessèrent bientôt.

Etourdie par le choc, la jeune fille ne tarda pas, sous l'influence du froid et de la pensée qui la travaillait, à reprendre ses sens ; elle se leva avec précaution ; sauf son poignet qui la faisait souffrir, elle n'avait rien de brisé ; elle rampa sur le sol, s'accrochant aux herbes et aux troncs d'arbres pour remonter.

Une fois sur le rocher, elle se souvint qu'elle avait, avant sa chute, la paroi verticale du rocher à sa droite, et l'abîme à sa gauche ; elle continua à marcher ainsi en tâtant de la main droite ; sa main gauche, soutenue dans son manteau, lui faisait moins mal que tout-à-l'heure, ou bien, elle l'oubliait dans sa fièvre, désireuse d'arriver malgré tout.

Quand le rocher fut fini, elle se crut perdue, aucune indication, rien que la nuit et la neige autour d'elle ; elle continua néanmoins à marcher, demandant ardemment à Dieu d'envoyer un ange pour la guider.

Ses pieds meurtris et humides ne pouvaient plus la soutenir ; dans ses tempes battaient des marteaux au choc douloureux ; ses yeux se voilaient, tout son corps était brisé ; elle marchait encore, pourtant, mais presqu'aussi inconsciente qu'une somnambule, et ne sentant la vie que par la souffrance.

Une pierre la fit trébucher ; elle étendit la main pour se retenir, et sentit un mur ; elle tâta, le cœur battant ; elle regarda autant qu'elle pouvait voir.

Ce devaient être les ruines de l'ermitage.... elle touchait au but, enfin !

Un sonore *qui vive !* vint la glacer d'épouvante ; elle ne se souvint pas, dans le bouleversement de tout son être, que le *qui-vive* est un mot français ; elle se crut tombée dans une patrouille allemande ; sans doute, elle arrivait trop tard, les vainqueurs avaient surpris le refuge des francs-tireurs.

— Eh bien, elle mourrait avec eux ; elle ne renierait pas son pays au dernier moment.

— Qui vive ! — répéta la sentinelle.

— France, France ! — murmura-t-elle éperdue.

— Alerte ! cria le soldat. Qui êtes-vous ? que voulez-vous ?

Le poste accourait au pas de course, des lanternes à la main.

— Une femme, une espionne, sans doute.

— France, France ! — répétait-elle toujours, se cramponnant après ce mot sacré, sans savoir s'il était une sauve-garde ou un arrêt de mort.

— Conduisez-la au lieutenant — ordonna le chef du poste.

Elle se laissa docilement emmener... Espionne !..... on la prenait pour une espionne... elle avait enfin compris qu'elle était au milieu des Français... allaient-ils donc la condamner sans l'entendre ?

Le lieutenant était couché à l'extrémité d'une grange où étaient entassés ces hommes, presque pêle-mêle ; quelques-uns se soulevèrent en entendant parler d'espionne et joignirent leurs cris à ceux des camarades qui

arrivaient ; en une minute le chef fut debout, et fixant l'inconnue d'un air sévère, après avoir entendu le rapport de ses soldats :

— Vous rôdez autour du campement... Pourquoi ? La vérité, ou sinon vous serez fusillée sur-le-champ.

Le visage de l'officier était dans l'ombre, mais sa voix fit tressaillir la jeune fille. Elle enleva à un soldat la lanterne qu'il tenait, et en projeta les rayons sur le lieutenant.

— Le comte de Morlange — dit elle —. Ah ! il me croira, lui !

M. de Morlange s'approcha et la regardant à son tour :

– Mlle Marville ! ici ! par quelle fatalité?

— Je viens dire à vos soldats de fuir, qu'ils sont trahis...

Elle lui dit tout ce qu'elle avait entendu ; puis, quand elle eut fini, elle ajouta tout bas, d'une voix défaillante :

— Votre fille ne court aucun danger, Monsieur ; c'est la sœur du colonel Drezet qui veille sur elle.

Elle avait dit tout ce qu'elle avait à dire... elle avait prévenu le soldat, et rassuré le père, il lui semblait qu'elle pouvait mourir, à présent.

. . . . . .

Le lendemain, deux montagnards largement payés par le Comte, rapportaient à Mlle Clémence la pauvre Estelle presque mourante.

Trois semaines durant, elle fut entre la vie et la mort ; son frère, convalescent avant elle, la veilla plus d'une nuit, se demandant avec angoisse si on la sauverait.

Elle triompha cependant de cette maladie, et Mlle Clémence eut la satisfaction de l'installer chez Mme Drezet

et de la remettre aux soins de Léopoldine ; André n'avait pu refuser de suivre sa sœur ; la fille du comte de Morlange, était avec eux, naturellement ; ce petit ange et ces convalescents étaient une joie dans la vieille maison ; M. Bertrand, rendu promptement à la liberté par les bons offices de Von Morden les y attendait ; la bonne mère et Mlle Clémence ne savaient qu'inventer pour gâter leurs chers hôtes, Léopoldine se multiplait, tendre pour Estelle, calme avec l'enfant, aimable et dévouée pour tous ; le colonel et M. de Morlange, venus pour se reposer quelques jours, avant de regagner l'un son régiment, et l'autre son triste château désert, étaient repartis presque rassérénés, tant il faisait bon dans ce petit recoin oublié du monde, où l'ennemi n'avait pas passé.

Eux partis, André Marville envoyé en Algérie pour combattre l'insurrection arabe, une ombre de tristesse s'était répandue sur l'hospitalière maison ; on n'osait pas encore s'accoutumer à la vie paisible, à la gaîté.

Plus que tous, Estelle était sombre, et certes elle en avait le droit ; sa santé ne se remettait que lentement ; elle avait appris que Mlle Dubois venait d'être mise à la retraite, et que la place de Montvillers avait été donnée à une autre ; son grand-père lui paraissait vieilli par le chagrin ; elle s'attendait d'un instant à l'autre à voir arriver quelque émissaire du comte de Morlange lui redemandant sa fille, et elle s'était tellement attachée à ce petit être qu'il lui semblait que la moitié de son cœur allait partir avec elle.

Elle crut que le moment de la séparation était arrivé, lorsqu'un matin de la fin de mai, on lui annonça que deux dames demandaient à parler à Mlle Marville. Ce jour-là, elle était plus triste qu'à l'ordinaire, n'ayant

pas reçu la lettre hebdomadaire d'André ; se disant qu'il y a des jours où tous les malheurs arrivent à la fois, elle descendit courageusemet au salon.

L'une des arrivantes était la baronne Sylvestre ; Estelle l'accueillit avec effusion, presqu'heureuse que le coup redouté lui fut porté par une main amie.

L'autre dame, au type étranger, vêtue avec élégance, mais d'une façon originale, était absolument inconnue à la jeune fille.

— Ma chère enfant — dit la Baronne — un hasard nous a réunies, Madame et moi, en chemin de fer; ayant la même destination, nous avons pris la même voiture ; il se peut que nous ayons des intérêts bien différents. Je laisse le terrain à Madame qui est étrangère et vais prier Léopoldine de me présenter à son aïeule ; à tout-à-l'heure.

L'étranger alla droit au but :

— Mademoiselle — dit-elle en fort bon français, mais avec un accent allemand prononcé — je suis venue en France à cause de vous ; votre grand-père avait heureusement révélé à mon fils votre retraite. Mon fils est le comte Von Morden que vous connaissez ; il sera riche, il arrivera aux plus hauts grade ; il sait que vous êtes la fille d'un honorable militaire français ; il vous estime beaucoup car vous avez été paraît-il vaillante et bonne pendant cette guerre ; Mademoiselle, j'ai l'honneur de vous demander votre main main pour le comte de Von Morden.

Cette conclusion inattendue stupéfia la jeune fille; mais elle fit promptement effort pour ressaisir son sang-froid; il ne fallait pas que Mme Von Morden put croire qu'elle avait hésité un instant.

— Je suis reconnaissante de votre demande, Madame,

— fit-elle avec raideur — excusez-moi si je dois vous répondre non.

— Puis-je vous demander pourquoi ?

— Nos nations sont ennemies, Madame.

— Mais la paix est signée, nous ne sommes plus ennemis... Vous serez libre de remplir tous vos devoirs... Mon fils aime les Français... il vous l'a prouvé, si je ne me trompe... vous savez que ses aïeux étaient Français. Vous serez très heureuse, très aimée ; il fera de vous une dame opulente, bien accueillie partout, reçue à la cour...

Estelle se leva, pour interrompre ses pompeuses énumérations.

— Veuillez dire à M. votre fils, Madame, que jamais je n'oublierai tout ce qu'il a fait pour nous, que je prierai Dieu chaque jour pour que sa maison soit comblée de bénédictions, mais que lorsqu'on est la fille d'un soldat Français, lorsqu'on aime la France comme je l'aime, on ne peut pas épouser l'un de ceux qui ont combattu contre la France ; il me comprendra, je le crois.

L'étrangère se leva aussi, un peu froissée, et prit cérémonieusement congé ; refusant toutes les offres hospitalières qui lui furent faites, elle regagna la voiture qui l'avait amenée.

Après l'avoir reconduite, Estelle rentra au salon, pensive ; par la fenêtre, elle aperçut son aïeul se promenant dans le jardin avec la Baronne.

— C'est la sécurité de sa vieillesse que je viens de repousser — pensa-t-elle avec une sorte de remords.

Mme Sylvestre rentrait, l'air joyeux, toujours escortée de M. Bertrand.

— L'Allemande est partie ? — interrogea-t-elle.

Alors, à nous deux, ma chère enfant. Par un hasard inouï, nous avions, elle et moi, la même mission. Pressentez-vous ce que je viens vous dire et au nom de qui je vais parler ?

La jeune fille la regarda, très intriguée ; non, elle ne devinait pas.

— Chère enfant, il existe une pauvre petite orpheline à laquelle vous avez dignement remplacé son infortunée mère ; voulez-vous être réellement la mère de Marie-Gabrielle de Morlange ?

— Moi ? moi ! — répétait Mlle Marville stupéfaite et tremblante.

— Son père estime qu'elle ne saurait avoir une mère plus tendre, plus dévouée, ne sachant mieux lui inculper les nobles sentiments qui doivent faire battre le cœur d'une femme et d'une Française. Il sait tout ce que vous avez accompli, chère petite héroïne, même l'histoire de la mystérieuse dépêche; ne grondez pas votre grand-père pour cela. La loyauté m'oblige à ajouter que la plupart des terres de mon neveu étant situées dans la partie de la Lorraine que l'ennemi nons arrache, il est aux trois quarts ruiné ; il va être forcé de solliciter un emploi quelconque ; il croit vous connaître assez pour espérer que cette humble situation ne vous épouvantera pas ; a-t-il raison ?

— Oh ! oui, certes — répondit-elle fièrement — mais, je suis si émue, si troublée, chère Madame ; je m'attendais si peu.....

— Vous refléchirez, mon enfant ; je demeurerai quelques jours, nous causerons... vous demanderez à votre aïeul ce qu'il pense.

Elle regarda son grand-père... il la fixait d'un air suppliant.

Au même instant, Léopoldine entrait, tenant la petite Marie-Gabrielle, qu'on venait de réveiller et d'habiller pour la présenter à sa grand'tante ; agacée par ce brusque réveil et ne connaissant pas cette étrangère, la mignonne se débattait furieusement sur les genoux de la Baronne, et tendait ses petits bras vers Estelle en balbutiant :

— Mam..... ma..... Mam..... ma.

On ne lui avait jamais appris ce mot, puisque sa mère était morte ; le répétait-elle machinalement pour l'avoir entendu prononcer à Léopoldine, qui parfois appelait ainsi Mlle Clémence !

Sans aucun doute, mais ce mot, dans un moment pareil, impressionna vivement Estelle.

— C'est cet ange elle-même qui vous choisit pour sa mère, Estelle — dit gravement la Baronne — voyez elle sourit, maintenant, elle vous caresse, elle passe ses bras à votre cou. Comme elle vous aimera !....

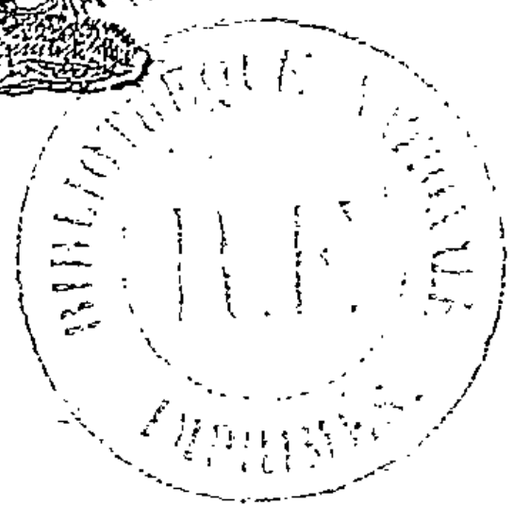
— Et comme je l'aimerai aussi ! exclama-t-elle, soudainement remuée jusqu'au fond du cœur.

Se penchant alors vers l'enfant, elle déposa sur son front un long baiser.

Ce baiser était une promesse.

Le lendemain, une lettre du général apprenait à sa femme qu'il venait de demander au colonel Drezet la main de Léopoldine pour le commandant André Marville, revenu depuis deux jours d'Algérie où il s'était brillamment conduit, si brillamment qu'il devait être proposé pour la croix. Le colonel avait consenti, sauf toutefois l'adhésion de sa fille, qu'il espérait bien obtenir. Il allait solliciter sa retraite, viendrait vivre auprès de sa vieille mère ; puis, lorsqu'elle ne serait plus, se consacrerait tout entier à ses enfants.

Que de radieuses espérances après tant de douloureuses réalités. Ainsi va la vie, Dieu en soit béni. Parfois ceux qui ont souffert sont consolés..... Parfois aussi les héroïques vaillances ont leur récompense ici-bas.



Limoges. — Imprimerie Marc BARBOU et Cie.